



L'Ancêtre



Françoise BRUNET, de Quimper à Lauzon
Les Filles du roi dans mon arbre généalogique
Robert GIFFARD, second séjour en Nouvelle-France

NUMÉRO 302, VOLUME 39, PRINTEMPS 2013 12.50 \$
NUMÉRO 302, VOLUME 39, PRINTEMPS 2013
L'Ancêtre
Société de généalogie de Québec
Envoi de publication canadienne. Numéro de convention 40037997. Prix de retour garanti. L'Ancêtre, C. P. 9066, succ. Sainte-Foy, Québec (Québec) G1V 4A8



Groupeetr

MAISON DE PRÉPARATION POSTALE
CENTRE NUMÉRIQUE

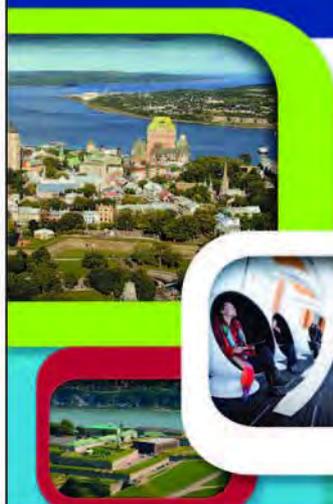
Tél. : **418 658-8122**
www.groupeetr.com

2555, av. Watt, porte 6, Québec (QC) G1P 3T2

- Impression numérique
- Impression grand format
- Fusion de documents
- Préparation postale avec et sans adresse
- Finition
- Ciblage de vos campagnes publicitaires
- Graphisme fait par **empreinte** design graphique 



POUR LA PLUS BELLE VUE SUR QUÉBEC



L'Observatoire de la Capitale

GRATUIT
pour les enfants de
12 ans et moins

Un nouveau
rendez-vous pour un
voyage dans le temps
époustouffant

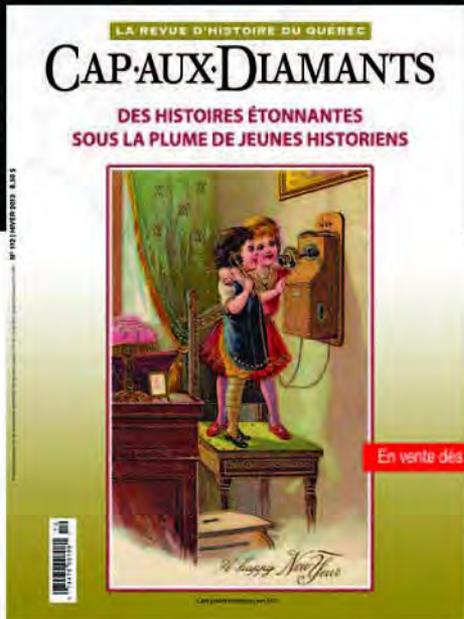
ASSOCIÉ DE SANTÉ
MÉTIER
MULTI-QUALITÉ

FUJITSU

Édifice Marie-Guyart
1037, rue De La Chevrotière, 31^e étage, Québec
418 644-9841 • 1 888 497-4322
www.observatoire-capitale.com


Observatoire
de la Capitale
QUÉBEC

 COMMISSION DE
LA CAPITALE
NATIONALE
Québec 



Obtenez la collection complète :



- 112 numéros
- 11 hors séries
- Taxes, manutention et frais de poste inclus!

En vente dès maintenant

Contactez-nous :

Tél. : (418) 656-5040

revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca



Société généalogique canadienne-française



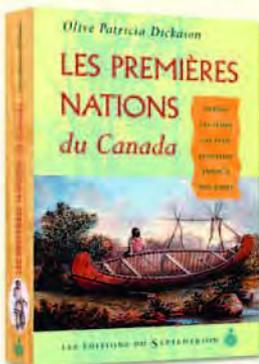
Nos activités annuelles

- ✦ Un auteur à votre table
- ✦ Table ronde
- ✦ Voyages et excursions
- ✦ Marché public à Pointe-à-Callière
- ✦ Journées de la Culture
- ✦ Congrès du 70e anniversaire
- ✦ Encan annuel
- ✦ Salon du livre de Montréal
- ✦ Cocktail bénéfice

3440, rue Davidson, Montréal (Québec), H1W 2Z5

Téléphone : 514-527-1010 - Télécopieur : 514-527-0265 - Courriel : info@sgcf.com
www.sgcf.com

POUR MIEUX COMPRENDRE LES AUTOCHTONES



OLIVE PATRICIA DICKASON

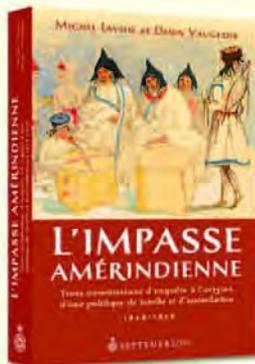
Les Premières Nations du Canada

Cet ouvrage est un excellent point de départ. Cette «histoire des peuples fondateurs depuis les temps les plus lointains» permet de comprendre la mosaïque autochtone et d'en saisir la grande richesse.

MICHEL LAVOIE ET DENIS VAUGEOIS

L'Impasse amérindienne

À l'origine de l'actuelle Loi sur les Indiens et de la création des réserves, il y a eu, entre 1828 et 1858, trois importantes commissions d'enquête. Les ravages des guerres, l'ampleur du métissage, le désarroi des Indiens sont autant d'aspects que présentent, avec franchise et réalisme, Darling, Bagot et Pennefather.

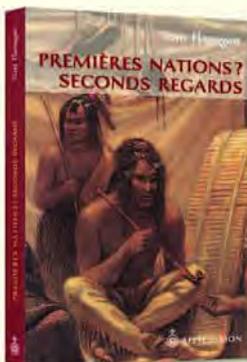
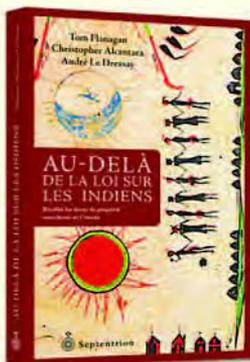


SEPTENTRION

TOM FLANAGAN,
CHRISTOPHER ALCANTARA
ET ANDRÉ LE DRESSAY

Au-delà de la Loi sur les indiens

Les auteurs abordent de front les réclamations territoriales des autochtones. Bousculant les pratiques actuelles, leur travail éclairant propose la création d'un nouveau système qui permettrait aux Premières Nations de jouir de la pleine propriété de leurs terres, un système qui pourrait améliorer la qualité de vie dans les communautés autochtones de tout le pays.



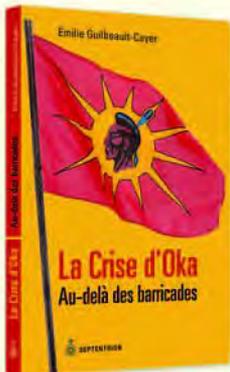
TOM FLANAGAN

Premières Nations? Seconds regards

Flanagan est l'un des rares universitaires à offrir des pistes de réflexion et d'action pour sortir de l'immobilisme. Controversé et provocant, il dissèque l'orthodoxie qui préside aux politiques publiques relatives aux populations autochtones du Canada.

«Voilà un ouvrage qui attaque avec rigueur et avec des faits troublants la pensée actuelle.»

Louis-Gilles Franceur, *Le Devoir*



ÉMILIE GUILBEAULT-CAYER

La Crise d'Oka Au-delà des barricades

La crise d'Oka de 1990 marque un tournant dans l'histoire des relations entre l'État québécois et les Autochtones. Plusieurs affrontements et 78 jours de crise laissent un souvenir amer, tant du côté des populations que chez les responsables politiques. À la suite de cet *été des Indiens*, plusieurs questions demeurent sans réponse et certains enjeux restent encore incompris.

JEAN-PIERRE SAWAYA

Au nom de la loi, je vous arrête!

Entre 1880 et 1920, des Amérindiens assurent l'application de la justice pénale canadienne selon les principes, les structures et les pratiques de la Dominion Police. Assermentés, rémunérés, équipés, pourvus d'armes à feu, ils ont comme mission principale de soutenir les conseils de bande et les Affaires indiennes dans l'application de la Loi sur les Indiens, notamment en matière de lutte contre l'usage et la vente d'alcool.



CES LIVRES SONT AUSSI DISPONIBLES EN FORMAT NUMÉRIQUE



SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC



Canada Council for the Arts
Conseil des Arts du Canada



SOCIÉTÉ DE GÉNÉALOGIE DE QUÉBEC 1961 - 2013

Adresse postale : C. P. 9066, succ. Sainte-Foy, Québec (Québec) G1V 4A8
Téléphone : 418 651-9127 Télécopieur : 418 651-2643
Courriel : sgq@uniserve.com Site : www.sgq.qc.ca



CONSEIL D'ADMINISTRATION 2012-2013

Président André G. Bélanger (5136)*
Vice-président Guy Parent (1255)*
Secrétaire Louis Richer (4140)*
Trésorière Francine Lemelin (6746)

Administrateurs Yves Dupont (2612)
Yvon Lacroix (4823)
André Normand (3076)*
Hélène Routhier (5919)
Louise Tucker (4888)

*Fin de mandat

CONSEILLER JURIDIQUE

M^e Serge Bouchard

DIRECTION DES COMITÉS

Bibliothèque Mariette Parent (3914)
Conférences Louis Richer (4140)
Entraide généalogique André G. Dionne (3208)
Formation Hélène Routhier (5919)
Héraldique Mariette Parent (3914)
Informatique Yvon Lacroix (4823)
Publications Roland Grenier (1061)
Saisie des données Louise Tucker (4888)
Expédition Roger Parent (3675)
Revue *L'Ancêtre* Jacques Olivier (4046)
Coordination Diane Gaudet (4868)
Services à la clientèle André G. Bélanger (5136)
Service de recherche Louis Richer (4140)
Site web Guy Parent (1255)

L'Ancêtre, revue officielle de la Société de généalogie de Québec, est publié quatre fois par année.

COTISATION

Canada

* Adhésion principale 45 \$

Amérique sauf Canada

* Adhésion principale 55 \$ US

Europe

* Adhésion principale 45 €

Membre associé demeurant

à la même adresse demi-tarif

* Ces adhérents reçoivent la revue *L'Ancêtre*.

Note

Les cotisations des membres sont renouvelables avant le 31 décembre de chaque année.

Page couverture :

L'arrivée des jeunes filles françaises à Québec, 1667. Aquarelle.

Vers 1925. Artiste : JEFFERYS, Charles William (1869-1951).

Source : Bibliothèque et Archives Canada (BAC) – C 010688

www.collectionscanada.gc.ca/confederation/index-f.html

COMITÉ DE *L'ANCÊTRE* 2012-2013

Directeur Jacques Olivier (4046)
Rédacteur en chef Jacques Olivier (4046)
Coordonnatrice Diane Gaudet (4868)
Membres France DesRoches (5595)
Jacques Fortin (0334)
Diane Gagnon (6556)
Claire Guay (4281)
Claire Lacombe (5892)
Claude Le May (1491)
Rodrigue Leclerc (4069)
Jeanne Maltais (6255)
Nicole Robitaille (4199)

Collaborateurs

Claire Boudreau
Raymond Deraspe (1735)
André G. Dionne (3208)
+ Paul-André Dubé (4380)
Jocelyne Gagnon (3487)
Alain Gariépy (4109)
Jean-Paul Lamarre (5329)
Rénald Lessard (1791)
Denis Martel (4822)
Claire Pelletier (3635)
Louis Richer (4140)
Mario Vallée (5558)

Les textes publiés dans *L'Ancêtre* sont sous la responsabilité de leur auteur. Ils ne peuvent être reproduits sans le consentement de la Société et de l'auteur.

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
ISSN 0316-0513

© 2013 SGQ

Graphisme

Empreinte design graphique

Imprimeur

Groupe ETR, Québec

Sommaire

Hommage aux Filles du roi.....	148
Mères de la nation	149
Nouvelles de la Société	151
<i>Dignes de nos pères –</i>	
les Leclerc.....	153
Filles du roi, Françoise Brunet.....	157
L'abbé Alexandre LaRue.....	161
Laura Secord, devenue Québécoise	165
Les Filles du roi et mon arbre généalogique.....	167
Assemblée générale de la SGQ	171
Robert Giffard : second séjour en Nouvelle-France	173
Les Du Breil, Dubreuil et Marin.....	182
La vie d'Augustin Émond (1700-1770).....	183
Conférence d'Yves Morin <i>Les cœurs tigrés</i>	189
Bibliothèque virtuelle.....	190
Les Glanures de <i>L'Ancêtre</i>	191
Gens de souche – Gasse.....	193
Généalogie insolite	199
L'héraldique et vous.....	201
Le généalogiste juriste	203
Les Archives vous parlent des	207
Service d'entraide	210
À livres ouverts.....	212

La SGQ est un organisme sans but lucratif fondée le 27 octobre 1961. Elle favorise la recherche en généalogie et en histoire des ancêtres ou des familles, l'entraide des membres, la diffusion de connaissances généalogiques par des conférences ainsi que la publication de travaux de recherche. La Société est membre de la Fédération québécoise des sociétés de généalogie et de la Fédération canadienne des sociétés de généalogie et d'histoire de famille. La Société est aussi un organisme de bienfaisance enregistré.



HOMMAGE AUX FILLES DU ROI

L'année 2013 marque le 350^e anniversaire de l'arrivée en Nouvelle-France du premier contingent de Filles du roi. Pour souligner l'évènement, la Société d'histoire des Filles du Roy (SHFR) et la Société de généalogie de Québec (SGQ) ont convenu de consacrer quatre pages des numéros de *L'Ancêtre* à compter de mars à la biographie de quelques-unes d'entre elles.



Sur une période de dix ans, de 1663 à 1673, Louis XIV a soutenu l'envoi de femmes en terre d'Amérique. Le roi assumait les frais de voyage de celles-ci, leur donnait une « cassette », petit coffre contenant quelques vêtements et articles de couture et, certaines années, une dot d'en moyenne 50 livres.

Ces femmes, jeunes pour la plupart et souvent orphelines, s'engageaient à se marier dès leur arrivée, à fonder une famille et à soutenir leur époux dans les travaux de la terre. C'est ainsi qu'elles ont contribué au développement de la population et de la colonie.

En 1663, la Nouvelle-France a accueilli 36 Filles du roi. Au total, ce sera près de 800 femmes qui quitteront la France avec le soutien du roi, sans doute dans l'espoir d'une vie meilleure. Par la série de biographies publiées tout au cours de 2013, nous voulons rappeler à notre mémoire ces « mères de la nation québécoise » et reconnaître leur contribution inestimable au développement de notre société. Le Québec d'aujourd'hui est riche des nombreux descendants et descendantes de ces femmes.

NOTE : Le nombre de Filles du roi qui ont émigré en Nouvelle-France varie légèrement d'un auteur à l'autre. Nous retenons ici les chiffres d'Yves Landry, *Orphelines en France, pionnières au Canada. Les Filles du roi au XVII^e siècle* (Leméac, 1992).

NOUVEAUX MEMBRES du 5 novembre 2012 au 28 janvier 2013

6851	KUJAWSKI	Kim	Montréal	6867	CHALIFOUR	Gilles	Québec
6853	BLOUIN	Pierre	Saint-Jean-Chrysostome	6868	BRUNEAU	Yolande	Québec
6854	LACHANCE	Thérèse	Laval	6869	FORTIN	André	Québec
6855	RONDEAU	Luc	L'Ancienne-Lorette	6870	LINDSAY	Jocelyn	Québec
6856	GUITARD	Roger	LaPlante, NB	6871	CHAMARD	Louis	Québec
6857	ROUSSON	Sylvie	Québec	6872	BÉLANGER	Andrée	Québec
6858	SIMARD	Gilles	Québec	6874	DORÉ	Mario	Jonquière
6859	ST-MARTIN	Claude	Charny	6875	NOEBERT	Christine	Québec
6860	TRUDEAU	Josée	Québec	6876	PARENT	Renée	Québec
6861	CÔTÉ	Dolorès	Québec	6877	PELLAND	Ginette	Québec
6862	ROUSSEAU	Francine	Saint-Rédempteur	6878	FOREST	Gilbert	Saint-Eusèbe
6863	GIGNAC	Patricia	Québec	6879	TREMBLAY	Daniel	Salaberry-de-Valleyfield
6864	DUMONT	Louise	Saint-Agapit	6880	MANTAH	Michel	Québec
6865	DUSSAULT	Gabrielle	Québec	6881	GOSELIN	Maria	Québec
6866	BLOUIN	Francyne	Québec	6882	SCHRÖDER	Thomas A.	Odenthal, Allemagne



MÈRES DE LA NATION

† Paul-André Dubé (4380)

NDLR : la présente chronique est la dernière signée du regretté Paul-André Dubé, décédé en juin 2009.

Catherine PAULO

Catherine, fille de Pierre PAULO et Renée CORDETELE, de Notre-Dame-de-Couagnes, ville et évêché de La Rochelle, en Aunis (Charente-Maritime), est née vers 1645. Orpheline de père, elle est arrivée en Nouvelle-France en 1663, où elle avait été précédée par sa cousine Marie PAULO, épouse de Daniel-Joseph Panier. Catherine ne savait pas signer. On lui donne 20 ans aux recensements de 1666 et 1667 et 77 ans lors de son décès. Elle a été inhumée le 16 avril 1721 à Montréal, ayant survécu 30 ans à son époux.

Après avoir passé un contrat de mariage le 13 novembre 1663 (notaire public Bénigne Basset), elle épouse à Montréal le 26 du même mois, Étienne CAMPEAU, fils de Léonard et Françoise MAUGÉ (ou MANY) né vers 1638 à Brive-la-Gaillarde, évêché de Limoges, en Limousin (Corrèze). Il était habitant, maçon et maître taillandier. On lui donne 28 ans au recensement de 1666 à Montréal. Il ne savait pas signer. Il est décédé le 24 septembre 1692 à Montréal où il s'était établi. Le couple aura 15 enfants qui lui donneront 109 petits-enfants :

1. **Étienne** : baptisé le 2 septembre 1664 à Montréal. Il y épouse Jeanne-Marie FOUCHER (FAUCHER) le 3 avril 1690. Ils auront sept enfants. Il est inhumé le 8 septembre 1723 à Montréal.
2. **Marie** : baptisée le 24 novembre 1665 à Montréal. Elle y épouse Nicolas LEPILÉUR dit PILETTE le 2 décembre 1684. Ils auront quatre enfants. Elle

épouse en deuxièmes noces Étienne DEBIEN le 2 janvier 1691 à Montréal. Ils auront dix enfants. Elle épouse en troisièmes noces Julien PÉRUSSE (ou PÉRUSIE) dit TRAVERSY et dit BAGUETTE le 28 septembre 1710 à Montréal. De cette troisième union, il n'y aura pas de postérité. Elle est décédée le 7 février 1736 et a été inhumée le lendemain à Montréal.

3. **Michel** : baptisé le 14 juin 1667 à Montréal. Il y épouse Jeanne (Jeanne-Marie) MASSÉ le 7 janvier 1696. Ils auront 11 enfants (9 selon Bertrand Desjardins). Il est décédé le 8 septembre 1737 et a été inhumé le lendemain à Montréal.

4. **Jean** : né et baptisé le 30 décembre 1668 et inhumé le lendemain à Montréal.

5. **Catherine (Marie-Catherine)** : baptisée le 27 novembre 1669 à Montréal. Elle y épouse François (Jean) BLEAU le 1^{er} décembre 1685. Ils auront 13 enfants. Elle est décédée le 15 février 1750 et a été inhumée le lendemain à Verchères.

6. **François** : baptisé le 18 octobre 1671 à Montréal. Il y épouse Marie-Madeleine BROSSARD le 28 janvier 1698. Ils auront 14 enfants. Il est décédé le 1^{er} juin 1741 et a été inhumé le lendemain à Montréal.

7. **Catherine (Marie-Catherine)** : baptisée le 14 janvier 1674 à Montréal. Elle passe un contrat de mariage (annulé) le 12 juin 1695 à Montréal (notaire royal Claude Maugue) avec Thomas LAVALENTE dit LONGPRÉ. Elle épouse Pierre HAY le 10 décembre 1696 à Montréal. Ils auront huit enfants. Elle est décédée à Montréal le 19 octobre 1767.



La Rochelle, entrée du Vieux-Port.

Source : http://fr.wikipedia.org/wiki/La_Rochelle



Collégiale Saint-Martin à Brive-la-Gaillarde, en Limousin. Gérée par un collège de chanoines à partir du XI^e siècle, elle doit son nom à saint Martin l'Espagnol (martyrisé en l'an 407).

Source : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Brive-la-Gaillarde> (consultée le 18 décembre 2012).

8. **Louise (Marie-Louise)** : baptisée le 6 octobre 1675 à Montréal. Elle y épouse François COUTURIER le 20 septembre 1689. Ils auront huit enfants. Elle est décédée le 18 décembre 1730 et a été inhumée le 20 à Montréal.
9. **Jacques** : baptisé le 31 mai 1677 à Montréal. Il y épouse Cécile CATIN le 1^{er} décembre 1699. Ils auront huit enfants (sept selon Desjardins). Il a été inhumé le 8 mai 1751 à Sainte-Anne du Détroit.
10. **Jeanne (Jeanne-Marguerite-Marie)** : baptisée le 1^{er} juin 1679 à Montréal. Elle y épouse Étienne BENOÎT dit LIVERNOIS le 3 février 1699. Ils auront sept enfants. Elle est décédée le 21 juin 1721 et a été inhumée le lendemain à Longueuil.
11. **Jean-Baptiste (Jean)** : né le 15 mars 1681 et baptisé le lendemain à Montréal. Il y épouse Élisabeth-Marie BERNIER dit LAMAZERELLE (LAMARZELLE) le 25 octobre 1705. Ils auront six enfants. Contrats d'engagement pour l'Ouest le 28 juillet 1704 et le 30 mai 1705. Il est décédé le 8 janvier 1748 et a été inhumé le lendemain à Montréal.
12. **Marie-Élisabet (Élizabel)** : baptisée le 20 juin 1683 à Montréal. Elle y épouse Pierre VALIQUETTE le 15 août 1701. Ils auront sept enfants. Elle est décédée le 30 juin 1770 et a été inhumée le lendemain à Saint-Vincent-de-Paul, île Jésus.
13. **Agathe (Agathe-Barbe)** : baptisée le 27 février 1685 à Montréal. Elle y épouse Paul CHEVALIER le 1^{er} juin 1705. Ils auront six enfants. Elle est décédée le 10 janvier 1766 et a été inhumée le lendemain à Montréal.
14. **François** : baptisé le 12 novembre 1686 à Montréal.
15. **Charles** : baptisé le 27 décembre 1688 et inhumé le 30 à Montréal.

Michel Langlois donne plusieurs exemples de la participation de Catherine Paulo à la vie économique. *Elle fait la déclaration suivante le 15 novembre 1694. Lors de son retour des Outaouais en 1689, son fils Michel leur a remis 700 livres pour subvenir à leurs besoins et à son retour de voyage en 1693, il lui a prêté la somme de 300 livres. En conséquence elle lui doit 1 000 livres qu'il pourra prendre en priorité sur ses biens après son décès. [...] elle vend à son fils Michel, le 12 mars 1702, sa part sur la moitié de la terre qui lui revient de son mari pour la somme de 2 300 livres de principal et 15 livres « d'épingles ». Sur cette somme, elle a déjà reçu 1 000 livres. Son fils devra payer 300 livres de messes après son décès. De plus, il doit voir à faire valoir la totalité de la terre. Il remettra chaque année la moitié des grains récoltés et quinze cordes de bois et payer à sa mère 80 livres. Le 10 janvier 1707, Pierre Roquart dit Laville lui donne quittance ainsi qu'aux héritiers Campeau de la somme de 300 livres, à quoi Jacques Campeau a été condamné*

par le conseil Supérieur. [...] Le 24 août 1718, elle donne une quittance de 1 500 livres à son fils Michel pour l'achat de la moitié de l'habitation. Elle donne une procuration à son fils Étienne le 21 mars 1701 pour qu'il poursuive en justice Nicolas Lemoine pour le rapt et le viol d'Élisabeth Campeau. [...] Avec Henri Catin, le 20 mai 1708, elle se porte caution pour son fils Jacques qui part pour Détroit et à qui le marchand Jacques Charbonnier a vendu des marchandises pour la somme de 146 livres et 10 sols.

Mariages de descendants du couple Catherine PAULO-Étienne CAMPEAU : 11 de 1600 à 1699, 789 de 1700 à 1799, 335 de 1800 à 1899, 239 de 1900 à 1999 (compilation par Denis Beauregard).

RÉFÉRENCES

- BEAUREGARD, Denis. *Généalogie des Français d'Amérique du Nord*, [Cédérom], Sainte-Julie, 2006-2012.
- DESJARDINS, Bertrand. *Dictionnaire généalogique du Québec ancien, des origines à 1765*, [Cédérom], Éd. de La Chenelière, 2006.
- JETTÉ, René. *Dictionnaire généalogique des familles du Québec*, Montréal, PUM, 1983, p. 83, 115, 194, 195, 247, 289, 314, 559, 717, 903.
- LANDRY, Yves. *Orphelines en France, pionnières au Canada. Les Filles du roi au XVII^e siècle*, Montréal, Leméac, 1992, p. 354.
- LANGLOIS, Michel. *Dictionnaire biographique des ancêtres québécois, (1608-1700)*, vol. 1 (A à C), p. 342; vol 4 (N à Z), p. 80.
- Programme de recherche en démographie historique (PRDH), Université de Montréal, [Cédérom], Éd. de La Chenelière, 1999-2012.



Modélisation de l'église de Notre-Dame-de-Couagnes. Source : <http://sketchup.google.com/3dwarehouse/details?mid=bd3e65b64ff7bf79e9ed106efbc252b>

NDLR : Notre-Dame-de-Couagnes est une église paroissiale située à La Rochelle, département de Charente-Maritime. Fondée en 1077 sur une petite éminence surplombant des marais salants, c'est à l'origine une modeste chapelle desservant la population du hameau de *Couagnes*, ancêtre de la ville de La Rochelle. Grâce à la protection des ducs d'Aquitaine et des comtes de Poitou, La Rochelle prend son plein essor à partir du XII^e siècle. Presque entièrement détruite au moment de poussées iconoclastes en 1568, l'église est reconstruite à partir de 1653. Source consultée le 18 décembre 2012 : http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89glise_Notre-Dame-de-Couagnes

NOUVELLES DE LA SOCIÉTÉ

André G. Bélanger (5136)

SEMAINE NATIONALE DE LA GÉNÉALOGIE

Sous le parrainage de la Fédération québécoise des sociétés de généalogie, la première Semaine nationale de la généalogie tenue du 23 au 30 novembre a connu un franc succès. Profitant d'un accès gratuit, plus de 147 personnes sont venues à la SGQ pour effectuer des recherches, dont trois groupes d'élèves. Ces derniers étaient encadrés par une douzaine de bénévoles dont les connaissances généalogiques ont été mises à l'épreuve, notamment pour trouver des solutions à quelques situations atypiques.



- Offre de service

À l'occasion de la Semaine nationale de la généalogie, la direction de la SGQ innovait avec une offre de service concernant de nouveaux produits : la présentation sur parchemin des ascendances patrilinéaire, matrilinéaire et maternelle. Le service de recherche de la SGQ est le seul autorisé à homologuer ces parchemins. Les documents « de prestige » ont comme exclusivité la validation des données, les armoiries et le sceau de la SGQ, les sources consultées et la signature du président d'office. Pour plus de détails, le lecteur est invité à prendre connaissance de l'encart publicitaire joint à la présente édition de *L'Ancêtre*.



Guy Parent, vice-président, avec un des nouveaux produits.
Photo : Florent Gingras.

- Héraldique

Depuis plusieurs années, un groupe de travail s'efforce de faire connaître ce modèle identitaire à la population. Un jour ou l'autre, nous avons tous été attirés par la vue d'armoiries, intrigués par les symboles, les formes et les couleurs. Certes, il existe des règles et des façons de faire pour créer un blason et le faire comprendre. Le conseil d'administration de la SGQ convenait officielle-

ment, le 13 novembre, de la création d'un Comité d'héraldique, et l'officialisait lors de la Semaine nationale de la généalogie.

Plusieurs projets sont en gestation, dont la réalisation d'un armorial québécois. Félicitations aux membres du Comité et bonne chance dans leurs travaux.



Comité d'héraldique, Mariette Parent, directrice.
Photo : Florent Gingras.

SAINTE-BRIGITTE-DE-LAVAL

Cette ville célébrera en 2013 son 150^e anniversaire de fondation. À cet égard, le Conseil municipal a décidé d'honorer des familles dont les ancêtres ont participé à la création ou au développement de la municipalité. La SGQ a donc été mandatée pour homologuer l'ascendance de 15 patronymes. Le service de recherche et ses collaborateurs ont été mis à contribution pour réaliser les parchemins « de prestige ».



Louis Richer, secrétaire, Gilbert Thomassin, maire, Guy Parent, vice-président, Nathalie Gagnon, directrice.
Source : Ville de Sainte-Brigitte-de-Laval.

Une exposition patrimoniale, tenue dans l'église paroissiale le 30 novembre, avait pour but de promouvoir les fêtes du 150^e anniversaire, mais également de faire connaître à tous les citoyens les mœurs et coutumes des familles pionnières. L'exposition, inaugurée par le maire Gilbert Thomassin, a été agrémentée par les commentaires de Louis Richer, directeur de notre service de recherche; elle se poursuivra jusqu'au 22 mars 2013.

Par ailleurs, lors d'une soirée festive le 19 janvier 2013 à l'église de Sainte-Brigitte, les certificats d'ascendance furent remis solennellement aux représentants des familles par le maire Gilbert Thomassin et le président de la SGQ

André G. Bélanger. La présidente d'honneur, Dorothee Berryman, issue d'une famille souche, fut la première à recevoir le précieux parchemin. Les autres récipiendaires sont : Pierrette Auclair, Diane Clavet, Allen Dawson, George Duguay, Pierre Fortier, André Girard, Patrick Giroux, Marc Jennings, Michel Sanchagrin, Jean Simoneau, Denis Thomassin, Jacques Tremblay, Pierre Vallée et Jean Vallière.



M. André Bélanger, M^{me} Dorothee Berryman, M. Gilbert Thomassin.
Photo : Guy Parent.

Quelques discours de circonstances, une présentation de la programmation des festivités et des échanges entre les participants ont enrichi la convivialité de la soirée.

VISITEURS

Un groupe de bénévoles de la Société d'histoire et de généalogie du Granit, basée à Saint-Sébastien en Estrie, est venu se familiariser avec les ressources du Centre d'archives de Québec (BANQ) et du Centre de documentation Roland-J.-Auger de la SGQ. La rencontre était organisée par M^{me} Pauline Bouffard, présidente de cette société.



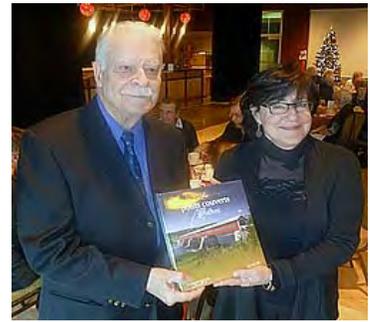
Les visiteurs, en compagnie de Rénald Lessard, de BANQ. Photo : Sylvie Dobson.

Une invitation est d'ailleurs lancée aux organismes intéressés à communiquer avec le service à la clientèle de la SGQ pour planifier une rencontre semblable.

DÎNER DE NOËL

Depuis quatre ans maintenant, la SGQ convie les chercheurs-généalogistes et leurs amis à un dîner de Noël au pavillon Pollack-Desjardins de l'Université Laval. Cette fête très attendue favorise les échanges et la complicité entre les convives. La conférence livrée à cette occasion par M. Yves Hébert, historien, portait sur *Les ponts de glace sur le Saint-Laurent*. Plus de 100 personnes ont dégusté un excellent repas. Un tirage de quelques prix a suivi. Sur la photo, on voit M. André Fournier, bénévole,

montrer son prix, *Les ponts couverts du Québec*, en compagnie de M^{me} Suzanne Provost, nouvellement retraitée du Centre d'archives de Québec (BANQ).



M. André Fournier et M^{me} Suzanne Provost. Photo : André G. Bélanger.

Nous tenons à remercier nos partenaires, BANQ et la Caisse populaire Desjardins de l'Université Laval.

FILLES DU ROI

Au moment d'écrire ces lignes, plusieurs personnes avaient répondu à l'offre de présenter leur lignée matrilinéaire dans le cadre de l'entente de partenariat entre la SGQ et la Société d'histoire des Filles du roi est maintenant complétée. Rappelons que 36 descendantes ou descendants en ligne maternelle directe d'une Fille du roi recevront un certificat d'ascendance commémorant l'arrivée en Nouvelle-France du premier contingent des Filles du roi. L'événement aura lieu le 8 août au Musée de la civilisation de Québec, lors des Fêtes de la Nouvelle-France de 2013.

CONFÉDÉRATION INTERNATIONALE DE GÉNÉALOGIE ET D'HÉRALDIQUE

Lors de l'assemblée générale tenue le 27 septembre 2012 dans le cadre du XXX^e Congrès international des sciences généalogique et héraldique, à Maastricht (Pays-Bas), le généalogiste Denis Racine, de Québec, a été élu administrateur et conseiller juridique de la Confédération internationale de généalogie et d'héraldique.



Les membres de la Confédération se répartissent au sein de l'Académie internationale de généalogie et de l'Académie internationale d'héraldique, qui tiennent chacune un colloque, aux années impaires. Les prochains colloques auront lieu en 2013 à Saint-Pétersbourg (Russie) pour la généalogie et à Stirling (Écosse) pour l'héraldique; quant au prochain Congrès international, il se tiendra à Oslo (Norvège) en août 2014.

Félicitations à M. Racine.





DIGNES DE NOS PÈRES – LES LECLERC

Rodrigue Leclerc (4069)

Né à Québec, l'auteur est diplômé en archivistique de l'Université Laval, où il fait carrière successivement à la Bibliothèque générale, aux Archives et aux Collections spécialisées. À sa retraite, il publie *50 ans d'histoire : le syndicat des employés de l'Université Laval*. Il poursuit depuis sa collecte d'informations pour la généalogie des familles Leclerc et Garneau. Il est membre de l'Association des familles Leclerc ainsi que de la Société de généalogie de Québec, et participe aux travaux du Comité de *L'Ancêtre*.

Dignes de nos pères, telle est la devise de l'Association des familles Leclerc. Cette devise s'applique particulièrement bien à une famille de la région de la Capitale-Nationale, la famille de François Leclerc. En effet, dans cette famille, on est entrepreneur de père en fils. Plus précisément, depuis la création de Biscuits Leclerc, cinq générations ont perpétué la vie et fait progresser cette manufacture artisanale familiale pour la mener au statut actuel d'envergure multinationale, toujours gérée et administrée par les membres de la même famille, de père en fils. Non seulement l'entreprise familiale a progressé mais les descendants ont créé d'autres entreprises, inspirés par le courage, la détermination et l'ingéniosité de leur ancêtre François.

Afin de pouvoir joindre les deux bouts, François Leclerc, né le 20 janvier 1865 à Saint-Pierre de l'île d'Orléans, « part à son compte », comme le veut l'expression

du temps. En 1905, les temps sont durs au pays. François prend une grave décision : il laisse son employeur, Biscuiterie W. Charest, qui lui refusait une augmentation de salaire méritée et « part sa compagnie » dans la cour arrière de sa résidence au 165, rue Arago Est, à Québec. L'expérience acquise et les contacts établis avec son ancienne clientèle sont deux atouts importants pour son commerce. La qualité de ses produits et l'excellent service qui les accompagne lui assurent une clientèle fidèle et favorisent l'expansion de son commerce.

Au fil des ans, au cours des moments libres que leur accordent les études, deux de ses fils, Albini (1894-1957) et Donat (1899-1990), apprennent les rudiments des métiers de biscuitier, de manufacturier et de commerçant. Les périodes de récession, l'incendie de l'entreprise, le krach boursier des années 1930 et les guerres ne viennent pas à bout de la détermination des Leclerc. La deuxième génération doit penser aussi à la relève; les deux frères, Albini en 1937 et Donat en 1935, se marient à deux ans d'intervalle, avant que le fondateur ne s'éteigne en 1939.

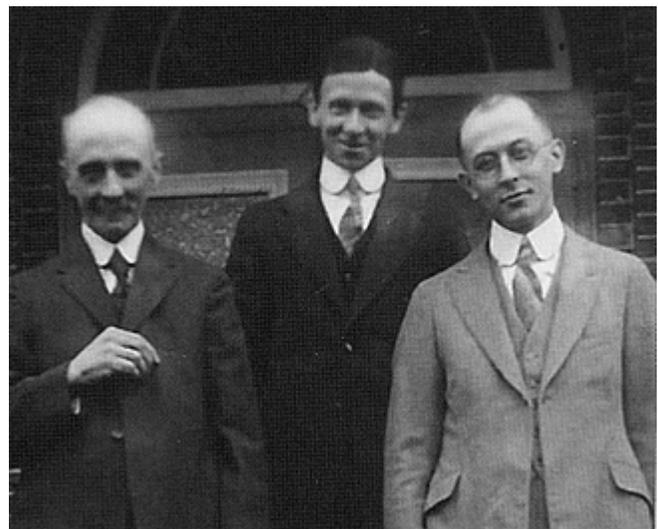
Quelques années après la Deuxième Guerre mondiale, et avec la fin du rationnement des denrées de première utilité (farine, sucre, etc.) nécessaires et essentielles à leur commerce, les frères Albini et Donat Leclerc



La famille Leclerc photographiée en 1897.
Au premier rang : Léda, François Xavier, Cyrille, Rosalie et Édouard.
Debout : Pierre, Louis, Marie, François et Joseph.

L'école de Saint-Pierre située juste derrière l'église, à deux pas de la maison des Leclerc. Dans ces écoles paroissiales, souvent à peine plus grandes qu'une maison, les classes regroupent des élèves de différents niveaux. La formation offerte se limite à la septième année.

Source : Livre *Biscuits Leclerc...* p. 15.



Albini et Donat posent avec leur père, François, au début des années 1920. Source : Livre *Biscuits Leclerc...* p. 26.

relancent les ventes et diversifient leur production. Ils se lancent dans la confiserie pour mieux faire face à la concurrence. À l'occasion du 50^e anniversaire de fondation des Biscuits Leclerc, la troisième génération se pointe dans l'entreprise.



Source : Livre *Biscuits Leclerc...* p. 75.

Avec l'arrivée de Jean-Robert Leclerc, fils de Donat, l'entreprise connaît quelques changements importants. On fait l'acquisition de nouveaux équipements, on délaisse le vrac pour l'emballage pratique et on modifie la structure de distribution. Après le règlement de quelques problèmes de succession suite au décès d'Albini, Jean-Robert devient partenaire d'affaire de son père et met à profit ce qu'il a appris dans ses cours d'administration des affaires et de marketing, la nouvelle ère de la mise en marché. Au milieu des années 1960, l'entreprise adopte et adapte le slogan du premier ministre du Québec, Jean Lesage, « une valeur du tonnerre ». L'entreprise renoue avec la croissance. À la suite du départ de son père Donat, Jean-Robert prend la direction de l'entreprise en 1971.

La crise du pétrole qui suit oblige l'entreprise à rationaliser, à se moderniser pour éviter le sort qui frappe ses concurrents et d'autres entreprises voisines qui ont connu la fermeture. Ces opérations indiquent le chemin à suivre : le marché des marques maison ou marques privées. En écoulant mieux sa marchandise, l'entreprise prend le chemin de la rentabilité. Également au milieu des années 1970, les enfants de Jean-Robert suivent les traces de leur père et travaillent un peu partout dans l'usine. Des emplois d'été et aussi de fin de semaine les guident tranquillement mais sûrement vers différents postes de travail

dans l'entreprise familiale, qui résiste assez bien à la concurrence étrangère.

Puis, dans les années 1980, la quatrième génération intègre l'entreprise familiale. On pense à diversifier la production et à prendre de l'expansion, géographiquement

parlant. Les quatre frères Jean, Denis, François et Jacques font des études connexes à l'industrie familiale.

En 1977, âgé de 19 ans, Jean entreprend un baccalauréat en gestion. Il partage son temps entre l'Université Laval et les bureaux de la biscuiterie. À la même époque, Denis fait un séjour en France chez les Gardeil, des biscuitiers amis de la famille. Tout juste sorti du cégep, le jeune homme s'initie à la robotique dans cette biscuiterie

◀ Trois générations de biscuitiers. Debout, autour de Donat, de gauche à droite : Jacques, François, Jean-Robert, Denis et Jean.

▼ À la fin des années 1970, Suzanne Leclerc et son fils cadet, Jacques, inaugurent une boulangerie à quelques pas de l'usine de la rue Saint-Vallier. Jacques s'affaire aux fourneaux. Suzanne assure la gestion, tandis que ses deux filles, Line et Nicole, servent la clientèle lorsqu'elles ne sont pas à l'école.

Impatient de mettre la main à la pâte, Jacques, le plus jeune des frères Leclerc, complète une formation en pâtisserie dans une école professionnelle de Charlesbourg. Quant à François, une fois son diplôme collégial en poche, il s'empresse de mettre son entregent naturel au service de l'entreprise familiale. Sous l'aile de son père, François fait ses premières armes dans les relations publiques¹.

L'arrivée de cette quatrième génération nécessite des ajustements. La structure administrative, jusque-là réservée à son seul actionnaire, accueille en ses rangs les frères Leclerc : un à l'administration, un autre à l'équipement, un troisième aux ventes et le dernier à la production. L'entreprise croît tant et si bien qu'on ne peut que constater que ses locaux ne suffisent plus à la demande. Fin des années 1980 et début des années 1990, c'est au tour de la gent féminine d'appliquer la devise Leclerc. Line et Nicole s'impliquent dans l'entreprise familiale et elles se retrouvent à la tête de la gestion, l'une de la nouvelle usine, l'autre des ressources humaines.

Au tournant des années 1990, l'entreprise connaît plusieurs transformations. Des décès et les nouvelles tendances obligent les dirigeants à apporter de nom-

¹ GAUTHIER, Chantal et France LORD. *Biscuits Leclerc : une affaire de cœur depuis cinq générations*, Outremont, Éditions Carte blanche, 2011, ill. coul., p. 74.



En 2008, Jean-Robert et Suzanne entourés de leurs enfants, (de gauche à droite) Nicole, Jean, Denis, Jacques et Line.
Source : Livre *Biscuits Leclerc...* p. 125.

breuses modifications. On ferme l'usine originale dans la Basse-Ville de Québec; Jacques part à son compte l'entreprise Nutriart; on achète certains compétiteurs et quelques fournisseurs; toute la production déménage



Jean-Robert Leclerc. En 2005, Biscuits Leclerc reçoit le Fidéide « Entreprise de l'année » catégorie Moyenne et grande entreprise.
Source : Livre *Biscuits Leclerc...* p. 141.

dans la nouvelle usine à Saint-Augustin-de-Desmaures. Aussi, Jean, après dix ans en politique, réintègre les rangs de l'entreprise; Jean-Robert reprend son souffle. À la fin du siècle, la cinquième génération entre de plein pied dans l'Aventure.

Plus précisément, c'est à l'Aventure Leclerc, projet récréotouristique de leur grand-père Jean-Robert, que les frères Nicolas et Jean-François, fils de Jacques Leclerc, s'engagent dans l'entreprise familiale. Comme plusieurs jeunes de leur génération, ils travaillent les fins de semaine et l'été pendant leurs études. Ce sont eux qui dirigent l'Aventure Leclerc. Par ailleurs, la diversification et l'augmentation de la production amènent la direction à modifier encore une fois sa structure administrative : l'entreprise devient son propre fournisseur. Ce faisant, elle intègre dans son organisation la quatrième génération en fusionnant Nutriart et Biscuits Leclerc. L'entreprise prospère toujours. Après quelques années de coexistence, et comme on compte beaucoup de monde dans l'équipe, on commence à jouer du coude pour faire valoir ses idées.

À l'occasion du nouveau millénaire, ça bouge beaucoup et partout dans l'entreprise. Les nouvelles tendances et l'évolution des philosophies de travail et des besoins du marché donnent lieu à des décisions radicales.

En 2009, *Biscuits Leclerc se scinde en deux : Jean et Jacques partent avec la division Nutriart de Québec, alors que Line, Nicole et Denis restent aux commandes de la biscuiterie*². En 2010, les frères Leclerc achètent une entreprise presque centenaire qui est passée entre plusieurs mains, tant canadiennes qu'américaines : Laura Secord. De son côté, la cinquième génération a bien fait ses classes et marche dans les pas de l'ancêtre, l'entrepreneur.



Jacques Leclerc.
Source : Jacques Leclerc, Laura Secord.

En 2011, en donnant vie à l'entreprise Leclerc Communication [qui fit l'acquisition des stations radio Rythme FM (91,9) aujourd'hui WKND (91,9) et CKOI (102,1)], à Québec, les frères Nicolas et Jean-François Leclerc, fils de Jacques Leclerc et Fernande Angers, perpétuent jusqu'à la cinquième génération l'esprit d'entreprise, le courage, la détermination et l'ingéniosité de leur ancêtre François Leclerc.

² *Id.*, p. 142.

Ces cinq générations ont contribué, chacune à sa manière, à bien illustrer la devise de l'Association des familles Leclerc : *Dignes de nos pères*. L'ancêtre Jean, tisserand, et son épouse Marie Blanquet ont été très courageux de quitter Saint-Rémi de Dieppe, en Normandie, pour venir en Nouvelle-France et s'établir à l'île d'Orléans en 1662. Le 12 août 2012, 350 ans plus tard, Jean-François Leclerc, à titre de président de l'Association des familles Leclerc, leur rendait un hommage bien mérité.



Nicolas et Jean-François Leclerc.
Source : Leclerc Communication.

FILIATION PATRILINÉAIRE DE JEAN-FRANÇOIS ET NICOLAS LECLERC

LECLERC, Jacques (Jean-Robert; LAJEUNESSE, Suzanne)	1983-07-16 Sainte-Maria-Goretti de Charlesbourg	ANGERS, Fernande (Gérard; BERNARD, Cécile)
LECLERC, Jean-Robert (Donat; CÔTÉ, Noëlla)	1957-04-27 Saint-Paul-Apôtre de Québec	LAJEUNESSE, Suzanne (Paul-Henri; MARTEL, Alma)
LECLERC, Donat (François; RICHARD, Zélia)	1935-09-02 Notre-Dame-de-Grâce de Québec	CÔTÉ, Noëlla (Joseph; LACASSE, Éva)
LECLERC, François (Frs-Xavier; FERLAND, Rosalie)	1890-01-20 Saint-Sauveur de Québec	RICHARD, Zélia (Georges; SAINT-AMAND, Zélia)
LECLERC, François-Xavier (Maurice; PARADIS, Félicité)	1864-01-19 Saint-Pierre, I. O.	FERLAND, Rosalie (Victor; GOULET, Rosalie)
LECLERC, Maurice (Joseph; AUDET dit LAPOINTE, M.-Marguerite)	1830-11-16 Saint-Pierre, I. O.	PARADIS, Félicité (Paul; NOLIN, Marie-Geneviève)
LECLERC, Joseph (Joseph; GENEST dit LABARRE, M.-Louise)	1796-04-04 Saint-Laurent, I. O.	AUDET dit LAPOINTE, M.-Marguerite (Laurent; COULOMBE, Marguerite)
LECLERC, Joseph (Joseph; BÉLANGER, Marie)	1772-02-17 Saint-Jean, I. O.	GENEST dit LABARRE, Marie-Louise (Laurent; RIOPELLE, Louise)
LECLERC, Joseph (Adrien; PARADIS, Geneviève)	1739-04-07 L'Ange-Gardien	BÉLANGER, Marie (Charles; JOBIDON, Marie-Madeleine)
LECLERC, Adrien (Jean; BLANQUET, Marie)	1694-11-09 Saint-Pierre, I. O.	PARADIS, Geneviève (Guillaume; MILLOUER, Geneviève)
LECLERC, Jean (Jean; BRUNET, Perrette*)	vers 1656 Normandie, France	BLANQUET, Marie (Adrien; LAFRENIÈRE, Catherine**)

*Fichier Origine www.fichierorigine.com/detail.php?numero=290148

**Fichier Origine www.fichierorigine.com/detail.php?numero=290149



Extrait d'une aquarelle de C. W. Jefferys, vers 1925. Source : BAC, n° MIKAN 2895911, C-01688. www.collectionscanada.gc.ca/index-f.html

FILLES DU ROI

Diane Gagnon (6556)

FRANÇOISE BRUNET, DE QUIMPER À LAUZON 1635-1668



Détentrice d'un doctorat en sociologie de l'Université de Montréal, l'auteure a fait carrière dans l'administration publique québécoise, principalement au ministère de l'Éducation. D'abord engagée comme professionnelle de recherche, elle a par la suite occupé des postes d'encadrement dans divers secteurs, notamment ceux de la condition féminine, de la recherche, de la formation du personnel scolaire et des affaires internationales et canadiennes. Au cours des dernières années, elle s'est intéressée à la généalogie pour contribuer à faire connaître nos ancêtres femmes. L'auteure est membre de la Société historique des Filles du roy.

PRÉSENTATION

Françoise Brunet fait partie du premier contingent de Filles du roi arrivées en Nouvelle-France en 1663. Dans cet article, notre objectif est de faire connaître cette « mère de la nation québécoise », dont la descendance est toujours présente au Québec.

LES ORIGINES

On sait peu de choses sur la vie de Françoise Brunet en France. Née vers 1635¹ en Bretagne, à La Tour-du-Châtel de la ville de Quimper-Coretin, elle est la fille de Vincent Brunet et Renée Breau.



La Tour du Chatel, partie de la place Saint-Coretin, à Quimper. Source : Wikipédia, gravure en 1910 de Jean Lorédan (1853-1937), Bibliothèque Nationale de France.

Martin Durand (Fichier *Origine* écrit Durant) est le premier mari de Françoise. Il est né vers 1632, dans la même paroisse qu'elle, lieu de leur mariage vers 1654. L'époux était âgé d'environ 22 ans et l'épouse, de 19 ans.

¹ Université de Montréal. *Programme de recherche en démographie historique (PRDH)*, © 1999-2009, www.genealogie.umontreal.ca/fr/. À moins d'indication autre, les dates concernant les naissances, mariages et décès mentionnées dans ce texte sont tirées de ce fichier.

Le couple Brunet-Durand a eu deux filles. Elles sont nées en Bretagne, dans la paroisse du Saint-Esprit de la ville de Quimper. L'aînée, Jeanne Durand, a vu le jour le 8 juillet 1654. La cadette, Françoise, est née deux ans plus tard, soit le 30 juin 1656.

DE LA ROCHELLE À QUÉBEC

L'*Aigle d'Or* de Brouage, un bateau de guerre appartenant au roi de France, arrive à Québec le 22 septembre 1663². Nicolas Gargot de la Rochette, dit Jambe de bois, en est le capitaine³. C'est sur son navire que voyagent les femmes du premier contingent de Filles du roi. Plusieurs autres passagers sont du voyage, dont certains notables : François de Laval, premier évêque de Québec, Augustin de Saffray de Mézy, nouveau gouverneur et lieutenant général de la Nouvelle-France, et Louis Gaudet de Dupont, commissaire envoyé par le roi pour faire rapport sur le Canada.

Le navire est parti de La Rochelle à l'été 1663. À l'époque, une traversée normale durait deux mois⁴. Celle de 1663 n'a pas été facile [...] 60 des passagers moururent en mer, 75 furent laissés à Terre-Neuve et les 159 autres qui débarquèrent à Québec sont dans un état lamentable⁵.

Françoise survit au pénible voyage. Elle débarque donc à Québec en septembre 1663. Elle amène avec elle ses deux filles, Jeanne et Françoise Durand. La mère est

² CAMPEAU, Charles Vianney. *Navires venus en Nouvelle-France, Gens de mer et passagers, Des origines à 1699*, 6 mai 2012, <http://naviresnouvellefrance.com/html/page1663.html#pages1663> (consulté le 14 novembre 2012).

³ University of Toronto et Université Laval. *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*, 1^{er} septembre 2011, www.biographi.ca/009004-119.01-f.php?&id_nbr=295 (consulté le 14 novembre 2012).

⁴ LANDRY, Yves. *Orphelines en France et pionnières au Canada. Les filles du roi au XVII^e siècle, suivi d'un Répertoire biographique des Filles du roi*, Montréal, Leméac, 1992, p. 126.

⁵ Charles Vianney CAMPEAU. *Op. cit.*

âgée d'environ 28 ans. Quant à ses filles, l'aînée a 9 ans et la cadette, 7 ans.

Il est possible que Martin Durand, l'époux de Françoise, ait également été du voyage. C'est l'hypothèse suggérée par les dernières données enregistrées au Fichier *Origine* : Martin Durand pourrait être décédé en mer lors de la traversée de 1663⁶. Ce fait, s'il s'avérait juste, inviterait à nous interroger sur le soutien royal qu'a pu recevoir Françoise pour venir en Nouvelle-France. Pourrait-on alors toujours l'assimiler au groupe des Filles du roi? Sans doute, puisque Landry inclut dans ce groupe (*des femmes qui n'ont été ni recrutées ni transportées aux frais de l'État, mais dont l'établissement, entre 1663 et 1673, a vraisemblablement été facilité par les administrateurs coloniaux*)⁷.

LA VIE EN NOUVELLE-FRANCE

Qui a accueilli Françoise et ses deux filles à la descente du bateau? Connaissaient-elles des gens au pays? Nous n'avons pas d'information à ce sujet.

LE MARIAGE

Moins de deux mois après son arrivée en Nouvelle-France, soit en novembre, Françoise Brunet épouse Théodore Sureau. Un mariage si peu de temps après l'arrivée, voilà ce qui est attendu de ces femmes venues comme « filles à marier ». Et elles répondent aux attentes : 25 des 36 filles du roi arrivées en 1663 se sont mariées dans les deux mois suivant leur débarquement⁸.

Au moment de son mariage, Françoise a environ 28 ans et son époux, 36 ans. Le mariage a lieu à l'église de Notre-Dame-de-Québec le 8 novembre 1663. Il est célébré par le prêtre Henry De Bernières.

L'acte de mariage des Brunet-Sureau mentionne la présence de plusieurs témoins. C'était pratique courante à l'époque. Un nouveau mariage, comme le mentionne Roy, [...] *était plus qu'une fête de famille. Tous les principaux personnages y voulaient prendre part et ils tenaient à honneur d'apposer leur signature au contrat*⁹. Parmi les personnes présentes au mariage de Françoise et Théodore, soulignons Jean Bourdon, de qui Théodore a déjà obtenu une concession de terre. C'est un personnage en vue dans la colonie, [...] *seigneur, ingénieur, arpenteur, cartographe, commerçant, procureur-syndic de la ville de Québec, commis général de la Communauté des Habitants, explorateur, procureur géné-*

*ral au Conseil souverain [...]*¹⁰. Il est le mari, en secondes noces, d'Anne Gasnier, également une personnalité qui a joué un rôle marquant dans la communauté, principalement auprès des Filles du roi, notamment comme accompagnatrice pour les traversées de celles-ci vers la Nouvelle-France¹¹. Assistent également au mariage Brunet-Sureau, le sieur François Becquet, de la côte de Lauzon – dont l'engagé, Gabriel Samson, épousera la fille cadette de Françoise – et un dénommé Louis Bégin, futur époux de Jeanne, la fille aînée. Ces présences au mariage nous renseignent sur le réseau à l'intérieur duquel la vie se déploie : mariage, achat et vente de terre, etc.

À ce jour, le contrat de mariage n'a pu être trouvé, et on ne sait donc pas si Françoise avait apporté des biens avec elle.

L'ÉPOUX THÉODORE SUREAU

L'époux de Françoise est né, comme elle, en France. Théodore Sureau est originaire de Maillezaïs, en Poitou, aujourd'hui la Vendée. Il a été baptisé le 13 mai 1627. Il était le plus jeune de six enfants¹². Il est arrivé en Nouvelle-France en 1659¹³.

Dans son histoire de la seigneurie de Lauzon, Joseph-Edmond Roy indique que Théodore Sureau s'installe le 4 octobre 1659 sur une terre de cette seigneurie que lui a concédée Jean Bourdon. La terre est située à la Pointe-De Lévy, dans le fief Sainte-Anne. On est encore au début du développement de la seigneurie. Les terres concédées sont [...] *d'une étendue uniforme de trois arpents de front sur le fleuve sur quarante arpents de profondeur (et) étaient soumises aux mêmes redevances seigneuriales : un sol de cens par arpent, la onzième anguille ou saumon, deux chapons vifs, l'obligation de moudre les grains au moulin banal quand il y en aurait un, le droit de retrait suivant la coutume de Normandie*¹⁴.

Théodore Sureau a certainement été sage de s'établir avant de se marier. Comme l'écrit Sylvio Dumas, *les filles du roi auraient été assez exigeantes quant au choix d'un mari, du moins celles qui avaient un certain âge et quelque expérience de vie*¹⁵. En appui à son affirmation, il cite un extrait d'une lettre d'octobre 1669 de mère Marie de l'Incarnation dans laquelle celle-ci écrit que les hommes les plus avisés commençaient à construire leur habitation un an avant de se marier, car c'était la première chose dont les Filles du roi s'informaient. Compte tenu de son expé-

⁶ Fédération québécoise des sociétés de généalogie. Fichier *Origine*, - version 41 du 15 octobre 2012, www.fichierorigine.com/detail.php?numero=240643, consulté le 18 octobre 2012.

⁷ LANDRY, Yves. *Op. cit.*, p. 24.

⁸ *Ibid.*, p. 128.

⁹ ROY, J.-Edmond. *Histoire de la seigneurie de Lauzon*, réédition, Lévis, Société d'histoire régionale de Lévis, 1984, t. I, p. 197.

¹⁰ University of Toronto et Université Laval, *op. cit.*, www.biographi.ca/009004-119.01-f.php?&id_nbr=81&interval=25&&PHPSESSID=oi5et3m2496bvcs19rdthpsde4, (consulté le 14 novembre 2012).

¹¹ *Loc. cit.*

¹² Fédération québécoise des sociétés de généalogie. *Op. cit.*, www.fichierorigine.com/detail.php?numero=280099 (consulté le 18 octobre 2012).

¹³ CAMPEAU, Charles Vianney. *Op. cit.*, <http://naviresnouvellefrance.com/html/vaisseaux2/immigrants/immigrants1659.html#theodoresureau>, (consulté le 10 décembre 2010).

¹⁴ ROY, J.-Edmond. *Op. cit.*, p. 108.

¹⁵ DUMAS, Sylvio. *Les filles du roi en Nouvelle-France : étude historique avec répertoire biographique*, Québec, Société historique de Québec, 1972, p. 39.

ce de vie antérieure, Françoise Brunet n'a sans doute pas été insensible au fait que Théodore Sureau était déjà bien installé sur une terre.

L'ÉTABLISSEMENT DANS LA SEIGNEURIE DE LAUZON

Le couple Brunet-Sureau s'établit à la Pointe-De Lévy, sur une terre de la seigneurie de Lauzon, concédée à Théodore à son arrivée et qu'il exploite depuis 1659. On peut penser que les longs et ardues travaux de défrichage sont suffisamment avancés pour assurer l'essentiel de la subsistance pour sa famille. Comme le souligne mère Marie de l'Incarnation dans une de ses correspondances, les premières années de travail sur une terre sont ardues et les fruits du labeur ne sont pas vraiment suffisants pour nourrir les colons : *quand une famille commence une habitation, il lui faut deux ou trois ans avant d'avoir de quoi se nourrir, sans parler du vêtement, des meubles et de toutes les choses nécessaires à l'entretien d'une maison*¹⁶.

Près de trois ans après son mariage, Théodore Sureau aurait obtenu des Augustines de l'Hôtel-Dieu de Québec concession d'une autre terre, le 15 août 1666¹⁷. Située dans Lauzon, mais à l'extérieur du fief Sainte-Anne, cette terre de deux arpents de front et de quarante de profondeur aurait été vendue par Sureau à un boulanger de Québec, une année plus tard, soit en 1667.

À la lumière de ce qui précède, on peut penser qu'au fil des ans, la situation de la famille Brunet-Sureau s'est améliorée. En effet, au recensement de 1667, la famille dispose d'une terre de huit arpents et possède également deux bêtes¹⁸. Elle compte parmi ses voisins Louis Bégin, son futur gendre, et le sieur Becquet, qui a com-

me engagé Gabriel Samson, également son futur gendre. Ces deux voisins sont originaires de Normandie.

Si la terre fournit à la famille ce qu'il faut pour assurer sa subsistance, les conditions de vie demeurent difficiles. Les habitations des colons installés sur les terres de la Pointe-De Lévy sont dispersées. Isolés, ces colons et leurs familles peuvent facilement être la cible d'attaques de la part des Indiens. Voici en quels termes Roy décrit la situation : [...] *elle était néanmoins rude la tâche de ces pionniers courageux. À l'isolement, aux rudes hivers, à toutes les misères des commencements d'une vie de défricheur, venaient encore et toujours, se joindre les alertes continuelles que lui donnaient les sauvages*¹⁹. *Le travail sur la terre devait donc se faire le « fusil en bandoulière ».*

Quant aux femmes, il leur incombait de faire le guet et, le cas échéant, de sonner l'alarme. La communauté était organisée pour faire face aux dangers qui la menaçaient : *tout était réglé sur le pied de guerre, de façon que la population valide de chaque canton formait à elle seule le contingent d'une compagnie, ayant son chef désigné d'avance et prêt à marcher au premier signal*²⁰.

LA FAMILLE

Le couple Brunet-Sureau aura un seul enfant, une fille. Prénommée Geneviève, elle naît le 2 octobre 1664 et sera baptisée quelques jours plus tard, soit le 7 octobre, à l'église de Notre-Dame-de-Québec. Il faut souligner qu'à cette époque, il n'y a pas encore de lieu de culte dans la seigneurie de Lauzon.

LES DÉCÈS DE FRANÇOISE ET THÉODORE

La vie du couple Brunet-Sureau est de courte durée, soit un peu moins de cinq ans. Françoise décède le 28 juillet 1668. Elle est âgée de 33 ans. L'acte de sépulture indique tout simplement qu'elle « est décédée subitement » et que le corps de la défunte est inhumé au cimetière de la paroisse de Notre-Dame-de-Québec²¹.

Au décès de leur mère, les filles de Françoise, Jeanne et Françoise Durand ont respectivement 14 et 12 ans, et Geneviève Sureau, 4 ans. Quant à son conjoint, il a 41 ans. Ce dernier se remarie rapidement, soit une année après le décès de Françoise. À l'époque, [...] *il est difficile de pourvoir à sa subsistance et à celle des enfants sans un nouveau compagnon ou une nouvelle compagne*²². Théodore choisira comme seconde épouse Per-



Vue depuis le nouveau fort de la pointe Lévy, avec l'île d'Orléans et les chutes Montmorency à l'arrière-plan. Vers 1875.

Source : Bibliothèque et Archives Canada, n° R9266-77, Collection de Canadiana, Peter Winkworth.

¹⁶ Extrait d'une lettre du 20 octobre 1665 de mère Marie de l'Incarnation, cité par J.-Edmond ROY, *op. cit.*, p. 194.

¹⁷ ROY, Léon. *Les premiers colons de la rive-sud du Saint-Laurent de Berthier (en bas) à Saint-Nicolas*, Lévis, Société d'histoire régionale de Lévis, 1984, p. 62.

¹⁸ LAFONTAINE, André. *Recensements annotés de la Nouvelle-France, 1666 et 1667*, Sherbrooke, A. Lafontaine, 1985, p. 196.

¹⁹ ROY, J.-Edmond. *Op. cit.*, p. 178.

²⁰ *Ibid.*, p. 179.

²¹ Ancestry.ca. *Document (sépulture) concernant Françoise Brunet dans Actes d'état civil et registres d'église du Québec (collection Drouin), 1621 à 1967*, © 2006-2012, www.ancestry.ca/.

²² LACHANCE, André. *Vivre, aimer et mourir en Nouvelle-France. La vie quotidienne aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Montréal, Éditions Libre Expression, 2000, p. 103.

rine Hutru, Fille du roi originaire de Bretagne, arrivée en Nouvelle-France en 1669²³. Le mariage sera célébré en l'église de Notre-Dame-de-Québec, le 9 octobre 1669, par Henry De Bernières, celui-là même qui avait uni, six années plus tôt, Françoise Brunet et Théodore Sureau.

Théodore vivra huit ans avec sa deuxième conjointe. Aucun enfant ne naîtra de cette union. Il décède en octobre 1677, à l'âge de 50 ans. Ses belles-filles, Jeanne et Françoise, ont respectivement 23 et 21 ans. Quant à sa fille, Geneviève, elle a 13 ans.

LA POSTÉRITÉ DE FRANÇOISE BRUNET

Quelle a été la destinée des filles de Françoise après la mort prématurée de leur mère? Cette Fille du roi a-t-elle laissé des traces de son passage en terre d'Amérique?

Jeanne et Françoise Durand et Geneviève Sureau se sont mariées très jeunes, avec des hommes passablement plus âgés qu'elles. En cela, leur cas est particulier puisque *dans la colonie, au XVII^e siècle, les filles se marient en moyenne à 18-20 ans, [...] alors que les garçons prennent épouse à 27 ans environ*²⁴.

Moins de trois mois après le décès de sa mère, Jeanne épouse, à 14 ans, Louis Bégin, lui-même âgé de 23 ans. Le couple vit ensemble près de 40 ans et élève 11 enfants. Jeanne survit à son époux et s'éteint à l'âge de 68 ans.

Françoise a 13 ans à son premier mariage²⁵. Son époux, Gabriel Samson, a le double de son âge. Ils vivront ensemble 21 ans et auront 11 enfants. Devenue veuve avec dix enfants dont sept ont moins de 12 ans, Françoise épouse Yvon Jean Richard avec lequel elle vivra 14 ans, sans avoir d'autres enfants. Elle meurt avant son époux, à l'âge de 57 ans.

Quant à Geneviève, la cadette, elle épouse Martin Lafilé à l'âge de 14 ans. Cette union est de courte durée en raison du décès de Martin. À 16 ans, elle unit son destin à Thomas Gasse, qui est deux fois plus âgé qu'elle. Ils vivront ensemble pendant 22 ans et auront dix enfants. Au décès de Thomas, Geneviève a sept enfants de moins de quinze ans. Elle contracte un troisième mariage avec Jean Maranda, au cours duquel elle a quatre autres enfants. Elle décède à l'âge de 47 ans, après huit années de vie commune avec Jean.

Autre caractéristique du « profil marital » des filles de Françoise Brunet : elles épousent toutes des Normands arrivés au pays depuis quelques années et installés dans la seigneurie de Lauzon. En fait, elles épousent

des « voisins ». Toutes trois vivent et élèvent leur famille dans cette seigneurie. Leurs propres enfants s'établissent, pour la plupart, au même endroit. Deux des enfants de la cadette, des Gasse, iront s'établir à Rimouski.

La descendance de Françoise Brunet a contribué au développement de la Nouvelle-France et du Québec. Jeanne Durand et Louis Bégin sont les ancêtres des familles Bégin du Québec. Une plaque commémorative est installée sur la terre ancestrale des Bégin, à Lévis. On peut y lire : *Hommage à Louis Bégin 1631-1708 et son épouse Jeanne Durand 1653-1722 établis depuis 1655. Association des familles Bégin septembre 2005*²⁶.

L'alliance de Gabriel et de son épouse Françoise est à l'origine de l'une des lignées des familles Samson du Québec. Ces familles sont en effet issues de deux ancêtres : Gabriel et son épouse Françoise Brunet, ainsi que le frère de celui-ci, Jacques, et son épouse Marie-Anne Métru. À l'occasion du tricentenaire de l'arrivée des Samson en Amérique, célébré le 23 juillet 1967, une plaque commémorative a été installée sur le terrain du presbytère de l'église de Saint-Antoine de Bienville. On y lit ce qui suit : *Hommage aux ancêtres des familles Samson, les frères Jacques et Gabriel, fils de Toussaint Samson et Catherine Chevalier de St-Gatien-des-Bois, Normandie, qui vinrent s'établir sur cette terre, il a y trois cents ans*²⁷. Finalement, Geneviève Sureau et Thomas Gasse sont les ancêtres des familles Gasse encore bien présentes au Québec, entres autres, à Rimouski et à Sainte-Anne-des-Monts²⁸.

CONCLUSION

Françoise Brunet, on l'a vu précédemment, est morte jeune : elle avait 33 ans. Bien qu'elle n'ait eu que trois enfants, elle a contribué par sa postérité au peuplement et au développement de la Nouvelle-France. C'était là un des objectifs visés par le roi Louis XIV, en stimulant l'émigration vers la nouvelle colonie par le biais de mesures incitatives, prises à même le trésor royal.

La postérité de Françoise Brunet est encore bien présente au Québec. Les Bégin, les Samson dont l'ancêtre est Gabriel, et les Gasse, ont comme ancêtre cette Bretonne arrivée avec le contingent de Filles du roi de 1663. Pour l'instant, on ne connaît pas la descendance matrilineaire de Françoise. Il y a une piste de recherche qui serait utile pour pleinement reconnaître toute la postérité de cette « mère de la nation québécoise ».

²² LACHANCE, André. *Vivre, aimer et mourir en Nouvelle-France. La vie quotidienne aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Montréal, Éditions Libre Expression, 2000, p. 103.

²³ LANDRY, Yves. *Op. cit.*

²⁴ LACHANCE, André. *Op. cit.*, p. 92.

²⁵ Ce mariage est célébré le 29 novembre 1669, soit un mois après celui du beau-père de Françoise, Théodore Sureau, avec Perrine Hutru.

²⁶ Association des familles Bégin, © 2006, www.genealogie.org/famille/begin/. On trouvera sur ce site de l'information sur l'ancêtre Louis Bégin ainsi qu'une photo de la plaque commémorative.

²⁷ SAMSON, Roger. *Échos du Tricentenaire des familles Samson d'Amérique*, [s. l.], [s. n.], 1967. Une photo de la plaque commémorative est reproduite dans ce document.

²⁸ Voir dans le présent numéro la rubrique *Gens de souche*, le texte de France DesRoches sur le patronyme Gasse, p. 193.



L'ABBÉ ALEXANDRE LARUE

H. André East (1392)

André East est né en 1931 à Plessisville. Il est le fils d'Alphonse East et Bertha Randlet. Après un baccalauréat ès arts et un baccalauréat ès sciences appliquées option génie électrique de l'Université Laval, il a travaillé pour des sociétés de génie conseil jusqu'en 1989; depuis lors, il est consultant. Il s'intéresse activement à la généalogie depuis la fin des années 1970. Il est l'auteur de quelques articles publiés dans *L'Ancêtre* et dans *Mémoires de la SGCF* (Montréal). Il a publié : *Charles East et ses descendants*; *Le terrier de la seigneurie de Bélair ou des Écureuils*, pour lequel il a obtenu le prix Percy-W.-Foy en 2004; et *Les Origines de Charles East*. À la retraite depuis 2006, il a publié en 2009 le *Dictionnaire généalogique des Pleau d'Amérique du Nord*.

Résumé

Voici la généalogie ascendante de l'abbé Alexandre LaRue, ancien professeur de mathématiques à l'Université Laval et directeur du Département de mathématiques de cette université.

Pendant plus de trois siècles, des prêtres ont partagé leurs connaissances avec des jeunes Québécois. Certains y ont consacré quelques années de leur vie; d'autres, leur vie entière. Nous devons à tous ces prêtres reconnaissance et respect de leur mémoire. Parmi ces derniers, certains ont même eu la patience et l'humilité d'enseigner la même matière toute leur vie dans le même collège. Le père Cyrille Janelle, o.m.i., fut l'un d'eux. Pendant 39 ans, il fut titulaire de la classe d'éléments latins au Séminaire de Chambly et y enseigna le français et le latin, toujours avec la même ardeur et le même zèle.

L'abbé Alexandre LaRue fut l'un de ces prêtres qui consacrèrent leur vie à l'enseignement. Il fut non seulement professeur pendant 38 ans, mais aussi directeur du Département de mathématiques de l'Université Laval, membre et président de la Société de mathématiques de Québec et auteur et traducteur de plusieurs manuels de mathématiques.

M. Pierre Lafontaine, archiviste auxiliaire pour le diocèse de Québec, m'a fourni une grande partie de l'information biographique qui suit. L'abbé Alexandre LaRue est né à Beauceville le 16 novembre 1903, fils de Henri LaRue, médecin, et Corinne Fauteux. Il fit ses études classiques au collège Sainte-Marie à Montréal, et au Petit séminaire de Québec de 1915 à 1924 et ses études théologiques au Grand séminaire de Québec de 1924 à 1928. Il fut maître de salle au Petit séminaire de Québec de 1925 à 1928. Après son ordination à la prêtrise dans la chapelle du Séminaire de Québec le 2 juin 1928, il enseigna au Petit séminaire de Québec jusqu'en 1930. De 1930 à 1932, il étudia les sciences à l'École nor-

male supérieure de Québec. Puis il partit pour la France où, de 1932 à 1934, il étudia à l'Institut catholique de Paris et à la Sorbonne. Il y obtint en 1934 une licence en mathématiques. De retour au pays, il enseigna les mathématiques au Petit séminaire de Québec jusqu'en 1939. À compter de 1936, il enseigna aussi les mathématiques à la Faculté des sciences de l'Université Laval. En 1938, il fut nommé professeur agrégé de cette université et en 1942, professeur titulaire. Il était professeur titulaire de mécanique rationnelle en 1947. Il fut professeur au Département de mathématiques de la Faculté des sciences et de génie de l'Université Laval de 1939 à 1969. Il dirigea ce département durant plusieurs années, au moins de 1955 à 1962. Il enseigna le calcul différentiel et intégral aux étudiants de deuxième année à la Faculté des sciences pendant de nombreuses années. En plus de ces charges, il donna des cours de trigonométrie, de géométrie analytique et de mécanique rationnelle au Collège universitaire, et des cours d'été à la Faculté des sciences.

L'abbé Alexandre LaRue était un homme imposant. Grand, svelte, le regard perçant, le geste et le verbe lents, toujours calme, il imposait le respect. Il était bon professeur, mais ses étudiants appréhendaient ses questions d'examen.

L'abbé LaRue prit sa retraite en juillet 1969. Il est décédé à l'Hôtel-Dieu de Québec, le 22 avril 1973, à l'âge de 69 ans. Ses funérailles eurent lieu en l'église de Saint-Thomas d'Aquin à Sainte-Foy, le 25 avril 1973, et il fut inhumé au cimetière paroissial de Saint-Augustin-de-Desmaures, Portneuf, dans le lot du D^r Praxède LaRue. Quels liens l'abbé LaRue pouvait-il bien avoir avec ce dernier et Saint-Augustin-de-Desmaures?



Alexandre LaRue.
Source inconnue.

Le D^r Praxède LaRue est né à Saint-Antoine-de-Tilly le 2 septembre 1823, fils de Damase LaRue, notaire, et Desanges Lefebvre. Il est le petit-fils de François-Xavier LaRue, notaire à Neuville, et Magdeleine Luce Hainse ou Hains. Son oncle, Édouard LaRue, fut seigneur de Neuville. Après ses études en médecine, le D^r Praxède LaRue s'est établi en septembre 1844 à Saint-Augustin-de-Desmaures où il fut le premier médecin résidant. Il y épousa Henriette Couture le 2 mai 1859, fille de François Couture, cultivateur, et Louise Valin. Henriette Couture mourut le 3 octobre 1874 âgée de 34 ans, laissant trois enfants. Léda LaRue, une sœur célibataire de Praxède, prit soin des orphelins et les éleva. Elle est décédée le 2 octobre 1924 à l'âge de 93 ans 6 mois, et a été inhumée à Saint-Augustin, dans le lot de son frère.

Le D^r Praxède LaRue fut député du comté de Portneuf à l'Assemblée législative de Québec pendant plusieurs années. Il mourut à Saint-Augustin le 29 novembre 1902 et il fut inhumé au cimetière paroissial. Sa maison, située sur la partie nord-est du lot 444, existe encore; elle est devenue la maison de la culture que la ville de Saint-Augustin-de-Desmaures vient de désigner « Maison Praxède-Larue ».

Des huit enfants du D^r Praxède LaRue et Henriette Couture, seuls Marie, Damase Éleusippe Ernest et Henri Alexandre parvinrent à l'âge adulte. Marie, née le 1^{er} décembre 1869, épousa L. A. Dubrûlé, industriel de Montréal. Ernest demeura célibataire. Il fut reçu notaire le 23 mai 1884 à Saint-Augustin-de-Desmaures, et il s'est établi à Sainte-Marie de Beauce où il pratiqua sa profession le reste de sa vie, avec son associé, le notaire Georges Siméon Thérberge. Il est décédé le 16 mars 1944 et a été inhumé au cimetière de Saint-Augustin dans le lot du D^r Praxède LaRue.

Henri Alexandre, fils cadet du D^r Praxède LaRue et Henriette Couture, est né à Saint-Augustin le 9 avril 1872. Il étudia la médecine à l'Université McGill puis s'installa à Beauceville. Le 27 août 1900, il épousa Eugénie Corrine Fauteux, à Beauceville, fille de Gaspard-Norbert Fauteux et Hermine Dessaint dit Saint-Pierre. De ce mariage naquirent Alexandre, le 16 novembre 1903 et Marcel en 1905. Corrine Fauteux décéda peu après, le 20 février 1906. Son époux Henri Alexandre lui survécut moins d'un an; il mourut le 20 décembre 1907 à l'Hôtel-Dieu de Québec. Il fut inhumé au cimetière de Beauceville le 23 décembre. Ils laissaient deux jeunes orphelins, Alexandre et Marcel.

Alexandre devint prêtre et professeur. Il fut l'un de ces professeurs qui contribuèrent à la formation de plu-

sieurs générations de scientifiques et d'ingénieurs que produisit l'Université Laval.

Son frère Marcel choisit, comme son oncle, la profession de notaire et s'établit à Saint-Raymond, Portneuf. Il épousa Lucienne Rousseau le 22 octobre 1930, à Montmagny, fille de Maurice Rousseau, avocat, et Blanche Grandbois. Marcel LaRue est décédé le 11 avril 1990, et Lucienne Rousseau, le 21 mars 1981. Ils furent tous deux inhumés au cimetière de Saint-Augustin, dans le lot du D^r Praxède LaRue.

L'abbé Alexandre LaRue est donc le petit-fils du D^r Praxède LaRue. Bien qu'il n'ait jamais demeuré à Saint-Augustin-de-Desmaures, son arbre généalogique montre que ses racines y sont profondes.



Église de Saint-Augustin-de-Desmaures, vers 1900.
Source : BAnQ, P547,S1,SS1,SSS1,D409p2r.

SOURCES

- La Revue du notariat, volume 33, 1930, p. 142, Chambre des notaires du Québec.
- LEMOINE, Jean-Marie. *Saint-Augustin et son médecin dévoué, l'honorable Praxède LaRue*, Québec, [s. n.], 1895, 19 p.
- Registres paroissiaux de Beauceville.
- Registres paroissiaux de Montmagny.
- Répertoires des baptêmes, mariages et sépultures de Neuville.
- Répertoire des sépultures de Saint-Augustin-de-Desmaures.
- TANGUAY, Cyrien. *Dictionnaire des familles canadiennes depuis la fondation de la colonie jusqu'à nos jours*, Montréal, Éditions Élysée, 1877, 7 volumes.

DESCENDANCE PATERNELLE DE L'ABBÉ ALEXANDRE LARUE

1^{re} Génération

Michel de la Rue
Sées, Normandie
n 1605
S 1663

m
Normandie, France

Madeleine Gillain
Bray, France
n 1610
d 1660, Sées

2^e Génération

Jean-Baptiste de la Rue
b 1636, Bray

20 novembre 1663
Québec

Jacqueline Pain
b 1651

d 11 avril 1674, Sillery
Ils eurent au moins 8 enfants, dont Jean-Baptiste.

(Marin Pain, Olive Morin, de Thury, évêché de Bayeux)
d 7 février 1711, Hôtel-Dieu, Québec

3^e Génération

Jean-Baptiste LaRue
n 5 décembre 1664, Québec
s 6 février 1736, Neuville

1^{er} m 1^{er} octobre 1692
Sainte-Foy

Marie-Anne Brassard,
(Guillaume Brassard, ...)
b 31 août 1674, Québec
s 1^{er} janvier 1694, Neuville

Ils eurent au moins 12 enfants, dont Augustin.

2^e m 10 janvier 1695
Neuville

Catherine Garnier (Grenier),
(Jean Garnier (Grenier), Madeleine LeGuay)
n 13 janvier 1676, Neuville
d 24 septembre 1753, Neuville

4^e Génération

Augustin LaRue
n 22, b 24 novembre 1719, Neuville
d 31 mai 1788, Neuville
Ils eurent au moins 8 enfants dont, François-Xavier Larue.

17 février 1749
Neuville

Marie Thérèse Delisle,
(Jean-Baptiste Delisle, Marie-Anne Faucher)
n 20 avril 1725, Neuville
d 28 septembre 1777, Neuville

5^e Génération

François-Xavier LaRue
n 28, b 29 octobre 1763, Neuville
d 13 juillet 1855, Neuville
Notaire et député de Hampshire de 1810 à 1814,
puis de Portneuf de 1830 à 1838, à la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada.
Ils eurent au moins 11 enfants dont, Martin Damase LaRue.

4 octobre 1790
Saint-Augustin-de-Desmaures (Barthélemie Hainse, Marie Josette Bériau)
n 20 août 1770, Québec
d 24 novembre 1812, Neuville

6^e Génération

Martin Damase LaRue
n et b 27 décembre 1798, Neuville
d 14 juin 1840, Saint-Antoine de Tilly
Nommé notaire le 28 septembre 1819.
Ils eurent au moins 9 enfants dont, François-Xavier Praxède.

17 janvier 1820
Neuville

Marie Desanges Lefebvre
(Thomas Lefebvre, Angélique Delisle)

7^e Génération

François-Xavier Praxède LaRue

2 mai 1859

Saint-Augustin-de-Desmaures

Henriette Couture

(François Couture, Louise Valin)

n 2 septembre 1823, Saint-Antoine-de-Tilly
d 29 novembre 1902, Saint-Augustin-de-Desmaures
s 3 décembre 1902, Saint-Augustin-de-Desmaures
Médecin en 1844, il s'établit à Saint-Augustin-de-Desmaures.
Ils eurent 8 enfants, dont :

d 3 octobre 1874 âgée de 34 ans
s 5 octobre 1874, Saint-Augustin-de-Desmaures

F. X. Arthur LaRue
n août 1860
d 22 août 1861, âgé de 1 an
s 24 août 1861, Saint-Augustin-de-Desmaures

Damase Éleusippe Ernest LaRue,
Célibataire, notaire à Sainte-Marie de Beauce
n et b 4 février 1862, Saint-Augustin-de-Desmaures
d 16 mars 1944 âgé de 82 ans, 1 m. 12 j.
s 18 mars 1944, Saint-Augustin-de-Desmaures

Jos. Edmond Arthur LaRue
n juillet 1863, Saint-Augustin-de-Desmaures
d 27 mai 1865, âgé de 22 mois
s 28 mai 1865, Saint-Augustin-de-Desmaures

Desanges Laïda LaRue
n 29 avril 1865, Saint-Augustin-de-Desmaures
d 10 juillet 1866, âgée de 14 mois
s 12 juillet 1866, Saint-Augustin-de-Desmaures

Louise Hermistine (Ernestine) LaRue
n 10 novembre 1866 (selon Béchard)
b 11 novembre 1866, parrain Charles LaRue, seigneur,
marraine Julie LaRue, tous deux de Neuville
d 25 février 1867, âgée de 3 mois 20 jours
s 26 février 1867, Saint-Augustin-de-Desmaures

Marie Jules Émile LaRue
n octobre 1867
d 28 décembre 1870, âgée de 3 ans 2 mois
s 30 décembre 1870, Saint-Augustin-de-Desmaures

Marie LaRue
n 1^{er} décembre 1869
b 3 décembre 1869, Saint-Augustin-de-Desmaures
m L. A. Dubrûlé, industriel

Henri Alexandre LaRue

8^e Génération

Henri Alexandre LaRue

27 août 1900

Beauceville

n et b 9 avril 1872, Saint-Augustin-de-Desmaures
d 20 décembre 1907, à l'Hôtel-Dieu de Québec
s 23 décembre 1907, Beauceville

Eugénie Corrine Fauteux
(Gaspard-Norbert Fauteux,
Hermine Dessaint dit Saint-Pierre)
n 4 novembre 1880
d 20 février 1906

dont :

Alexandre Larue, prêtre, professeur à la Faculté des sciences de l'Université Laval
n 16 novembre 1903, Beauceville
d 22 avril 1973, âgé de 69 ans, 6 mois et 6 jours
s 25 avril 1973, Saint-Augustin-de-Desmaures

Marcel Larue

22 octobre 1930

Montmagny

Lucienne Rousseau

(Maurice Rousseau, avocat, Blanche Grandbois)

n 1905
d 11 avril 1990, âgé de 84 ans
s 16 avril 1990, Saint-Augustin-de-Desmaures
Notaire à Saint-Raymond de Portneuf

d 21 mars 1981, âgée de 75 ans 10 mois
s 24 mars 1981, Saint-Augustin-de-Desmaures

Témoins au mariage : Ernest Larue, notaire, oncle de l'époux, et Maurice Rousseau, père de l'épouse.



LAURA SECORD, DEVENUE QUÉBÉCOISE

Rodrigue Leclerc (4069)

Né à Québec, l'auteur est diplômé en archivistique de l'Université Laval, où il fait carrière successivement à la Bibliothèque générale, aux Archives et aux Collections spécialisées. À sa retraite, il publie *50 ans d'histoire : le syndicat des employés de l'Université Laval*. Actuellement, il poursuit sa collecte d'informations pour la généalogie des familles Leclerc et Garneau. Il est membre de l'Association des familles Leclerc ainsi que de la Société de généalogie de Québec, et participe au Comité de *L'Ancêtre*.

Résumé

À l'aide des informations recueillies dans le *Dictionnaire biographique du Canada* [DBC : Ingersoll, Laura (Secord) par Ruth McKenzie], dans *Wikipedia* et dans *L'Encyclopédie canadienne* par Laura Neilson, l'auteur retrace, avec un gros grain de sel, l'histoire de cette « mythique héroïne canadienne » qui sauva les Canadiens français, selon la notice historique du gouvernement canadien présentée à la télévision en cette année commémorative du bicentenaire de la Guerre anglo-américaine de 1812. Lors de cette guerre, Laura Secord parcourt à pied plus de 30 km, de Queenston à Beaver Dams, dans le but d'avertir le lieutenant britannique Fitzgibbon que les troupes américaines prévoient attaquer son poste – ce qui par la suite, conduisit, avec la complicité des Indiens, à la reddition des Américains.

Pour commencer, relisons la biographie de Laura Secord extraite de *Wikipedia*¹.

Laura Ingersoll naît le 13 septembre 1775 au Canada, dans une famille riche originaire du Massachusetts. Son père s'était rangé du côté des patriotes durant la guerre d'indépendance des États-Unis et ses affaires avaient donc prospéré. Mais, à la suite de la dépression économique qui suivit l'Indépendance, la famille éprouva des difficultés financières. Le père de Laura se laissa alors tenter par la promesse de terres à bon marché au Haut-Canada et il déménagea sa famille de l'autre côté de la frontière. À la mort de sa mère, Laura aida à élever ses nombreux frères et sœurs.

Laura rencontra son futur époux, James Secord, dans la taverne de son père, à Queenston. Laura et James, travaillant ensemble d'arrache-pied, parvinrent à une prospérité enviable. En 1812, ils avaient cinq enfants, deux domestiques, une modeste maison de bois et un commerce florissant de vêtements et d'articles ménagers.

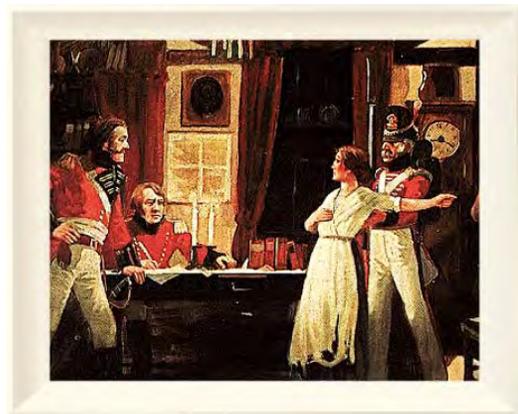
Lorsque la guerre éclata en 1812, James était déjà sergent de milice dans la 1st Lincoln. En octobre 1812, les Américains attaquèrent Queenston Heights et Laura et sa famille fuirent la ville et se réfugièrent chez un ami. Toutefois, lorsqu'elle apprit que son mari avait été gravement blessé et qu'il réclamait sa présence, Laura partit immédiatement pour le champ de bataille.

LAURA SECORD ET LE LIEUTENANT FITZGIBBON

Au printemps de 1813, les Américains occupaient la rive canadienne de la rivière Niagara. Tous les hommes bien portants du Haut-Canada furent alors considérés comme prisonniers de guerre et furent envoyés aux États-Unis. L'état de santé de James permit aux Secord d'échapper à cette épreuve, mais ils reçurent l'ordre d'héberger trois officiers américains. Un soir, au cours d'une réception en honneur du

colonel Boerstler, le commandant des forces américaines à Queenston, Laura et James surprirent une conversation où Boerstler informait ses confrères que les Américains « allaient attaquer Fitzgibbon à Beaver Dams ».

Comme James était encore blessé par une blessure (sic) à la jambe, Laura décida d'aller, toute seule, prévenir le lieutenant Fitzgibbon de l'attaque imminente des Américains. Elle partit avant l'aube et elle marcha, sans arrêt,



¹ http://fr.wikipedia.org/wiki/Laura_Secord

Source : www.laurasecord.ca/fr/pages/laura-secord-l-heroine

durant dix-huit heures, traversant fermes, marais et forêts. Outre le risque d'être repérée par une sentinelle américaine, Laura dut affronter le soleil torride de juin sans compter la menace possible de bêtes sauvages. Presque arrivée à destination, elle rencontra des guerriers autochtones et leur demanda de la conduire au quartier général de Fitzgibbon. Après avoir transmis cette information cruciale au lieutenant, Laura s'endormit dans le moyen de transport des guerriers autochtones.

Sa route pour prévenir le lieutenant porta fruit. Les forces britanniques et leurs alliés autochtones sont informés à temps par Secord de l'attaque des Américains et remportèrent la victoire. Si les Américains avaient été victorieux à Beaver Dams, ils auraient pu s'emparer de toute la région de Niagara. L'apport de Laura à cette victoire fut gardé secret puisqu'à l'époque, la famille Secord vivait derrière les lignes ennemies et qu'elle craignait les représailles des sympathisants américains qui vivaient au sein de la communauté.

LAURA SECORD VERS 1868

Après la guerre, Laura et James adressèrent plusieurs requêtes au gouvernement lui réclamant de l'argent ou un poste en retour des services rendus au pays. Pendant plusieurs années, ces requêtes furent ignorées. Finalement, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, le rôle de Laura Secord fut officiellement reconnu et le Prince de Galles lui remit une récompense pécuniaire.

Elle meurt le 17 octobre 1868, à 93 ans.

L'HISTOIRE SE RÉÉCRIT, DIFFÉREMMENT!

Il y a 200 ans, les « séparatistes » soldats britanniques établis aux États-Unis et devenus Américains voulaient conquérir les loyaux soldats britanniques établis en Canada, pour les rallier à leur cause. Chemin faisant, ils s'arrêtèrent dans une auberge pour un repos mérité. Dans les faits, ils occupaient les lieux car leur propriétaire était considéré comme prisonnier de guerre et, comme il était blessé, il ne fut pas envoyé aux États-Unis, comme les autres prisonniers.

Une Canadienne, issue de parents britanno-américains et qui travaillait dans cette auberge, reconnut les soldats étrangers. Tout en assurant le service, elle écoutait leurs conversations et, croyant avoir éventé un complot, elle accrocha son tablier, laissa son mari blessé avec les envahisseurs américains, et courut alerter les loyaux soldats britanniques qui campaient paisiblement à quelque 15 km de là. On sait la suite. Laura



Laura Secord, vers 1868. Site de Wikipédia.

Secord, celle qui affronta les intempéries et la nature inhospitalière pour sauver le Haut-Canada (l'Ontario d'aujourd'hui) des séparatistes britanniques, écrivait une première page de son histoire mythique, légendaire, rocambolesque. Elle ajoutait, bien malgré elle, un chapitre aujourd'hui romancé de l'histoire d'une conquête qui n'en fut pas une, celle du Canada.

Il y a 100 ans, un chocolatier torontois inspiré par son dévouement, sa détermination, son courage et sa loyauté, donne à son entreprise de confiseries le nom de cette héroïne britanno-américano-canadienne Laura Ingersoll-Secord, mieux connue sous son nom d'épouse, Laura Secord. Au cours des ans, l'entreprise change souvent de propriétaire² :

- 1913 - Ouverture du premier magasin à Toronto (rue Yonge) par le fondateur, Frank P. O'Connor.
- 1969 - Ault Foods Limited (John Labatt Limited) de London, en Ontario, achète Laura Secord.
- 1983 - La société anglaise Rowntree MacIntosh Corporation achète Laura Secord de John Labatt Limited.
- 1988 - Nestlé S. A. achète la multinationale Rowntree, ce qui en fait la propriétaire de Laura Secord.
- 1990 - Archibald Candy Corporation, de Chicago, achète Laura Secord de Nestlé.
- 2004 - Archibald Candy vend Laura Secord à des groupes d'investissement en actions privées des États-Unis – Gordon Brothers Group, LLC et EG Capital Group – ainsi qu'au Fonds de solidarité FTQ, dont le siège social est à Montréal.

2010 - Ayant eu vent des problèmes de l'entreprise, les hommes d'affaires Jean et Jacques Leclerc, de Québec, acquièrent Laura Secord du groupe d'investisseurs américains et du Fonds de solidarité FTQ.



L'héroïne canadienne-anglaise a été sauvée par des Québécois!

L'entreprise Laura Secord fête son 100^e anniversaire en 2013.

² <http://www.laurasecord.ca/fr/pages/notre-histoire>



LES FILLES DU ROI ET MON ARBRE GÉNÉALOGIQUE

Guy Parent (1255)

Né à Saint-Narcisse de Champlain en 1952, l'auteur a obtenu un baccalauréat en biochimie de l'Université Laval en 1975. Après avoir travaillé quelque temps au gouvernement du Québec, il entre à l'emploi de l'Université Laval, où il occupe le poste de responsable de travaux pratiques et de recherche, de 1977 jusqu'à sa retraite. Guy Parent a publié de nombreux articles en généalogie, dont le livre *Pierre Parent, le pionnier*, en collaboration avec la Société de généalogie de Québec (SGQ). Il en est l'actuel vice-président.

Résumé

Plusieurs généalogistes de la Société de généalogie de Québec (SGQ) ont complété leur arbre généalogique afin de participer au concours « La Roue de paon » qui a été lancé par la SGQ dans le cadre de la commémoration de son 50^e anniversaire de fondation, en 2011. Mon arbre généalogique permet de remonter mes lignées ascendantes jusqu'à 12 générations et parfois plus. Les données accumulées permettent aussi de mesurer la contribution des Filles du roi à mon patrimoine généalogique.

INTRODUCTION

Un arbre généalogique est beaucoup plus qu'une collection de patronymes, de dates et de lieux de mariages. Parmi les nombreux renseignements recueillis, il permet de tracer un portrait de l'homogénéité ou de la diversité de nos origines. Pour les Québécois d'origine française, on parle d'homogénéité si la majorité de nos ancêtres proviennent des régions du nord-ouest de la France, et de diversité si, parmi ceux-ci, nous trouvons des Anglais, des Irlandais, des Allemands (mercenaires) ou des individus d'autres origines. On peut ajouter un autre volet à la caractérisation de nos origines : celui de connaître nos ancêtres féminins.

Parmi les ancêtres arrivés et mariés en Nouvelle-France avant 1673, une catégorie d'immigrantes a marqué notre histoire et mérite qu'on s'y attarde : les Filles du roi. En 1992, l'historien Yves Landry a publié sa thèse de doctorat sur ce sujet : cette thèse demeure la meilleure source de référence¹. Rappelons quelques faits tirés de la monographie historique de Landry. Tout d'abord, l'expression « Filles du roi » aurait été utilisée une première fois par Marguerite Bourgeoys vers 1697-1698 quand elle travaillait à la rédaction de ses écrits autographes. Elle aurait utilisé cette expression pour qualifier les *filles à marier* envoyées au Canada entre 1663 et 1673². À partir de critères établis, Landry évalue le nombre de Filles du roi venues sur les rives du Saint-Laurent à 770. Ce chiffre est dans le même ordre de grandeur que les estimations rapportées par ses prédécesseurs³. L'auteur affirme que nous connaissons avec certitude l'année d'arrivée de seulement 23 Filles du roi⁴.

MON ARBRE GÉNÉALOGIQUE

La compilation des données de mon arbre généalogique a été réalisée avec le logiciel *Brother's Keeper* version 6.

Mon arbre est composé de 1 858 sujets – je m'exclus de ce nombre – et, donc, de 929 mariages. À la dixième génération ascendante, en considérant que je représente la première génération de mes ascendances généalogiques, le pourcentage de complétude atteint 88,1 % et diminue à 71,6 % à la génération suivante. Globalement, il est de 45,4 % (Tableau 1). Hélène Vézina⁵ et ses collaborateurs définissent l'indice de complétude d'un arbre généalogique comme une mesure de la profondeur généalogique atteinte dans les ascendances⁶. Dans leur étude basée sur 2 223 arbres généalogiques « de sujets mariés au Québec entre 1945 et 1965, dont les parents se sont aussi mariés au Québec », les généalogies sont complètes à plus de 90 % jusqu'à la septième génération, la première génération étant celle des parents des sujets mariés. À la dixième génération, ce pourcentage se situe à 58,78 %⁷.

Pour comparer la complétude de mon arbre généalogique aux résultats de cette recherche, il faut utiliser comme référence le mariage de mes parents qui a eu lieu en 1946. Donc, j'enlève deux générations aux valeurs du Tableau 1. Ainsi, la complétude de mon arbre généalogique est légèrement supérieure aux valeurs moyennes rapportées pour les générations 6 à 10 et elle est inférieure pour les générations 11 et 12. La complétude est reliée à plusieurs facteurs tels : des lignées ascendantes brisées à cause de la présence d'enfants illégitimes dont nous ignorons l'identité des parents; des lignées qui débutent au milieu du XVIII^e siècle dues à des ancêtres qui ont débarqué au Canada comme soldats de la guerre de Sept Ans; des lignées qui mènent à

¹ Yves LANDRY. *Les filles du roi au XVII^e siècle. Orphelines en France, pionnières au Canada*, Montréal, Leméac, 1992, 434 p.

² *Ibid.*, p. 19.

³ *Ibid.*, p. 35.

⁴ *Ibid.*, p. 46.

⁵ Hélène Vézina est professeure au Département des sciences humaines, Université du Québec à Chicoutimi, et directrice du projet BALSAC.

⁶ Hélène VÉZINA, Marc TREMBLAY, Bertrand DESJARDINS et Louis HOUE. « Origines et contributions génétiques des fondatrices et des fondateurs de la population québécoise », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 34, n^o 2, 2005, p. 235-258. <http://id.erudit.org/iderudit/014011ar> (consulté en juin 2012).

⁷ *Ibid.*

des ancêtres d'origine anglaise, écossaise ou irlandaise; ou à cause de l'immigration récente.

Génération	Complétude généalogique (%)
6	100
7	98,4
8	94,5
9	92,5
10	88,1
11	71,6
12	45,4

LA PRÉSENCE DES FILLES DU ROI

Le calcul du nombre de Filles du roi présentes dans mon arbre généalogique a été fait en plusieurs étapes. La première consistait à classer les mariages de mon arbre généalogique d'après leurs dates d'enregistrement dans les registres paroissiaux ou les dates de rédaction des contrats de mariage. Cette classification a été réalisée avec le logiciel

Family Tree Maker. Puis, tous les mariages entre 1663 et 1700, avec le nom des époux et des épouses, ont été sélectionnés et triés. Ces dates ont été choisies en tenant compte des facteurs suivants : premièrement, 1663 correspond à l'année des premiers mariages des Filles du roi selon la définition de Landry et de ses prédécesseurs et, deuxièmement, après 1700, les Filles du roi sont trop âgées pour avoir des enfants et assurer une descendance. Ainsi, entre 1663 et 1700, il est possible de trouver dans mon arbre généalogique tous les mariages impliquant une Fille du roi. Enfin, pour identifier les Filles du roi présentes, les noms des épouses ont été comparés à la liste des 770 noms publiés par Yves Landry (voir note p. 169).

Ce tri a permis de dégager quelques statistiques en relation avec leur présence dans mes lignées généalogiques ascendantes. Tout d'abord, 47 Filles du roi ont été identifiées (Tableau 2). Dans ce tableau, l'orthographe des patronymes respecte celle utilisée par Landry. Ces 47 Filles du roi ont contracté 48 mariages. L'une d'elles, Marie Croiset, apparaît avec ses deux époux dans mon arbre généalogique : avec son premier mari, Jean Laquerre, en 1671, et avec son deuxième époux, Pierre Lévesque, en 1677.

Noms	Prénoms	Noms	Prénoms
Ardion	Marguerite	Ferron	Marguerite
Beaudin	Catherine	Hallier	Pierrette
Bercier	Louise	Hardy	Jeanne
Bertin	Marie	Hédouin	Marguerite
Boutet	Marie-Madeleine	Laguéripière (de)	Élisabeth
Campion	Marie	Lagou	Anne
Charpentier	Marie Reine	Laîné	Anne
Charpentier	Marie	Lamarre	Anne
Charrier	Louise	Lefebvre	Antoinette
Coignard	Marie	Legendre	Jeanne
Cretel	Élisabeth	Legrand	Nicole
Croiset	Marie	Lemoine	Françoise
Damané	Denise	Lenoir dit Pirois	Antoinette
Damois	Marie	Martin	Marie
Déchard	Jeanne	Meunier	Antoinette
Desgranges	Louise	Michel	Jacquette
Desportes	Françoise	Michel	Françoise
Dorange	Barbe	Poiré	Marie
Dumont	Anne Julienne	Poitraud	Anne
Durand	Catherine	Raclos	Marie
Éloy	Marguerite	Richard dit Martin	Anne Françoise
Evin	Marguerite	Robineau	Marguerite
Faucheux	Jeanne	Rossignol dit Grossonneau	Jeanne
		Savard	Gillette

Note : Par rapport aux patronymes utilisés par Landry, le Programme de recherche en démographie historique (PRDH) de l'Université de Montréal, suggère de légères variations. Par exemple, Jeanne Faucher pour Jeanne Fauchoux ou Anne Laguë pour Anne Lagou.

www.genealogie.umontreal.ca/fr (consulté en juin et juillet 2012).

Dans un arbre généalogique, il arrive qu'un même mariage soit présent dans plus d'une lignée ascendante. Dans mes lignées généalogiques ascendantes, 57 occurrences de mariages de Filles du roi ont été trouvées. Les neuf mariages impliquant six Filles du roi qui apparaissent dans plus d'une lignée ascendante sont ceux de Marie Coignard, Anne-Julienne Dumont, Marguerite Éloy, Marguerite Evin, Jeanne Hardy et Antoinette Lefebvre. Coignard, Éloy et Hardy sont présentes dans trois lignées généalogiques ascendantes. Sur les 48 mariages des 47 Filles du roi, 43 filles apparaissent lors de leur premier mariage, 4 lors de leur seconde union et une lors de son troisième mariage. Soulignons que 64,6 % de ces mariages ont été célébrés en 1668, 1669, 1670 et 1671 (Figure 1).

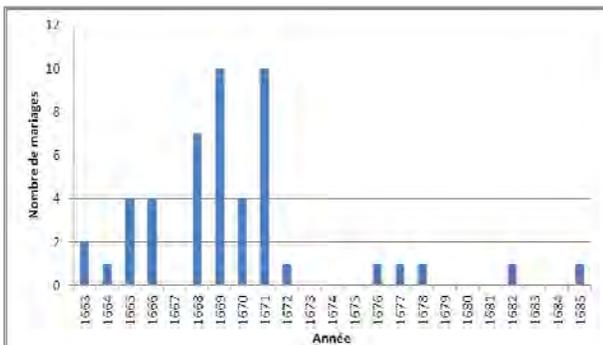


Figure 1. Répartition au fil des ans des mariages des Filles du roi dans mon arbre généalogique.

Les premiers mariages ont tous eu lieu entre 1663 et 1672, ce qui les place à l'intérieur de la période 1663-1673 qui est celle des arrivées de ces immigrantes. Les cinq mariages en dehors de cette période furent célébrés en 1676, 1677, 1678, 1682 et 1685; il s'agit pour quatre d'entre elles d'un deuxième mariage et, pour une d'elles, d'une troisième union. Dans ce dernier cas, il s'agit de Jeanne Rossignol qui unit sa destinée à celle d'Urbain Fouquereau, le 28 décembre 1676, dans la paroisse de Notre-Dame-de-Québec. Le couple donnera naissance à huit enfants qui seront tous baptisés à Neuville. Jeanne Rossignol se maria une quatrième fois, le 2 septembre 1704, avec François Huard, à Neuville. Chronologiquement, le dernier mariage d'une Fille du roi dans mes lignées généalogiques ascendantes a lieu en 1685. Il s'agit du mariage entre Anne Lainé, veuve d'Étienne Contant, et René Bisson, le 5 novembre 1685, à Charlesbourg.

Hélène Vézina et ses collaborateurs ont mesuré les origines géographiques des femmes fondatrices du Québec. Ainsi, 31 % des 930 fondatrices – les femmes arrivées en Nouvelle-France au XVII^e siècle – sont originaires de l'Île-de-France⁸. Leurs résultats suggèrent l'importance des Filles du

roi dans notre peuplement. Dans les arbres généalogiques dont les lignées ascendantes remontent jusqu'au milieu du XVII^e siècle, nous rencontrons la présence de Filles du roi.

LIEUX DE MARIAGE

Plus de la moitié – 54,2 % – des 48 mariages des Filles du roi de mon arbre généalogique ont été enregistrés à la paroisse de Notre-Dame-de-Québec. Si à ce nombre, on ajoute les unions enregistrées dans les paroisses de Charlesbourg, de Château-Richer, de Sainte-Famille, île d'Orléans, et de Neuville, nous atteignons le nombre de 32 mariages dans les paroisses de la grande région de Québec. Montréal et Trois-Rivières ont été chacune le théâtre d'un mariage (Tableau 3).

Paroisses	Nombre
Notre-Dame-de-Québec	26
Château-Richer (La Visitation-de-Notre-Dame)	2
Sainte-Famille (île d'Orléans)	2
Charlesbourg (Saint-Charles-Borromée)	1
Montréal (Notre-Dame)	1
Neuville (Saint-François-de-Sales)	1
Trois-Rivières (L'Immaculée-Conception)	1
Contrats de mariage	13
Lieu inconnu	1

Parmi les 14 autres mariages des Filles du roi, 13 sont connus seulement grâce à un contrat de mariage et un mariage reste à être localisé, soit celui entre Jeanne Fauchoux et Antoine Leduc. Avec comme seule indication le nom du notaire, il est difficile de préciser le lieu du mariage. Dans certains cas, comme lors d'un contrat passé devant le notaire royal Séverin Ameau, qui a vécu à Trois-Rivières, on peut raisonnablement penser que le mariage a eu lieu dans cette région.

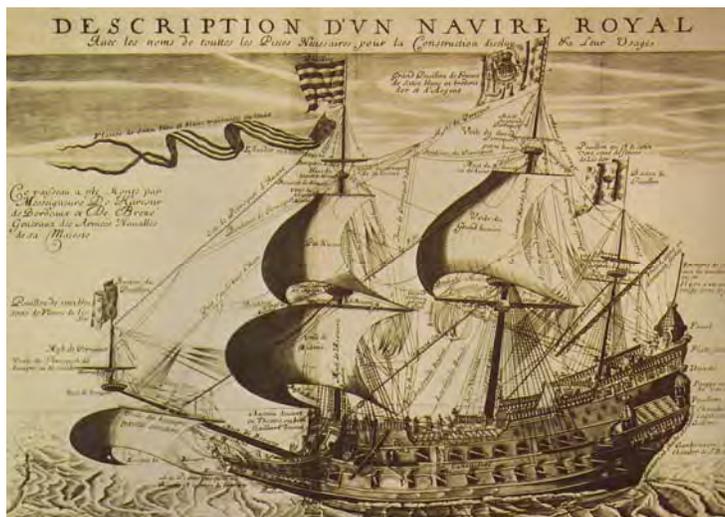
Les paroisses où sont célébrés les mariages n'indiquent pas toujours le lieu d'établissement de la nouvelle famille. Le plus bel exemple concerne la paroisse de Notre-Dame-de-Québec. Malgré les 26 mariages enregistrés dans cette paroisse, seulement 16 ménages se sont installés à Québec dans un premier temps et seulement deux y resteront. Dans tous les mouvements de population de ces ménages, on peut signaler que sept familles se sont installées à Neuville.

LIEUX D'ÉTABLISSEMENT

Tenter de calculer les lieux d'établissement des Filles du roi, après leurs mariages, représente un défi à cause de la

⁸ *Ibid.*

très grande mobilité de nos ancêtres. Il semble donc que les couples mariés depuis de nombreuses années affichent une mobilité pour le moins surprenante. En conséquence, ces couples se déplacent vraisemblablement avec des enfants⁹. Parmi les Filles du roi de mon arbre généalogique qui illustrent ce phénomène, citons le cas d'Anne Julienne Dumont et de son époux, René Dubois. Le couple Dubois-Dumont a fait baptiser ses dix enfants dans plusieurs paroisses entre 1666 et 1683. Ainsi, on trouve des baptêmes à Québec en 1666, 1676, 1678 et 1680, à Château-Richer en 1668 et 1670, à Sainte-Famille, île d'Orléans, en 1672 et 1674, à Cap-de-la-Madeleine en 1683 et un dernier à un endroit inconnu. Au recensement de 1681, la famille demeure à Charlesbourg. Finalement, les actes de sépulture d'Anne Julienne Dumont et de son époux sont enregistrés à Saint-François-du-Lac. Dubois est décédé en 1700 et son épouse, en 1704. Ainsi, déterminer un lieu d'établissement pour cette famille pose un problème. Heureusement, il n'y a pas un autre exemple dans mon arbre généalogique d'une telle mobilité qui implique une Fille du roi.



Gravure extraite de l'*Hydrographie* du père Georges Fournier (1667), décrivant un vaisseau français du XVII^e siècle.

Source : http://fr.wikipedia.org/wiki/Georges_Fournier

En tenant compte de toutes les limitations qu'impose une telle démarche, Landry propose des lieux d'établissement pour les ménages des Filles du roi. Ces données ont été utilisées pour faire l'exercice avec mon arbre généalogique, ce qui a permis d'identifier 47 lieux d'établissement sur les 48 mariages, en excluant le cas du ménage d'Anne Julienne Dumont et René Dubois. Pour simplifier le tout, les paroisses identifiées ont été réunies sous les dénominations suivantes : gouvernement de Québec, gouvernement de Trois-Rivières et gouvernement de Montréal. Par exemple, le ménage de Marguerite Hédouin qui a épousé François

⁹ Yves BEAUREGARD, Serge GOUDREAU, Andrée HÉROUX, Michèle JEAN, Rénéal LESSARD, Johanne NOËL, Lucie PAQUET et Alain LABERGE. « Famille, parenté et colonisation en Nouvelle-France », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 39, n° 3 (hiver 1986), p. 391-405.

Barbeau, le 24 août 1671, à Notre-Dame-de-Québec, malgré de fréquents déménagements, a toujours demeuré dans la région de Québec : trois enfants ont été baptisés à Notre-Dame-de-Québec, six à L'Ancienne-Lorette, un à Charlesbourg et le couple est décédé à Charlesbourg. En se basant sur ce modèle de classification, il est possible d'estimer que 35 couples se sont fixés dans la région de Québec, 12 dans celle de Trois-Rivières, soit 25,5 % des ménages, et un seul dans celle de Montréal.

Au recensement de 1681, la population de la grande région de Trois-Rivières correspond à environ 12 % de la population totale de la Nouvelle-France¹⁰. Ainsi, la proportion élevée d'établissement de familles de Filles du roi dans la région de Trois-Rivières par rapport à la répartition de la population en Nouvelle-France précise une caractéristique de mon arbre généalogique : une forte présence de familles originaires de cette région.

LEUR CONTRIBUTION À MON PATRIMOINE GÉNÉTIQUE

Mon arbre généalogique est composé de 929 mariages. De ce nombre, 232 ont pour point de départ le mariage d'une Fille du roi, soit 25 %. Ce chiffre est-il élevé? Hubert Charbonneau¹¹ a écrit qu'un *sixième de son patrimoine génétique revient à ces seules immigrantes*¹²; dans mon cas, il s'agit d'un quart. L'explication d'une telle valeur est simple. De nombreux mariages au XVII^e siècle dans mon arbre généalogique, entre 1663 et 1685, impliquent que des Filles du roi sont à la tête de générations qui ont une profondeur généalogique plus grande que la moyenne qui est de 9,3 générations¹³. Dans mon arbre, 70 % des lignées ascendantes des Filles du roi atteignent 11 générations, augmentant ainsi l'importance de leur contribution.

Hélène Vézina et ses collaborateurs ont calculé que « 81 pour cent du pool génique québécois s'explique par des fondatrices et fondateurs venus de France au XVII^e siècle¹⁴ » et les Filles du roi font partie de ce groupe. Ainsi, les Québécois d'origine française ont probablement tous des Filles du roi dans leur arbre généalogique mais leur apport est variable. Entre la contribution à son patrimoine génétique d'un sixième rapportée par Hubert Charbonneau et celle de 25 % calculée dans mon arbre généalogique, il existe toute une série de possibilités que chaque généalogiste pourrait calculer.

Note : Je tiens à remercier Louis Richer, historien, pour ses précieux commentaires et Hélène Vézina pour ses remarques sur la complétude des arbres généalogiques.

¹⁰ Calculée d'après les données tirées de : www.statcan.gc.ca/estat/estat-fra.htm.

¹¹ Hubert Charbonneau est démographe et un des initiateurs du programme de recherche en démographie historique (PRDH). Il est professeur émérite à l'Université de Montréal.

¹² Yves LANDRY, *op.cit.*, p. 10.

¹³ Hélène VÉZINA et coll., *op. cit.*

¹⁴ *Ibid.*

CONVOCATION

Assemblée générale des membres de la Société de généalogie de Québec

Date : le mercredi 15 mai 2013

Heure : 19 h 30

Les membres de la Société de généalogie de Québec sont convoqués à la 52^e assemblée générale annuelle qui aura lieu le mercredi 15 mai 2013 au Centre communautaire Noël-Brulart, 1229, av. du Chanoine-Morel, arrondissement de Sainte-Foy-Sillery-Cap-Rouge.

Projet d'ordre du jour

1. Ouverture de l'assemblée;
2. Adoption de l'ordre du jour;
3. Acceptation du procès-verbal de la 51^e assemblée générale du 16 mai 2012;
4. Rapport des comités;
5. Rapport du président;
6. Rapport du trésorier :
 - 6.1 Adoption des états financiers,
 - 6.2 Prévisions budgétaires;
7. Nomination d'un vérificateur ou d'un expert comptable;
8. Ratification des actes posés par le Conseil d'administration;
9. Rapport du comité de mise en candidature et élection;
10. Autres sujets;
11. Levée de l'assemblée.

Québec, le 1^{er} mars 2013

Louis Richer

Secrétaire du Conseil d'administration

Note : Les personnes qui désirent ajouter un sujet à l'ordre du jour sont priées de le faire par écrit et de l'adresser au soussigné, au moins dix jours avant la tenue de l'Assemblée générale.

SOCIÉTÉ DE GÉNÉALOGIE DE QUÉBEC

MESSAGE DU COMITÉ DE MISE EN CANDIDATURE

Vous êtes invités à soumettre des candidatures pour pourvoir aux quatre postes en élection lors de l'assemblée générale annuelle du mercredi 15 mai 2013.

Les administrateurs sont élus pour un mandat de deux ans.

Admissibilité du candidat*

1. Le candidat doit être membre de la Société de généalogie de Québec (SGQ);
2. La candidature doit être proposée par écrit par trois membres de la SGQ, à l'aide du formulaire inséré dans le présent numéro de *L'Ancêtre*;
3. Le formulaire de mise en candidature doit parvenir au secrétariat du Comité 30 jours avant l'assemblée générale, soit avant le 14 avril 2013, à 16 h.

Composition du comité de mise en candidature

Le comité est formé de Gabrielle Carrier, André G. Bélanger et André Normand. Ces personnes peuvent recevoir dès maintenant les formulaires remplis à l'adresse suivante :

Comité de mise en candidature
Société de généalogie de Québec
C. P. 9066, succ. Sainte-Foy
Québec, QC G1V 4A8

Louis Richer, secrétaire
Conseil d'administration SGQ

Notes :

Les formulaires de mise en candidature sont également disponibles au local de la SGQ.

La date d'affichage des candidatures à la SGQ est le 15 avril 2013, 16 h.

* La forme masculine est utilisée pour alléger le texte.



ROBERT GIFFARD : SECOND SÉJOUR EN NOUVELLE-FRANCE

Réjean Binet (6422)

L'auteur, né à Beauport, est le dernier descendant de sept générations successives de Binet ayant vécu sur la même propriété entre 1784 et 1972. Après l'obtention d'un doctorat en chimie à l'Université Laval, de Québec, il s'établit dans la région de Montréal où il occupera pendant près de 20 ans plusieurs postes en recherche, en production et en gestion. Un intérêt toujours grandissant pour l'écriture et le domaine des lettres l'amène à poursuivre ses études à l'Université de Montréal et à obtenir un certificat en traduction, puis à fonder sa propre entreprise de traduction et de rédaction technique. Maintenant à la retraite, il a publié à compte d'auteur la biographie de son père *Paul-René Binet : sa vie, son époque*, avant de s'intéresser activement à l'histoire de Beauport et à celle de ses ancêtres.

Résumé

Les recherches sur Beauport, pourtant l'une des premières seigneuries de Nouvelle-France, sont relativement peu nombreuses, les auteurs s'intéressant surtout à son fondateur Robert Giffard. Avant d'obtenir sa concession en 1634, Giffard était déjà venu au Canada à deux reprises, mais les écrits sont demeurés relativement muets à ce sujet. Dans un premier article publié au n° 300 de *L'Ancêtre* (automne 2012), l'auteur a tenté de reconstituer le plus fidèlement possible le premier séjour de Robert Giffard en Nouvelle-France entre 1621 et 1626. Dans ce deuxième article, l'auteur poursuit son travail de reconstitution des événements et tente d'expliquer ce qui a bien pu pousser Robert Giffard à vouloir revenir en Nouvelle-France en 1628.

RETOUR EN FRANCE

Dans un précédent article intitulé *Robert Giffard : premier séjour en Nouvelle-France*, nous avons vu que Giffard est rentré en France à l'automne 1626 après un premier séjour de cinq ans et demi au Canada¹. Nous croyons qu'il faisait partie du groupe de personnes qui ont quitté Québec, le 25 août 1626, sous la gouverne d'Émery de Caen avec François Gravé, Olivier Letardif, Nicolas Marsolet et le jésuite Noyrot². Les sources révèlent que Marsolet est justement l'une des personnes qui a témoigné devant l'Amirauté de France en mars 1627, tout comme Giffard et Allart³.

De retour au Perche parmi les siens, nul doute que les retrouvailles ont donné lieu à de nombreuses célébrations. Même si les écrits ne nous permettent pas de savoir où Giffard s'est installé, on peut supposer que ce fut chez l'un des membres de sa famille. Essayons de déterminer où ces derniers résidaient à ce moment-là. Sa demi-sœur Marie Pinguet, mariée à Jehan Masurier, habite toujours au Moncel, près du petit bourg d'Autheuil, peut-être même dans la maison où Robert Giffard est né. Son autre demi-sœur, Louyse Pinguet, de même que son mari M^e Pellicot sont décédés depuis quelques années⁴. Même constat pour son demi-frère Jehan Pinguet, puis-

que sa femme, Clémence Sicot, est dite veuve en 1623. Quant à Nicolas Pinguet, nous n'avons pas pu préciser l'endroit exact de sa résidence en 1626. Curé de Tillières de 1621 à 1633, les sources mentionnent qu'il a habité à cet endroit quelque temps avant de venir s'installer à Tourouvre (sans doute à Autheuil), puisqu'il avait acheté, en avril 1620, une maison et des terres sur le chemin du Moncel, propriété sise entre celles de son cousin Henry Pinguet et de sa sœur Marie⁵. Nous croyons que Giffard a peut-être habité à cet endroit lors de son retour en France, du moins pour quelque temps, avant de s'installer à Mortagne, semble-t-il, puisque lors de son mariage, en février 1628, il est dit résidant de cette ville, comme on le verra plus loin.

Les travaux de M^{me} Montagne ont permis d'établir les différents liens de famille, de voisinage ou d'affaires qui existaient entre Robert Giffard et les familles Pinguet, Juchereau, Creste, Guyon, Boucher, Le Bouyer, Catinat et plusieurs autres. Un autre auteur, dont nous venons tout juste de découvrir le travail, a fait une recherche colossale sur l'importance du réseau social parmi les premiers habitants qui ont émigré au Canada⁶. Le réseau social de Giffard

¹ Réjean BINET, « Robert Giffard : premier séjour en Nouvelle-France », *L'Ancêtre*, n° 300, vol. 39, p. 41-50.

² Marcel TRUDEL, *Histoire de la Nouvelle-France II, le comptoir, 1604-1627*, Montréal, Fides, 1966, p. 314.

³ M^{me} Pierre MONTAGNE, « PERCHE-CANADA, Du nouveau sur Robert Giffard, promoteur de l'émigration percheronne », Cahier percheron n° 25, éd. par l'Association des amis du Perche, 1967, p. 29.

⁴ M^{me} Pierre MONTAGNE, *Tourouvre et les Juchereau*, Québec, Société canadienne-française de généalogie (Québec), 1965, p. 3.

⁵ *Ibid.*, p. 92-105. Les nombreux contrats relevés par M^{me} Montagne nous permettent de préciser certains détails, entre autres, les lieux d'habitation des membres de la famille de Giffard. À cette époque, Autheuil faisait partie du canton de Tourouvre (à 3 km environ).

⁶ Gervais CARPIN, *Le Réseau du Canada, Étude du mode migratoire de la France vers la Nouvelle-France (1628-1662)*, Septentrion et Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Québec, 2001, 556 p. Carpin détient un doctorat en histoire de l'Université Laval et ce volume est tiré de sa thèse soutenue en 1999, à partir de recherches très poussées effectuées dans les archives canadiennes et françaises. L'émigration percheronne y est présentée sous l'angle des réseaux sociaux et familiaux. Entre autres, Carpin tente d'identifier les

est important, puisque c'est tout d'abord auprès de ses amis et proches qu'il a dû faire part de ses nombreuses observations et aspirations pour ce nouveau et vaste pays qu'était le Canada. Parmi ce réseau, deux familles ont joué un rôle crucial dans la vie de Giffard : les Pinguet et les Juchereau.

LES PINGUET

Outre ses demi-frères et sœurs, Robert Giffard a été en contact avec d'autres Pinguet qui ont résidé à Autheuil, Tourouvre ou dans les environs. Entre autres, Jehan Pinguet, le premier époux de la mère de Giffard, avait un frère prénommé Noël, et l'un de ses fils, Henry, est celui qui est venu au Canada avec une partie de sa famille en 1634, en même temps que Robert Giffard et sa famille, et

fort probablement sur le même bateau. Ce dernier était donc le cousin germain de Robert Giffard, en plus d'avoir à peu près le même âge que lui, Henry Pinguet étant né le 22 décembre 1590 et Giffard vers 1589⁷. Henry était un marchand et commerçant fort actif. En outre, il avait plusieurs propriétés, dont celle acquise près d'Autheuil (mentionnée précédemment), où il a résidé à partir de 1620. M^{me} Montagne affirme que les Pinguet, en particulier Henry Pinguet, constituent le « trait d'union » qui reliait Giffard aux Juchereau.

D'un point de vue plus personnel, Henry Pinguet est un personnage connu de l'histoire des Binet, puisque c'est lui qui a engagé en 1665 pour un contrat de trois ans l'ancêtre commun de tous les Binet d'Amérique, René Binet.



Partie de la carte du Perche 1:200 000 présentée à la fin du Cahier percheron n° XI, 1959. Fournie par l'auteur.

300 personnes que Giffard aurait pu recruter, tel qu'indiqué dans l'acte du 4 mars 1652 (voir l'extrait un peu plus loin dans cet article). À propos du bois de Giffard emporté par la marée en 1631, Carpin mentionne ceci à la page 435, réf. 13 : *L'année 1631 fait problème. On pourrait toujours imaginer que Giffard avait commencé avant 1628 à faire couper des chênes, mais comment expliquer cette part de responsabilité que se reconnaissait la Compagnie dans la perte des merrains emportés par la marée à l'époque où les Anglais occupaient le pays? Bien que cette date figure dans la copie manuscrite, il faut plutôt lire une année comprise entre 1635 et 1652. Trudel a bien essayé de régler le problème en décidant que la date était 1635, [...] mais sur la copie manuscrite il s'agit bien de « mil six centz trente et ung » et non « trente cinq ».* Voilà une citation fort intéressante. Carpin fait une lecture similaire à la nôtre, sans pouvoir l'expliquer, toutefois. Notre premier article présenté l'année dernière explique les raisons qui permettent d'affirmer qu'il s'agit bien de l'année 1631, et non de 1635 ou d'une année subséquente à 1635.

LES JUCHEREAU

Robert Giffard a un double lien de parenté avec les Juchereau. Tout d'abord, un lien de sang éloigné par les Viron (la mère de Giffard s'appelait Louise Viron) : en effet, son grand-père maternel, Pierre Viron, avait un frère, Benjamin, dont l'épouse Louise Aubin est l'arrière-grand-tante de Jean et Noël Juchereau⁸, ceux qui ont suivi les traces de Giffard, soit émigrer au Canada et entraîner à leur suite un grand nombre de concitoyens percherons. Ces ancêtres Viron étaient d'origine noble.

⁷ Réjean BINET, *op. cit.*, p. 41.

⁸ M^{me} Pierre MONTAGNE, « PERCHE-CANADA, Du nouveau sur Robert Giffard, promoteur de l'émigration percheronne », *op. cit.*, p. 27-28.

Parallèlement, Giffard a un deuxième lien de parenté avec les Juchereau. C'est un lien indirect, par les Pinguet cependant, puisque les Juchereau et les Pinguet ont un ancêtre commun : Nicolas Creste⁹. Vers 1589, Jehan Juchereau, marchand et homme d'affaires, épouse Jehanne Creste; les parents de Jean et Noël Juchereau ont été précédemment cités. La famille paternelle des Juchereau, engagée dans la magistrature et diverses fonctions civiles, est originaire de Mortagne. Quant à la famille maternelle des Creste, d'une lignée de laboureurs propriétaires, elle est issue de la région de Tourouvre¹⁰. Vers 1603, Jehan Juchereau habite au château de Marchainville et est appelé « sieur de More », titre qu'a également porté l'aîné, Jean Juchereau, au Canada.

Après le décès de Jehanne Creste, Jehan Juchereau a épousé Jehanne Pineau, fille du sieur des Moulineaux, d'origine noble. Curieusement, les barrières entre classes sociales n'empêchaient pas les mariages entre roturiers et nobles à cette époque. Issu de ce second mariage, Pierre Juchereau doit être mentionné. Ce dernier n'est pas venu au Canada comme ses deux demi-frères, mais il a plutôt agi comme agent recruteur au Perche. Les Juchereau ont toujours été proches des Pinguet, que ce soit par les affaires ou le commerce, en particulier d'Henri Pinguet, un cousin de sang éloigné (voir tableau). Robert Giffard connaissait Henry Pinguet depuis son enfance, et les frères Juchereau depuis de nombreuses années également.

COMPARUTION DE GIFFARD DEVANT L'AMIRAUTÉ DE FRANCE

C'est le 24 mars 1627 que Robert Giffard, Nicolas Marsolet et Jacob Allart sont cités à comparaître à Paris devant le procureur du roi et le greffier de l'Amirauté de France. C'est Guillaume de Caen, écuyer général de la flotte de la Nouvelle-France, qui leur a demandé de témoigner. Nicolas Marsolet est un personnage fort connu dans l'histoire de la Nouvelle-France. À cette époque, il était commis de traite, trafiquant et truchement auprès des nations montagnaise et algonquine. Jacob Allart est moins connu. Engagé comme soldat par les de Caen, il était commis de traite au comptoir de Tadoussac en 1624¹¹.

Pourquoi Guillaume de Caen a-t-il demandé à ces trois personnes (peut-être aussi à d'autres) de venir té-

moigner devant l'Amirauté de France? On l'ignore¹². Mais la société des de Caen, sous l'égide du vice-roi de la Nouvelle-France, Henri de Montmorency, faisait face à de nombreuses difficultés. Tout d'abord, les sources indiquent que le cardinal de Richelieu, entré au Conseil d'État en 1624, est rapidement devenu le premier et seul ministre du roi Louis XIII. Puis en octobre 1626, il obtient la mainmise absolue sur tout ce qui touche à la navigation et au commerce¹³. Pour la société des de Caen, la grogne et les difficultés proviennent autant de France que de Nouvelle-France. Par exemple, à chaque printemps elle devait pourchasser les navires rochelais, basques et autres qui venaient faire la traite des fourrures à sa place. De plus, depuis que Montmorency a vendu en 1625 ses droits sur la Nouvelle-France à Henri de Lévy, duc de Vantadour, un très fervent catholique, la situation du huguenot Guillaume de Caen est de plus en plus précaire. Il est maintenant interdit de séjour en Nouvelle-France. N'empêche, il fait saisir à l'automne 1626 [...] *nombre de castors*¹⁴ [...] chez un marchand de Paris, en plus d'arraisonner les navires de certains trafiquants et de faire confisquer leurs marchandises.

Quant à Salone, il fait une analyse plus incisive du rôle joué par Richelieu : [...] *Le règne de M. de Caen touche à son terme. Il y a enfin en France, à la tête du gouvernement, un homme capable de comprendre Champlain et de le soutenir vigoureusement vis-à-vis des protégés de Montmorency. Richelieu n'est tenu à aucun ménagement. [...] Le cardinal a déjà provoqué la formation d'une nouvelle compagnie. C'est la fameuse compagnie des Cent Associés. Il coupe court aux réclamations de ceux qu'il dépossède en faisant procéder à une enquête*¹⁵ [...].

Quoi qu'il en soit, il serait intéressant d'avoir le témoignage complet de Giffard, mais nous n'avons pu en retrouver qu'un bref extrait dans lequel ce dernier [...] *jure bien connaître le pays de la Nouvelle-France pour y être allé et y avoir séjourné sans interruption cinq à six ans, avoir vu et savoir que le fleuve Saint-Laurent peut rapporter quinze mille castors, et que le vaisseau qui a apporté les victuailles à l'habitation de Québec pour*

⁹ Consulter le tableau des familles Pinguet et Juchereau présenté en fin d'article. Les données de ce tableau sont tirées des ouvrages de M^{me} Montagne, soit du tableau de la famille Pinguet qu'on trouve dans son volume *Tourouvre et les Juchereau*, *op. cit.*, p. 89, et du tableau de la famille Juchereau tiré de *Tourouvre et les frères Juchereau*, Cahier percheron n° 26, éd. par l'Association des amis du Perche, 1967, p. 24-25.

¹⁰ Tous les renseignements à propos des Juchereau présentés dans cette section sont tirés du volume *Tourouvre et les Juchereau* de M^{me} Pierre MONTAGNE, *op. cit.*

¹¹ Anick COCKS, « Les ALLARD en Nouvelle-France », *L'Ancêtre*, vol. 31, n° 3, printemps 2005, p. 214.

¹² Entre autres, Richelieu voulait prendre le contrôle sur tout ce qui touchait le commerce. Pour ce faire, il a sans doute dû dédommager la société des de Caen qui avait reçu du roi le monopole de la traite des fourrures jusqu'en 1635. Nous croyons que ces comparutions sont reliées aux réclamations que Guillaume de Caen adressait à l'État. Pour mieux comprendre le cheminement de Richelieu, qui a donné lieu à la création de la Compagnie de la Nouvelle-France, consulter Gervais CARPIN, *op. cit.*, p. 59-88.

¹³ En octobre 1626, Richelieu a été nommé Grand Maître, chef et surintendant général de la navigation et du commerce de France. C'est vraiment lui qui a rebâti la marine royale, quasi inexistante jusque-là. Pour plus de détails, consulter : *La marine royale au temps de Champlain*, par Étienne TAILLEMITE, dans *Champlain, la naissance de l'Amérique française*, Septentrion, 2004, p. 19-23.

¹⁴ Marcel TRUDEL, *Histoire de la Nouvelle-France II, le comptoir, 1604-1627*, *op. cit.*, p. 299-301.

¹⁵ Émile SALONE, *La colonisation de la Nouvelle-France*, Trois-Rivières, Réédition boréale, 1970, p. 33. Cette enquête était sûrement reliée aux réclamations de Guillaume de Caen envers l'État, comme expliqué à la note 12.

les Français audit pays est du port de deux cent cinquante tonneaux et plus, et qu'il y avait ordinairement cent hommes pour la conduite d'icelui¹⁶ [...]. Si l'on excepte la confirmation formelle d'un séjour prolongé en Nouvelle-France, cet extrait ne nous apprend rien de plus à propos de Giffard. Le fait d'indiquer ce que peut rapporter la traite dans le Saint-Laurent et la taille des vaisseaux qui approvisionnent Québec semble confirmer que les de Caen voulaient réclamer leur dû ou justifier certaines dépenses. La présence de Marsolet et Allart, commis de traite, semble aussi appuyer cette thèse.

Par contre, en y pensant bien, on peut présumer que cette comparaison fut, pour Giffard, une occasion unique de se faire connaître et valoir auprès des hautes instances françaises et des futurs responsables de la Compagnie des Cent-Associés, notamment Jean de Lauson. En effet, nous croyons que les premières démarches de Giffard en vue de se faire accorder des terres ou des droits de coupe de bois peuvent très bien avoir débuté à



Maisons de pierre blonde les plus anciennes de Mortagne-au-Perche, petit bourg qui a donné un grand nombre de colons à la Nouvelle-France.

Photo : Fabienne Couturier. Source :

www.lapresse.ca/photos/voyage/europe/201103/01/12-2758-la-normandie.php/282897-plus-ou-moins-abandonnee-la-maison-de-robert-giffard-est#282902-maisons-pierre-blonde-plus-anciennes

¹⁶ M^{me} Pierre MONTAGNE, *PERCHE-CANADA, Du nouveau sur Robert Giffard, promoteur de l'émigration percheronne*, op. cit., p. 29.

ce moment-là. On peut présumer aussi qu'il ne devait pas être trop déçu de voir se terminer le régime des de Caen, étant donné les droits exclusifs sur le commerce que ces derniers possédaient auparavant. La création d'une nouvelle compagnie plus accessible et aux objectifs plus larges lui donnait l'opportunité de commencer à placer ses pions en vue d'établir une exploitation de coupe et de commerce de bois, car il n'avait sûrement pas oublié ses 10 000 merrains entreposés sur les rives du Saint-Laurent, en attente d'être expédiés en France¹⁷.

NOUVELLE SOCIÉTÉ : LES CENT-ASSOCIÉS

Depuis que Richelieu a pris les rênes du Conseil d'État, les choses bougent. Pour [...] *restaurer la grandeur de la France*¹⁸ [...], comme le dit si bien Trudel, Richelieu va imiter ses voisins, c.-à-d. se rendre maître de la mer, former de grandes compagnies, obliger les marchands à y participer et leur donner de grands privilèges. C'est ce qu'il veut faire au printemps 1626, par édit du roi, en créant la Compagnie des Cent-Associés de Morbihan, mais le parlement de Bretagne refuse de proclamer l'édit¹⁹.

Puis à l'automne 1626, le mémoire d'Isaac de Razilly, principal conseiller de Richelieu pour les questions maritimes et coloniales, le convainc encore plus de l'importance des affaires de mer, ce qui l'amène à proposer de vraiment exploiter l'Amérique du Nord. Au printemps 1627, une nouvelle compagnie est créée sous le nom de Compagnie de la Nouvelle-France dite des Cent-Associés, société formée de 100 associés dont chaque membre fondateur devait investir 3 000 livres²⁰. Toute l'étendue de la Nouvelle-France, de la Floride au cercle arctique, est alors cédée à cette société sous forme de seigneurie. Jean de Lauson en est le premier intendant, et Richelieu, le protecteur suprême avec le titre de vice-roi de la Nouvelle-France.

Afin de faciliter le peuplement et le commerce, la Compagnie décide d'accorder de nombreux incitatifs. Entre autres, les nouveaux venus sont logés, nourris et entretenus pendant trois ans, les artisans peuvent acquérir le titre de « maître de chef d'œuvre » plus facilement ici qu'en France et tous les membres, qu'ils soient du clergé, de la noblesse ou de la bourgeoisie, peuvent s'engager dans des opérations de commerce, ce qui n'était pas le cas auparavant avec la société des de Caen²¹.

¹⁷ Réjean BINET, op. cit., p. 49-50. Voir aussi Aimé GRENIER, *Charles Garnier (sieur de Bois-Fontaine), ancêtre des Grenier de Beauport venu au Canada en 1663, de Tournebu en Normandie*, [s. l.], [s. n.], 1951, p. 128-129.

¹⁸ Marcel TRUDEL, *Histoire de la Nouvelle-France, III, La Seigneurie des Cent-Associés, tome I, Les Événements*, Montréal, Fides, 1979, p. 1.

¹⁹ *Ibid.*, p. 3. Au besoin, voir aussi les détails fournis par Gervais CARPIN, op. cit., p. 47-58.

²⁰ Marcel TRUDEL, op. cit., p. 4-7; Gervais CARPIN, op. cit., p. 68-88.

²¹ Gervais CARPIN, op. cit., p. 81 et 86

En outre, [...] pour encourager le commerce entre la colonie et sa métropole, la Nouvelle-France pourra, pendant quinze ans, exporter en France et en importer des marchandises, sans que celles-ci soient assujetties aux impôts²² [...]. Voilà un incitatif susceptible de plaire à Giffard.

En plus de Richelieu et de Jean de Lauson, la société réunit plusieurs marchands et éminents membres dont Champlain, les Jésuites (part léguée par Champlain à son décès), Claude Roquemont de Brison (qui dirigera la première expédition de 1628), les huit fondateurs de la Compagnie de Beaupré, de même que plusieurs autres²³.

GIFFARD SE MARIE

Pour en revenir à Robert Giffard, son séjour à Paris au printemps 1627 a certainement été d'une importance capitale, répétons-le. La création de la Compagnie des Cent-Associés offre toute une gamme de nouvelles opportunités aux plus entrepreneurs. Nul doute que Giffard est alors rentré au Perche, le cœur rempli d'espoir. Plus déterminé que jamais dans la poursuite de son rêve canadien, il a sans doute commencé dès lors à planifier un éventuel retour au Canada, voire à concrétiser une installation définitive dans la colonie.

Cependant, les écrits ne nous révèlent pas quels sont alors ses plans exacts ou ce qu'il a fait au cours des mois subséquents. Entre autres, on ne sait trop comment il a pu connaître et fréquenter sa future épouse, Marie Regnouard. Peu importe. Dans son contrat de mariage passé en la résidence de sa belle-mère à Mortagne, le 12 février 1628, Giffard est dit [...] *sieur du Moncel demeurant à présent en ceste ville de Mortagne*²⁴ [...], sans mention de sa profession. Ceci laisse sous-entendre qu'il n'a pas repris sa pratique d'apothicaire ou de chirurgien, trop occupé qu'il est, sans doute, à préparer un retour en Nouvelle-France. De plus, on ajoute dans ce contrat : [...] *Et oultre ce que dessus la dicte dame Jacqueline Michel Mère de la future espouze a promis et cest obligée de les norir et loger durant le temps et espace de deulx ans*²⁵ [...]. Ce passage laisse même croire que Giffard n'a pas de domicile fixe et qu'il est sur le point de partir ou de s'absenter pendant un bon moment, ce qui semble confirmer le scénario qu'il s'appropriait alors à revenir au Canada pour s'y établir avant d'y emmener son épouse.

Seuls quelques lambeaux d'information peuvent être tirés des écrits à propos des Regnouard ou Renouard. Cambray présente un photostat de l'original de l'acte de baptême de Marie Regnouard, de même qu'une transcription²⁶. Ce document nous révèle que Marie est née le 8 septembre 1599, soit une dizaine d'années après Giffard, qu'elle a été baptisée en l'église Notre-Dame de Mortagne, qu'elle était la fille de Charles Regnouard, sergent royal, et Jacqueline Michel et que ses parrains et marraines appartenaient à la bourgeoisie locale. Mais, au moment de son mariage, sa mère est dite veuve. D'autres écrits nous apprennent qu'à l'époque de Giffard il y avait un ruisseau, un moulin et une paroisse qui portaient le nom de Regnouard à Tourouvre²⁷ et que Marie Regnouard entretenait d'étroites relations d'amitié avec des demoiselles Le Bouyer et Catinat, de même qu'avec M^{me} de la Peltrie, la future fondatrice des Ursulines de Québec²⁸. Ces relations sont importantes, car elles ont sans doute amené l'association ultérieure de Giffard avec Pierre Le Bouyer de St-Gervais, époux de Claire Catinat, et l'engagement de Jean Guyon, voisin immédiat de la famille Catinat à Notre-Dame de Mortagne²⁹, quelques années plus tard. C'est d'ailleurs Pierre Le Bouyer qui achètera la propriété de Jean Guyon en 1645³⁰. Est-ce que Giffard connaissait déjà Pierre Le Bouyer avant de rencontrer Marie Regnouard? C'est possible. C'est peut-être même en le fréquentant qu'il en serait venu à rencontrer sa future épouse. Peu importe. Nous croyons toutefois que les relations de son épouse expliquent bien des choses.

POURQUOI GIFFARD REVIENT-IL EN NOUVELLE-FRANCE?

Après sa constitution en 1627, la Compagnie de la Nouvelle-France dite des Cent-Associés s'est engagée à commencer le peuplement de la Nouvelle-France dès 1628, même si la France venait à nouveau d'entrer en guerre contre l'Angleterre l'année précédente³¹. Une flotte de sept vaisseaux, accompagnée d'un petit navire frété par le jésuite Noyrot, et commandée par Claude Roquemont de Brison, [...] *apportoit toutes commoditez necessaires, & quantité d'ouriers & familles qui venoient pour habi-*

²² Marcel TRUDEL, *Histoire de la Nouvelle-France, III, La Seigneurie des Cent-Associés*, op. cit., p. 11.

²³ *Ibid.*, p. 415-443. Marcel Trudel y présente une liste assez complète des membres. Voir aussi Gervais CARPIN, op. cit., p. 441-450 pour d'autres ajouts. En réalité, il y avait plus de 100 associés. Au cours des années, ce nombre a même dépassé 200.

²⁴ Alfred CAMBRAY, *Robert Giffard, Premier Seigneur de Beauport et les Origines de la Nouvelle-France*, Cap-de-la-Madeleine, [s. l.], [s. n.], 1932, p. 13. Une transcription complète du contrat de mariage est présentée par Cambray.

²⁵ *Ibid.*, p. 14

²⁶ Alfred CAMBRAY, op. cit., p. 11-12.

²⁷ Cahier percheron n° 18, éd. par l'Association des amis du Vieux Nogent et du Perche, 1963, p. 34-35. Voir aussi M^{me} Pierre MONTAGNE, *Tourouvre et les Juchereau*, op. cit., p. 31.

²⁸ Cahier percheron n° 34, éd. par l'Association des amis du Perche, 1972, p. 29-30.

²⁹ Cahier percheron n° 28, éd. par l'Association des amis du Perche, 1967, p. 17-18.

³⁰ *Ibid.*, p. 18.

³¹ Même si l'Édit de Nantes proclamé en 1598 par Henri IV devait mettre fin aux guerres de religion, Richelieu voulait éradiquer du Royaume le dernier bastion de protestantisme à La Rochelle. Lors du fameux siège de La Rochelle en 1627-1628, les Anglais décidèrent alors d'envoyer une flotte au secours de leurs coreligionnaires.

ter & defricher les terres, y baftir & faire les logements neceffaires³² [...]. Parmi les quelque 400 personnes³³ qui faisaient partie de cette expédition, les écrits confirment la présence de Robert Giffard. On peut donc présumer qu'il avait pris les dispositions nécessaires pour revenir dans la colonie avec ce premier contingent. Selon Cambray et M^{me} Montagne, Giffard aurait de nouveau agi comme *navigan* ou chirurgien de la marine sur l'un des vaisseaux de Roquemont³⁴. Voulant expliquer l'offre de Jacqueline Michel de loger et nourrir sa fille et son gendre pendant deux ans, Giroux et Langlois mentionnent : [...] *c'est qu'il (Giffard) venait tout simplement d'investir la majeure partie de sa fortune dans une tentative d'établissement*³⁵ [...] et : [...] *on sait qu'au printemps de 1628 Giffard investit une bonne somme avant de s'amener à Québec. Nous croyons qu'il voulait profiter de ce voyage pour se bâtir maison et jeter les bases de sa future seigneurie. De retour en France à l'automne 1628 ou 1629, il avait l'intention au printemps suivant de revenir avec son épouse s'installer définitivement en Nouvelle-France*³⁶ [...]. Quant à Grenier, il va même plus loin, ajoutant : [...] *En mai de la même*

*année (1628) il obtient de la Compagnie des Cents Associés, qui vient d'être formée, la Seigneurie de Beauport*³⁷ [...] et également que [...] *Giffard, qui avait déjà des intérêts au pays et qui depuis le 6 mai 1628 avait obtenu des droits sur la côte de Beauport*³⁸ [...]. On ne sait trop de quels intérêts ou de quels droits Grenier parle, car il n'indique pas ses sources. Pour ce qui est de la seigneurie de Beauport, il fait erreur puisque ce n'est que le 15 janvier 1634 que Giffard en a reçu les titres officiels des Cent-Associés³⁹.

Par ailleurs, Honorius Provost ajoute à son sujet : [...] *revenant en 1628 avec un équipement considérable sur la flotte de Roquemont, il fut saisi et dépouillé par les Kirke au milieu du Saint-Laurent. Plus tard, la Compagnie de la Nouvelle-France, tenant compte de son effort de colonisation, le dédommagea pour les pertes qu'il a supportées pour ce sujet même, lorsqu'il fut pris avec la flotte*⁴⁰ [...]. Cette analyse est tirée de l'accord et règlement du 4 mars 1652 intervenu entre Robert Giffard et la Compagnie des Cent-Associés. Dans ce document, on apprend qu'en plus d'être compensé de la somme de 600 livres pour la perte de 10 000 merrains, Giffard réussit à faire déduire de sa dette courante envers ladite compagnie [...] *la somme de quatre cent trente cinq livres delaquelle Led Sieur de Lauson a fait remise audit Sieur Giffard tant en consideraon de Grande perte par luy souffertz Lorsquil fut pris par les anglois venant en la Nouvelle france, autre perte de bestail et de serviteurs quen considation de leffort quil a fait en peuplant La coste de beauport et le pais de la Nouvelle france de plus de trois centz habitant*⁴¹ [...].



Plus ou moins abandonnée, la maison de Robert Giffard est toujours debout. Photo : Fabienne Couturier. Source :

www.lapresse.ca/photos/voyage/europe/201103/01/12-2758-la-normandie.php/282897-plus-ou-moins-abandonnee-la-maison-de-robert-giffard-est

Citant cet acte et voulant expliquer le terme « grandes pertes », Giroux met en doute sa position de chirurgien de la marine : [...] *Ce n'est donc plus à titre de chirurgien de la marine que Giffard venait au Canada en 1628. Mais à quel titre dira-t-on?*⁴² [...]. Alain Rainville s'interroge aussi sur ce qui a bien pu pousser Giffard à vouloir revenir en Nouvelle-France : [...] *Que vient faire Giffard sur cette flotte de 1628, nous ne le savons pas vraiment [...] on pourrait croire qu'il s'agit d'un premier essai infructueux de colonisation [...] rien n'est moins sûr*⁴³ [...]. À propos du document

³² Georges-Émile GIGUÈRE, *Œuvres de Champlain*, Vol. 3, Montréal, éd. du Jour, 1973, p. 180. On retrouve également cette citation dans Marcel TRUDEL, *Histoire de la Nouvelle-France, III, La Seigneurie des Cents Associés, tome I, Les Événements*, op. cit., p. 30.

³³ Selon Gervais CARPIN, op. cit., p. 122-123, cette flotte comptait plutôt 9-10 navires et transportait plus de 500 hommes.

³⁴ Alfred CAMBRAY, op. cit., p. 7 et M^{me} Pierre MONTAGNE, *PERCHE-CANADA, Du nouveau sur Robert Giffard, promoteur de l'émigration percheronne*, op. cit., p. 29.

³⁵ Thomas-Edmond GIROUX, *Robert Giffard, seigneur colonisateur au Tribunal de l'histoire, ou la raison de fêter le Troisième centenaire de Beauport 1634-1934*, Québec, L'Action Sociale Ltée, 1934, p. 23.

³⁶ Michel LANGLOIS, *Les ancêtres beauportois (1634-1760)*, Beauceville, L'Éclaireur, 1984, p. 18.

³⁷ Aimé GRENIER, op. cit., p. 129.

³⁸ *Ibid.*, p. 130-131.

³⁹ Alain RAINVILLE, *Ambitions et illusions d'un entrepreneur seigneurial en Nouvelle-France : Robert Giffard, 1634-1653*, Mémoire de maîtrise en histoire, Université Laval, 2000, p. 159.

⁴⁰ Honorius PROVOST, « Giffard de Moncelle, Robert », *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 1, Québec, PUL, 1966, p. 339.

⁴¹ Alain RAINVILLE, op. cit., p. 163. Un photostat de cet accord est présenté dans Thomas-Edmond GIROUX, op. cit., p. 92-93.

⁴² Thomas-Edmond GIROUX, op. cit., p. 22.

⁴³ Alain RAINVILLE, op. cit., p. 37.

de 1652, il en fait une interprétation plus mitigée en le décrivant plutôt comme [...] *un acte de consolidation de dettes où les difficultés financières sont amplifiées et où le libellé, plutôt ambigu, permet de douter que les pertes de bétail et de serviteurs ou même les efforts de peuplement soient reliés à son aventure de 1628*⁴⁴ [...].

Plus récemment, Raymond Bélanger semble avoir résolu une partie de l'énigme. En effet, Bélanger suggère que les pertes de bétail et de serviteurs indiquées dans cet accord sont plutôt reliées à la crise du foin survenue à Beauport au début des années 1640⁴⁵. Ceci nous semble bien logique, puisqu'on savait depuis l'époque de Champlain que l'absence de pâturages autour de Québec constituait un réel problème, surtout pour l'élevage de bovins⁴⁶. C'est d'ailleurs pour cette raison que Champlain a décidé d'établir une ferme au cap Tourmente : c'était le seul endroit où il y avait abondance de grandes herbes marines pour nourrir le bétail. D'ailleurs, la carte de Bourdon de 1641 [...] *est un relevé des pâturages de la Côte* [...] selon Giroux et Pouliot⁴⁷. Sans doute poussée par Giffard, la Compagnie des Cent-Associés avait alors demandé à Bourdon de faire un relevé précis des pâturages et prairies qui se trouvaient entre Québec et le cap Tourmente et autour de l'île d'Orléans, même si cette dernière n'était pas encore habitée.

Revenons au document de 1652. C'est vrai qu'il peut donner lieu à différentes interprétations, selon la période à laquelle on associe les diverses raisons citées par Jean de Lauson pour diminuer la dette de Giffard. Essayons de voir ce qu'il en est. Tout d'abord, Giffard est compensé pour les pertes de merrains subies durant son absence, bois qu'il avait accumulé sur la grève de la rivière Beauport lors de son premier séjour en Nouvelle-France et qui fut par la suite emporté par la marée en 1631⁴⁸. Puis, on le dédommage pour de grandes pertes subies aux mains des Anglais lors de la prise de la flotte de Roquemont en 1628. Pour résoudre cette première partie de l'énigme, comment doit-on interpréter ici le terme « grandes pertes »? Des pertes d'équipement, de provisions, d'argent, ou de quoi, au juste? Provost en a déduit que c'était un [...] *équipement considérable* [...], tandis que Giroux et Langlois avancent plutôt que Giffard avait investi une [...] *partie de sa fortune* [...] ou une [...] *bonne somme* [...], ce qui laisse également sous-entendre qu'il venait en Nouvelle-France avec bien plus que son coffre de *navigan* et de chirurgien, comme le souligne si bien Giroux.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 37-38.

⁴⁵ Raymond BÉLANGER, « François Bélanger à Beauport », *L'Ancêtre*, n° 277, vol. 33, hiver 2007, p. 125.

⁴⁶ Claude DESLANDES, *L'arrivée des animaux domestiques en Nouvelle-France*, [s. l.], [s.n.], 2010, p. 8.

⁴⁷ Edmond GIROUX et Adrien POULIOT, *Où est né Louis Jolliet?*, BRH, vol. 51, n° 9, p. 340-341.

⁴⁸ Réjean BINET, *op. cit.*, p. 49.

Quoi qu'il en soit, Giffard savait très bien que l'équipement et la main-d'œuvre qualifiée étaient fort limités dans la colonie. S'il avait vraiment l'intention de s'établir ici afin de mettre sur pied un commerce de bois de chêne, il aurait très bien pu apporter tout ce qui est nécessaire pour construire un moulin afin de couper du bois et des merrains, comme c'était de pratique courante au Perche à cette époque. A-t-il aussi apporté du bétail et engagé des serviteurs? Nous ne croyons pas que ce fut le cas en 1628. Nous pensons plutôt comme Bélanger, à savoir que les pertes de bétail et de serviteurs se rapportent à une époque ultérieure.

Les écrits sont peu bavards à propos des 400 personnes qui faisaient partie de la flotte de Roquemont. Aucun rôle d'embarquement n'a été conservé⁴⁹, semble-t-il. On ne sait pas combien il y avait de colons⁵⁰, de familles, d'où ils étaient originaires et surtout, s'ils étaient tous à la solde de la Compagnie des Cent-Associés. Rainville suggère que c'était peut-être le cas : [...] *Ces nouveaux venus étaient probablement des engagés que les Cent-Associés voulaient faire venir au pays pour une période de trois ans* [...] avant de poursuivre plus spécifiquement à propos de Giffard : [...] *que Robert Giffard était plus qu'un simple engagé, et qu'il était peut-être associé d'une façon quelconque à l'entreprise de colonisation*⁵¹ [...].

En réalité, on ne sait pas si Giffard est venu comme simple engagé ou s'il faisait partie de l'effort de colonisation des Cent-Associés en 1628. Ce que l'on sait, par contre, c'est qu'à partir de 1632, à la suite de nombreux déboires financiers, et donc d'une conjoncture totalement différente, les Cent-Associés n'ont alors eu d'autre choix que de laisser le peuplement de la colonie à la charge de particuliers⁵². Donc, il nous apparaît peu probable que Giffard ait été impliqué dans l'effort de peuplement des Cent-Associés en 1628. De même, nous ne pensons pas que Giffard voulait à ce moment-là devenir seigneur et se faire concéder une seigneurie, comme le suggère Langlois ou l'indique Grenier. Des droits de coupe de bois, peut-être, mais pas une seigneurie. Ces négociations ont sans doute eu lieu quelques années plus tard.

Comment expliquer alors le retour de Giffard en 1628? Eh bien, nous croyons qu'il est revenu avec l'idée ferme de s'enraciner au Canada et d'y établir un commerce d'exportation de bois, notamment de bois de chêne. Si

⁴⁹ Marcel TRUDEL en mentionne seulement quelques-unes, dont Giffard, dans *Histoire de la Nouvelle-France, III, La Seigneurie des Cent-Associés, tome I, Les Événements, op. cit.*, p. 30.

⁵⁰ Il y avait au moins 200 colons selon Maurice K. SÉGUIN, *Samuel de Champlain, l'entrepreneur et le rêveur*, Sillery, Septentrion, 2008, p. 272; Gervais CARPIN, *op. cit.*, p. 124, parle plutôt de 500 personnes, soit 300 passagers et 200 marins.

⁵¹ Alain RAINVILLE, *op. cit.*, p. 38-39.

⁵² *Ibid.*, p. 39 et Marcel TRUDEL, *Histoire de la Nouvelle-France, III, La Seigneurie des Cent-Associés, tome I, Les Événements, op. cit.*, p. 55-60.

c'est le cas, pourquoi est-il venu seul, sans son épouse? Il voulait sans doute tout d'abord s'installer de façon convenable au pays, sachant très bien que les conditions de vie en Nouvelle-France étaient toujours difficiles, surtout pour une femme de la classe de son épouse. Carpin semble en être arrivé à la même conclusion lorsqu'il dit : [...] *Giffard partait en Nouvelle-France pour s'y installer. Et probablement voulait-il déjà mettre sur pied sa société de coupe de bois, car c'est de cela qu'il s'agira quelques années plus tard*⁵³ [...].

Si Giffard voulait lancer une entreprise de coupe et d'exportation de bois, il avait sûrement besoin d'un intermédiaire pour recevoir et écouler la marchandise, une fois celle-ci transportée en France. Avec qui a-t-il alors pris de tels arrangements? Peut-être était-ce avec Pierre le Bouyer, écuyer et lieutenant général du Perche, celui-là même avec qui il s'associera ultérieurement en 1634. Ce dernier était une bonne connaissance de son épouse, rappelons-le. Cependant, nous croyons que c'était plutôt avec les frères Juchereau, ou plus encore, avec son cousin Henry Pinguet, tous des gens d'affaires déjà actifs dans différentes sortes de commerce, notamment ceux des vins et du bois, on s'en souviendra.

Finalement, Giffard était-il à la solde des Cent-Associés comme *navigan*, puis comme chirurgien dans la colonie par la suite? Sans doute, car cela lui procurait un revenu régulier et fort intéressant⁵⁴. De plus, ce travail, qu'on peut qualifier de temps partiel, lui laissait suffisamment de temps pour s'adonner à bien d'autres activités, comme il l'avait fait lors de son premier séjour en Nouvelle-France. D'ailleurs, lors de son installation définitive dans la colonie en 1634, il sera seigneur, commerçant, médecin du roi et bien plus encore.

Quoi qu'il en soit, à examiner les choses de près, ce scénario n'a rien d'in vraisemblable et explique pourquoi, croyons-nous, Giffard voulait revenir en Nouvelle-France dès 1628. En ce qui concerne les « plus de 300 habitants » qu'il aurait fait passer en Nouvelle-France, comme l'indique Jean de Lauson, nous aurons l'occasion de revenir sur cette troisième partie de l'énigme dans un prochain article.

PRISE DE LA FLOTTE DE ROQUEMONT PAR LES KIRKE

Pour en revenir à la flotte de Roquemont, elle a quitté Dieppe en avril 1628 puis, après une traversée d'un mois et demi, elle s'est arrêtée brièvement à l'île d'Anticosti avant de rejoindre la baie de Gaspé en juin. C'est à ce moment que Roquemont apprend la présence d'une flotte anglaise à Tadoussac, celle des frères Kirke⁵⁵. Il

faut savoir qu'au moment où Richelieu formait la Compagnie des Cent-Associés pour coloniser et exploiter la Nouvelle-France, une compagnie rivale de marchands était également constituée à Londres. Cette compagnie avait précisément pour but de chasser les Français du Saint-Laurent et de leur ravir le lucratif monopole de la traite des fourrures⁵⁶. Au printemps 1628, la flotte des trois frères Kirke est arrivée tôt dans l'estuaire du Saint-Laurent, guidée par le capitaine huguenot Jacques Michel, qui connaissait bien la navigation sur le fleuve puisqu'il avait été auparavant au service des de Caen. Indigné des actions prises par Richelieu contre les de Caen, Michel avait alors décidé de joindre ses concitoyens de Dieppe, les Kirke.

Avant l'arrivée de Roquemont, les Kirke ont déjà eu le temps de s'emparer du poste de Miscou, dans la baie des Chaleurs, d'arraisonner un navire de ravitaillement qui se dirigeait vers Québec et de se rendre maître de la ferme du cap Tourmente, y massacrant presque tout le bétail et y brûlant les bâtiments. Puis au début juillet, ils font parvenir une missive à Champlain, le sommant de rendre l'Habitation. Après consultation avec ses principaux lieutenants, Champlain refuse de se rendre sans combat, même si la situation à Québec est déjà fort précaire. Quelque peu surpris de cette réponse ferme, les Kirke n'osent pas assiéger Québec tout de suite, préférant sans doute attendre un peu.

Arrivé à Gaspé, Roquemont y fait décharger certaines denrées avant de remonter lentement le fleuve jusqu'à l'île Saint-Barnabé (en face de Rimouski), en longeant la rive sud. De là, il dépêche une barque d'éclaireurs vers Québec, sous la gouverne de Thierry Desdames. Puis, espérant échapper à la flotte des Kirke à la faveur des brumes matinales, il tente de poursuivre sa route. La ruse avorte. Après un bref combat en mer, les Français doivent capituler. Les navires sont arraisonnés et les cargaisons confisquées par les Kirke. Miraculeusement, le petit navire des Jésuites réussit à s'échapper et à retourner à Dieppe. Les Kirke renvoient en France les équipages, les colons, les femmes et certains religieux. Par contre, ils gardent en otage Roquemont, La Ralde, les capitaines de vaisseaux, les missionnaires Récollets et quelques Français, dont Robert Giffard.

On ne sait trop pourquoi Giffard est pris en otage. M^{me} Montagne indique même qu'il aurait pu ensuite avoir fait un [...] *arrêt dans les geôles anglaises*⁵⁷ [...] avant son retour en France, à l'automne 1628. Peu importe : il

⁵³ Gervais CARPIN, *op. cit.*, p. 321.

⁵⁴ Selon Marcel J. RHEAULT, *La Médecine en Nouvelle-France, Les chirurgiens de Montréal 1642-1760*, Sillery, Septentrion, 2004, p. 30; le salaire d'un chirurgien dans la colonie pouvait varier de 100 à 200 livres par an.

⁵⁵ Marcel TRUDEL, *Histoire de la Nouvelle-France, III, La Seigneurie des Cent-Associés, tome I, Les Événements, op. cit.*, p. 30-32.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 29 et 32. La prise de Roquemont par les Kirke est également tirée des écrits de TRUDEL, *op. cit.*, p. 30-34.

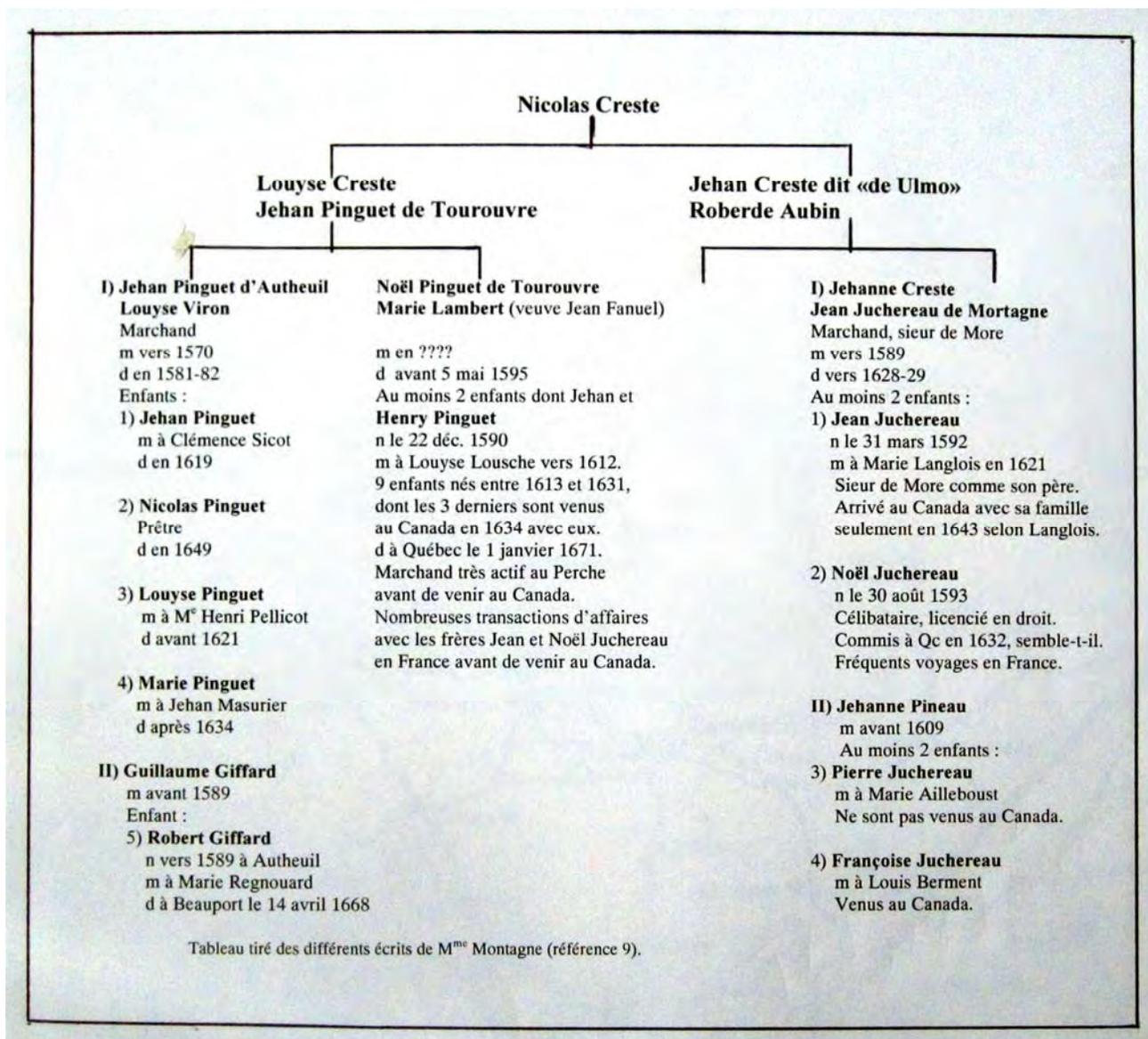
⁵⁷ M^{me} Pierre MONTAGNE, *Tourouvre et les Juchereau, op. cit.*, p. 11.

semble bien qu'on ait décidé de relâcher Giffard et les missionnaires, puisqu'on ne pouvait espérer mieux qu'une [...] *once de bonne monnoye*⁵⁸ [...] comme rançon en retour de leur libération. Quant aux Kirke, ils ont finalement décidé de remettre à l'année suivante la prise de Québec et de rentrer plutôt en Angleterre, les coffres bien garnis et les cales de navire bien remplies.

Pour ce qui est de la barque d'éclaireurs dépêchée par Roquemont avant son arraisonnement par les Kirke, elle a réussi à esquiver les combats et à finalement atteindre Québec sans encombre. Thierry Desdames a donc pu informer Champlain sur ce qui venait de se passer au large de Tadoussac, en plus de le mettre au par-

fum des derniers changements survenus en France dans la direction de la colonie. Il lui a aussi remis en mains propres une lettre du roi Louis XIII dans laquelle ce dernier demande à Champlain de procéder à un inventaire complet des biens et propriétés de la société des de Caen en Nouvelle-France⁵⁹. Cette requête était sûrement reliée aux différents témoignages livrés en mars 1627 devant l'Amirauté de France.

Dans un prochain article, nous poursuivrons, avec le retour de Giffard en France à l'automne 1628, notre reconstitution des événements qui ont finalement mené Robert Giffard à devenir le premier seigneur de Beauport en 1634.



Nicolas CRESTE, ancêtre commun des Pinguet et des Juchereau.

⁵⁸ Marcel TRUDEL, *Histoire de la Nouvelle-France, III, La Seigneurie des Cent-Associés, tome I, Les Événements, op. cit.*, p. 33.

⁵⁹ Maurice K. SÉGUIN, *op. cit.*, p. 273.

LES DU BREIL, DUBREUIL ET MARIN

Louise St-Pierre

Membre de la Société de généalogie de la Mauricie et des Bois-Francs

L'auteure réagit à la publication d'une information dans la revue *L'Ancêtre*, numéro 297, volume 38, hiver 2012, section Entraide, page 138. Elle n'était pas satisfaite de la réponse à la question 6170, revue *L'Ancêtre*, numéro 295, volume 37, été 2011, page 290. Ayant étudié le patronyme « MARIN », elle a écrit un court texte pour nous faire part du résultat de ses recherches.

Jean-Baptiste Du Breil, devenu Dubreuil en Nouvelle-France, n'a jamais porté le patronyme « MARIN ». Jean-Baptiste, soldat, devenu agriculteur à la fin de son service militaire, s'est établi à Saint-Louis-du-Bout-de-l'Île (devenu Sainte-Anne-du-Bout-de-l'Île, aujourd'hui Sainte-Anne-de-Bellevue). Il a épousé Marie Josephte Lapointe¹ le 2 avril 1729 à Montréal (Notre-Dame). Jean-Baptiste savait écrire puisqu'il a signé « de J. Dubruly ». Au baptême d'Augustin, il signera « J de Dubruly » et à celui de Joseph « J Dubrul ». Il sera souvent inscrit qu'il ne savait pas signer.

Le couple Du Breil ou Dubreuil-Lapointe a eu 12 enfants qui furent baptisés « Du Breil ou Dubreuil ». Mais de tous ces enfants, un seul aura des descendants « MARIN », soit Augustin. Tous les autres transmettront le patronyme Dubreuil.²

AUGUSTIN DUBREUIL ÉTAIT MARIN

Augustin n'a jamais été un Dubreuil dit Marin. Il a été baptisé Augustin Dubreuil. Il s'est marié en premières noces avec Marie Françoise Gougeon le 28 janvier 1760 à Notre-Dame de Montréal; il était toujours un Dubreuil. Ils auront une fille, Françoise Dubreuil, née le 16 janvier 1761. Son épouse décédera le 22 septembre 1761, et son enfant le 17 mars 1762 à l'âge de 14 mois, en présence de René Rivière (le couple René Rivière et Marie Diel était parrain et marraine d'Augustin). Le père était absent. C'est le dernier acte où Augustin sera un Dubreuil.

Comme Augustin était marin de profession, on le trouvera sous le nom d'Augustin Marain quand il épousera en secondes noces Élisabeth Doiron le 15 juin 1767

à Saint-Étienne de Beaumont. On le dit fils de Jean-Baptiste Marain et Marie Josephte Lapointe. Certains de ses enfants seront baptisés sous le patronyme Marin à L'Isle-Verte – d'autres, probablement seulement ondoyés et pas inscrits dans les registres – que l'on retrouvera lors de leur mariage en tant que fils ou fille d'Augustin Marin et Élisabeth Doiron.

Le 14 juillet 1789, Paul Luc Marin sera baptisé à Rivière-Ouelle, sous condition, puisqu'il avait été ondoyé le 8 mai 1787 à Cap-Chat; son père, Augustin Marin, est dit décédé. La veuve d'Augustin, Élisabeth ou Isabelle Doiron, se remariera avec Jean Miville dit Deschene, le 14 septembre de la même année. Voici un extrait de l'acte de mariage :

...en conséquence de la dispense des trois bans de mariage accordée par Monseigneur Jean-François Hubert, Évêque de Québec comme il apert par ses lettres demeurées entre nos mains et des certificats de Joseph Poitra de l'Islet et de Jean-Baptiste Bonenfant fils, de la Rivière-Ouelle qui attestent la mort d'Augustin Marin arrivé au Cap-Chat dans le mois de mars de l'année précédente mari ledit Augustin Marin d'Isabelle Doiron...

Augustin Marin est donc décédé en mars 1788. On ne connaît pas la date, puisqu'il est probablement disparu lors d'un voyage sur le fleuve ou en mer. Mais une chose est certaine : seul Augustin a donné des descendants « MARIN » et son père, Jean-Baptiste, de même que ses frères et sœurs et leurs descendants n'ont jamais été « dit MARIN ».



Huile sur toile signée Charles Chéri DUBREUIL, datée de 1863, Le Havre, France. Ce peintre signe avec une ancre; son œuvre est maritime, mais il n'est pas peintre officiel. Fils du baron Pierre Louis Marguerite Dubreuil, il s'engage dans la marine nationale.

Source : <http://peintres-officiels-de-la-marine.com/huile/dubreuil.htm> (consulté en décembre 2012).

¹ Plusieurs chercheurs ont décidé que Marie Josephte Lapointe était une Audet dit Lapointe. Mes recherches me permettent de conclure que ce n'est pas le cas. À son mariage, on identifie son père comme ___ Lapointe et sa mère ___; donc, pas de parents inscrits. Mais parmi les personnes présentes à ce mariage, on note Henri Marion (Lalancette), époux d'Anne Simon, fille d'Hubert Simon Lapointe et Marie Marthe Viez (Québec – 27-11-1659), et René Rivière (Larivière), époux de Marie Diel (Dielle). Marie Diel est la fille de Charles Diel et Marie Françoise Lapointe; Marie Françoise Lapointe est la fille d'Hubert Simon Lapointe et Marie Marthe Viez. De plus, dans le volume *Regroupement des familles de Sainte-Anne-de-Bellevue (1690-1911)*, à côté du nom de Joseph Lapointe, on trouve l'inscription suivante (p. 90) « Il y a parenté entre cette M J Lapointe et M Frc Simon dite Lapointe ».

² Le PRDH nous donne « Dubreuil-Marin » pour tous les descendants de Jean-Baptiste et Marie Josephte Lapointe. Après vérification au microfilm du Fonds Drouin, ces mêmes descendants ne vont utiliser que le patronyme Dubreuil.



LA VIE D'AUGUSTIN ÉMOND (1700-1770)

Jean-Guy Émond (2946)

L'auteur est pédagogue et géographe, diplômé de l'Université Laval. Il a enseigné pendant 32 ans et est retraité depuis neuf ans de la Commission scolaire des Premières-Seigneuries; les premières années, il a travaillé à la Commission des Écoles Catholiques de Québec (CÉCQ), par la suite celle-ci porta le nom de La Capitale, il a aussi enseigné au Zaïre. Il est membre de la SGQ; son numéro 2946 témoigne de son ancienneté. Un de ses passe-temps favoris est la recherche généalogique. Il est marié à Nicole Bernard depuis 1967, père de deux filles et grand-père de quatre petits-enfants.

Résumé

Dans un premier article, l'auteur a présenté Pierre ÉMOND, pionnier de sa lignée venu en Amérique (*L'Ancêtre*, n° 294, vol. 37). Il nous soumet ici une étude sur le fils de Pierre ÉMOND et Marie-Agnès GRONDIN, de Notre-Dame-de-Liesse de Rivière-Ouelle. L'auteur travaille de façon chronologique, et les numéros dans le texte font référence à ceux de la ligne du temps (voir le tableau à la fin du texte). L'auteur respecte la graphie relevée dans les documents.

1. NAISSANCE D'AUGUSTIN

Augustin est né le 28 juin 1700 et a été baptisé le lendemain à Notre-Dame-de-Liesse par l'abbé Jean Bernard de Requeleyne (4M00-0621A BAnQ).

Son parrain a été Pierre Albert et sa marraine, Marie-Madeleine Dubé, épouse de Jean Miville. Il fut baptisé sous le nom d'Augustin mais, au cours de sa vie, il utilise indifféremment Pierre, Pierre-Augustin et Augustin.

Je me propose de vous présenter ce personnage en suivant la même méthode que celle utilisée pour Pierre, père, une présentation chronologique des actes officiels retracés jusqu'à ce jour. Pour chacun des éléments, je possède une copie dans mes registres.

2. MARIAGE DE PIERRE-AUGUSTIN

Le 7 août 1720, il épouse Marie-Ursule Mignot. À propos, deux des frères de Pierre-Augustin ont épousé deux sœurs d'Ursule : Joseph a épousé Thérèse; Pierre a épousé Madeleine. Il est effectivement très rare que trois frères épousent trois sœurs. Cela complique la recherche généalogique, car plusieurs enfants des trois couples portent le même prénom.

Marie-Ursule est la fille de Jean Mignot et Marie-Sainte Boucher, de Notre-Dame-de-Liesse. Les Boucher possèdent une terre dans L'Anse-aux-Iroquois, où demeurent Augustin et sa famille. Le père F. Maurice Imbault qui a reçu leur consentement est un missionnaire à Notre-Dame-de-Liesse et connaît bien les deux familles. Les témoins ont été Jean Mignot et Pierre Émond, pères des époux, ainsi que Nicolas Lebel et Joseph Émond, parents (4M00-0621A BAnQ).

3. BAPTÊME DE MARIE-URSULE

Le premier enfant est une fille; le couple aura plusieurs filles. En effet, j'ai dénombré parmi ces enfants neuf naissances de filles pour seulement deux de garçons. À l'époque, les garçons représentaient une richesse, mais un grand nombre de filles entraînait surtout une forte dépense en dot et moins de bras solides pour le travail à la ferme.

Ursule fille naît le 14 juin 1721, 11 mois après le mariage. Le parrain a été Charles Mignot et la marraine, Marie-Rosalie Mignot, parents du côté maternel (R.-O., 4M00-0036 BAnQ).

4. BAPTÊME DE LOUIS

Selon l'acte religieux, Louis a été baptisé le 27 juillet 1723. Le curé Étienne Auclair-Desnoyers, de Kamouraska, était l'officiant, le parrain Jean Mignot et la marraine, Marie-Joseph Guignon. L'acte est très court et correspond à l'époque. Lors des mariages de ses sœurs plus particulièrement, Louis sera présent avec ou sans son père (R.-O., 4M00-0036 BAnQ).

5. BAPTÊME DE MARIE-FRANÇOISE

Marie-Françoise, sa seconde fille, naît le 23 avril 1726 à Rivière-Ouelle et elle est baptisée à Notre-Dame-de-Liesse par le père Imbault. Le parrain fut Étienne Janneau et la marraine, Marie Mignot. Cinq ans après leur mariage, Augustin et son épouse ont déjà trois enfants. La famille grandit très vite (R.-O., 4M00-0036 BAnQ).

6. ORDONNANCE DE L'INTENDANT CLAUDE-THOMAS DUPUY

Le 3 février 1727, Augustin est enjoint par l'intendant de régler un différend avec le notaire Étienne Janneau, le même Étienne qui a été le parrain de Marie-Françoise. L'intendant a donné ordre au père Maurice Imbault, missionnaire à Rivière-Ouelle, de régler la cause. Le différent concerne 440 pieux coupés par les fils Janneau sur la terre d'Augustin. Malheureusement, à ce jour, je n'ai pas encore trouvé la réponse à ce différend (Pistard, E1, S1, P1794).

7. BAPTÊME DE MARIE-JOSEPH

J'ai situé la naissance de Marie-Joseph entre celles de Marie-Françoise le 23 avril 1726 et de Dorothée le 30 janvier 1733, parce qu'il y a un grand écart entre ces deux dates. Cette période me paraît la plus plausible pour cette naissance, compte tenu des autres naissances qui suivront.

8. BAPTÊME DE MARIE-MADELEINE

Marie-Madeleine naît le 15 octobre 1730 et est baptisée à Notre-Dame-de-Liesse par le missionnaire Imbault. Le parrain fut Joseph Deschênes et la marraine, Marie-Magdeleine Mignot, parents du côté maternel. C'est la quatrième fille d'Augustin (R.-O., 4M00-0036 BAnQ).

9. VENTE D'UNE PREMIÈRE TERRE

Augustin vend une terre à François Levesque le 30 mars 1732. Le contrat fut signé chez M^e Étienne Janneau, notaire royal, résidant de la seigneurie de Rivière-Ouelle. Augustin et son épouse sont présents à la signature. Cette terre est exempte de dettes, hypothèques et rentes. Elle a un arpent de front sur le fleuve Saint-Laurent sur 42 de profondeur. Elle est bornée au nordet par la terre de Pierre fils et au surcoût par celle de René Dubé. Il la vend pour la somme de 90 livres payables dans l'été suivant. La seule carte existante des terres de Rivière-Ouelle que j'ai trouvée date de 1796 et elle provient de BAnQ. On y trouve deux terres juxtaposées au nom de Pierre Émond dans L'Anse-aux-Iroquois. Je ne peux que présumer que la terre vendue est l'une de ces deux terres, les voisins n'étant plus les mêmes sauf Pierre Émond. (Pour la vente de cette terre, voir les minutes du notaire Étienne Janneau, 30 mars 1732, BAnQ).

10. BAPTÊME DE DOROTHÉE

Dorothée est la cinquième fille de Pierre-Augustin, baptisée le 30 janvier 1733 à Notre-Dame-de-Liesse de Rivière-Ouelle par le père Auclair, en l'absence de M. Gastonguay, missionnaire de ladite paroisse. Le parrain a été Louis Dubé le jeune et la marraine, Dorothée Brisson. Nous remarquons qu'à l'époque il n'est pas rare de voir un enfant baptisé prendre le prénom du parrain pour un garçon ou de la marraine, comme dans ce cas-ci, pour une fille (R.-O., 4M00-0036 BAnQ).

11. BAPTÊME DE GENEVIÈVE-GABRIELLE

La sixième fille d'Augustin et Ursule a été baptisée le 24 mars 1735 par l'abbé Charles Lefebvre-Duchouquet. Son parrain a été Belleziles Gagnon et la marraine, Marie-Agnès Grondin, grand-mère de l'enfant (R.-O., 4M00-0036 BAnQ).

12. VENTE D'UNE DEUXIÈME TERRE

Le 26 avril 1735, Augustin vend à Jacques Gauthier une terre de 2 arpents de front sur 42 de profondeur, dans L'Anse-aux-Iroquois dans la seigneurie De La Bouteillerie. Cette terre est bornée au nordet à celle de Louis Dubé et au surcoût à celle d'Augustin lui-même.

Il vend pour une somme de 80 livres, payable *au moyen de deux minots de blé froment au moment de la vente et de six minots au mois de mai, la balance à la Saint Jean-Baptiste, c.-à-d. 25 livres en argent et le reste en marchandises*. La terre est libre de toutes dettes et hypothèques. C'est l'acquéreur qui paiera la rente et les arrérages. Le contrat de vente fut rédigé dans la maison de Jacques Bois devant le notaire Jan-

neau (minutes du notaire Étienne Janneau en date du 26 avril 1735, BAnQ).

13. VENTE D'UNE TROISIÈME TERRE

Le 31 août 1736, Augustin vend encore une terre, cette fois, à Augustin Dubé. Je n'ai trouvé aucune trace des prises de possession de ces terres vendues. La vente se fait devant le notaire royal Étienne Janneau en présence de témoins. Augustin et Ursule sont présents. La terre est encore une fois libre de toutes dettes et hypothèques. L'acheteur est Augustin Dubé, le jeune. La terre est située dans L'Anse-aux-Iroquois à Rivière-Ouelle. Elle a deux arpents de front dans L'Anse et est bornée au nordet par celle de Dubé l'aîné et au surcoût par celle du vendeur. Le prix s'éleva à 15 livres payées comptant. L'acquéreur payera les arrérages de rente. Ces deux arpents complètent la superficie de la terre de l'acquéreur. Les témoins ont été Baptiste Hudon et Jean-Baptiste Gagnon. Jacques Bois a signé (minutes du notaire Étienne Janneau en date du 31 août 1736, BAnQ).

14. BAPTÊME DE JEAN-BAPTISTE

La famille d'Augustin voit enfin naître un deuxième garçon. Nous sommes le 29 juin 1737; Augustin est marié depuis 17 ans. Le parrain a été Jean-Baptiste Dupéré et la marraine, demoiselle Thérèse Duchouquet, sœur du célébrant du baptême (R.-O., 4M00-0621A BAnQ).

15 et 16. BAPTÊMES DE MARIE-ANGÉLIQUE ET MARIE-CATHERINE

Marie-Angélique et sa sœur jumelle Marie-Catherine sont nées le 16 février 1740 et baptisées le même jour. Elles sont les septième et huitième filles du couple. Un cadeau pour Augustin et sa femme. La famille compte désormais huit filles vivantes (R.-O., 4M00-0036 BAnQ). Elles ont eu le même parrain, Augustin Plourde, et la même marraine, Marie-Angélique Levesque. Des jumelles vers la fin de sa vie, encore des filles... J'aimerais connaître les pensées de mon ancêtre à ce moment (R.-O., 4M00-0621A BAnQ).

17. VENTE D'UNE QUATRIÈME TERRE

Le 7 février 1740, Augustin vend cette fois une terre à Antoine Gagnon. La vente se fait devant M^e Janneau. Augustin et son épouse, sur le point d'accoucher, sont tous deux présents. Cette fois-ci, la terre a 2 arpents de front sur le fleuve Saint-Laurent sur 47 arpents de profondeur. Deux personnes ont signé comme témoins : N. Hudon et Louis Morel (minutes du notaire Étienne Janneau en date du 7 ou 17 février 1740, deux dates figurant au recto de l'acte).

18. ORDONNANCE DE L'INTENDANT GILLES HOCQUART

Celle-ci *oblige tous les habitants de la seigneurie de la Bouteillerie, nommément Augustin Émond, de payer incessamment au sieur Dupéré, marchand, chargé de la procuration de la dame de Boishébert, propriétaire de ladite seigneurie, en deniers ou quittances, les rentes, arrérages, etc. qu'ils doivent*. Augustin a vendu à ce jour quatre terres et semble être propriétaire d'une autre puisqu'il doit des arrérages à la

propriétaire de la seigneurie. L'intrigue demeure : où s'est-il procuré ces terres? L'Ordonnance était en date du 17 mars 1742 (Pistard, E1, S1, P3400, Centre de Québec).

19. BAPTÊME DE MARIE-LOUISE

Elle est née et a été baptisée le 17 juillet 1743, une autre fille, la neuvième. Ce sera la dernière. Le parrain, Louis Bérubé, et la marraine, Marie Émond, n'ont pas signé. L'abbé Louis Chevalier signe (R.-O., 4M00-0621A BAQ).

20. ORDONNANCE DE L'INTENDANT HOCQUART

Dans cette ordonnance en date du 23 juillet 1743, l'intendant Hocquart condamne Augustin, *habitant de la Boutellerie à une amende de trois livres envers la fabrique de Notre-Dame-de-Liesse pour avoir proféré jurements, blasphèmes et insultes à la porte de l'église et porté scandale...* Une semaine seulement après le baptême de Marie-Louise. Il est à remarquer que le mauvais caractère d'Augustin pouvait se manifester à l'occasion. Ceci nous prouve que mon ancêtre était un humain de son époque, avec ses qualités et ses faiblesses (Pistard, E1, S1, P3518, Centre de Québec).

21. MARIAGE DE MARIE-URSULE

Le 10 mai 1745, Marie-Ursule se marie avec Louis Bérubé. Ursule étant l'aînée de la famille et née en 1721, nous pouvons croire qu'elle a pris son temps puisqu'elle se marie à 24 ans, ce qui était inhabituel à l'époque. Louis Bérubé est le fils de feu Mathurin Bérubé et Marie-Angélique Miville. Sa mère et lui vivent à Rivière-Ouelle au moment du mariage.

Marie-Ursule est la première de la famille à quitter la maison pour se marier. Augustin a besoin de ses enfants pour s'occuper de la ferme et prendre soin des nombreux autres petits, et surtout petites, dans la maison. J'insiste sur le fait, parce qu'à l'époque avoir 11 enfants était courant. Mais des enfants qui vivent tous jusqu'à l'âge adulte, cela

est plus rare et représente une très grosse charge pour des parents n'ayant que deux garçons pour le gros travail de bras sur ces fermes. Certains travaux tels le déboisement et le labourage demandaient des muscles plus forts.

Revenons au mariage d'Ursule. Étaient présents : Marie-Angélique Miville, Grégoire Ouellet, François Bérubé, respectivement mère, oncle et cousin de l'époux, de même qu'Augustin Émond et Nicolas Lebel, père et oncle d'Ursule. C'est l'abbé Chevalier qui les a unis. Ces noms reviennent souvent dans la vie du couple (R.-O., 4M00-0036 BAQ).

22. MARIAGE DE MARIE-FRANÇOISE

Un peu plus de deux années après le mariage d'Ursule, Augustin donne une autre de ses filles en mariage. Le 23 octobre 1747, Louis Bécharde, fils de Louis et Marguerite Guéret, prend pour épouse Marie-Françoise. Le mariage se fait à Notre-Dame-de-Liesse de Rivière-Ouelle, en présence de Louis Bécharde et Jacques Taillon, père et beau-frère de l'époux, et Augustin et Louis Émond, père et frère de l'épouse (R.-O., 4M00-0621A BAQ).

23. UN CONTRAT DE MARIAGE SANS UNION

Le 5 janvier 1751, un contrat de mariage est signé entre Jacques Beaudon et Dorothee Émond, fille d'Augustin (Pistard, CR301, P3533, Centre de Québec). Cependant le mariage n'a pas eu lieu. Jacques serait-il décédé? Aucun document ne le prouve. Nous ignorons la raison, mais Dorothee a attendu dix ans avant de prendre époux.

24. MARIAGE DE MARIE-JOSEPH

Quelques années se sont écoulées et ce sont les années où Augustin marie ses enfants. C'est au tour de Marie-Joseph de prendre époux le 22 novembre 1751. Dieu merci! Il s'était passé quatre ans depuis le dernier mariage d'une de ses filles en 1747, ce qui lui a laissé le temps d'amasser un peu d'argent pour les dots à payer. L'époux se nomme Grégoire Ouellet et son père, qui porte le même prénom, avait été témoin au mariage d'Ursule.

Le couple d'Augustin et Marie-Ursule passe toute sa vie à Rivière-Ouelle; c'est dans la paroisse de Notre-Dame-de-Liesse que les mariages sont célébrés. Les parents de Grégoire sont feu Grégoire Ouellet et défunte Marie-Magdeleine Dubé. Ces deux familles sont très près de la famille d'Augustin. Elles sont présentes aux baptêmes, aux mariages et occasionnellement aux funérailles. Les témoins à ce mariage furent Augustin et Louis, père et frère de la mariée, et Jean Levesque et Mathieu Durocher du côté de l'époux (R.-O., 4M00-0621A BAQ).

25. MARIAGE DE LOUIS

Le 10 janvier 1752, Louis Émond prend pour épouse Marie-Reine Soucy, fille de Pierre et Marie-Jeanne Michaud. Un des deux fils d'Augustin quitte alors le foyer familial. Augustin, qui a atteint



Couvent de Rivière-Ouelle datant de 1809.

Source : www.archivesvirtuelles-cnd.org/sites/default/files/cnd/ecole/315_680_riviere-ouelle.jpg

l'âge de 52 ans, perd un aidant précieux. Mais Louis a 29 ans et doit penser à fonder un foyer. Le mariage a lieu à Notre-Dame-de-Liesse puisque l'épouse réside aussi dans cette paroisse. Les témoins sont Pierre-Augustin lui-même et Nicolas Lebel, pour l'époux, et Joseph et Charles Soucy pour l'épouse (R.-O., 4M00-0037 BAnQ).

26. MARIAGE DE MARIE-MADELEINE

Le 1^{er} mai, toujours en 1752, Marie-Madeleine prend Antoine Gagnon pour époux. Il est le fils de Jean Gagnon, capitaine de milice, et défunte Geneviève Gamache. Le mariage est béni par l'abbé Chevalier, et dans la même paroisse que les mariages précédents. Les témoins à ce mariage sont Jean-Baptiste Gagnon, oncle de l'époux, Joseph Gagnon frère de l'époux, Augustin et Louis, père et frère de la mariée. Seul Baptiste Gagnon a signé (R.-O., 4M00-0621A BAnQ).

27. SÉPULTURE DE MARIE-URSULE MIGNOT-ÉMOND

Nous voilà en 1758, le 3 avril, lorsque survient le premier décès qui touche Pierre-Augustin. En effet, ce dernier perd son épouse âgée de 59 ans, même si le registre mentionne seulement 54 ans. Elle est inhumée dans le cimetière paroissial de Notre-Dame-de-Liesse. Il y a encore plusieurs enfants à la maison; Marie-Louise n'a que 15 ans (R.-O., 4M00-0037 BAnQ).

28. DEUXIÈME MARIAGE DE MARIE-FRANÇOISE

Marie-Françoise s'était mariée le 23 octobre 1747 pour la première fois à Louis Bécharde, décédé très jeune après moins de 11 ans de mariage. Le 11 avril 1758, Marie-Françoise épouse en deuxièmes noces François Bergeron, fils de Nicolas et défunte Marie-Élisabeth Frichet, lequel, pour la première fois, n'est pas un résidant de Notre-Dame-de-Liesse mais bien de la paroisse de Saint-Nicolas.

Il n'y a que quelques jours que Marie-Ursule, sa mère, est décédée (3 avril 1758). C'est l'abbé Chevalier qui bénit le mariage à Rivière-Ouelle. Les témoins peu nombreux sont Dubois, Pierre Mayet et Baptiste Gagnon (R.-O., 4M00-0036 BAnQ).

29. SÉPULTURE DE MARIE-JOSEPH

Le 27 janvier 1760, en pleine guerre contre les Anglais, Marie-Joseph décède et laisse dans le deuil son père ainsi que son époux Grégoire Ouellet, après seulement neuf années de mariage. Si Augustin a eu la joie de voir ses enfants atteindre l'âge adulte, il a aussi eu le malheur de voir certains d'entre eux mourir peu d'années après leur mariage. Les témoins à l'enterrement à Notre-Dame-de-Liesse sont Jean Morest et l'abbé Louis Chevalier (R.-O., 4M00-0037 BAnQ).

30. MARIAGE DE DOROTHÉE

Le 6 avril 1761, Dorothée, qui, 10 ans plus tôt, avait signé un contrat de mariage, lequel n'a pas eu lieu, prend pour époux Antoine Dutour, soldat, dont les parents sont Rémond et Rage Coupéron. Il est natif de la paroisse de

Cadours, en France. On pourrait croire qu'elle a vécu une grosse peine d'amour puisqu'elle avait quitté Rivière-Ouelle pour Québec. Elle sera la seule enfant à s'éloigner de sa place natale. Les époux échangent leur consentement à Notre-Dame-de-Québec en présence d'Étienne Petit et Jean Marin, amis de l'époux, et d'Augustin, Marie-Geneviève, Marie-Catherine et Marie-Angélique; les trois sont sœurs de l'épouse et les deux dernières sont les jumelles. Les trois sœurs sont près l'une de l'autre pour faire le voyage jusqu'à Québec en vue du mariage. Le prêtre célébrant a été le curé J. F. Richer. Pour la famille, il s'agissait du premier mariage hors de la paroisse natale. Jusqu'à maintenant Augustin a toujours été présent aux mariages de ses enfants (Notre-Dame-de-Québec, 4M00-0052 BAnQ).

31. TROISIÈME MARIAGE POUR MARIE-FRANÇOISE

Si Augustin a perdu des enfants juste après leur mariage, il perd aussi des gendres. En effet, François Bergeron n'a fait que passer dans la vie de Marie-Françoise car il décède le 23 février 1760 à Rivière-Ouelle (BMS2000). après moins de deux ans de vie commune. Alors veuve, Françoise prend en troisièmes noces le 8 juin 1761 un nouvel époux, Joseph Pilot. Joseph est le fils de Joseph et Marie-Louise Chalifour. La bénédiction a eu lieu en présence d'Augustin, père, Ignace Boucher et l'abbé Louis Chevalier. Marie-Françoise n'a que 35 ans à ce troisième mariage (R.-O., 4M00-0036 BAnQ).

32. MARIAGE DE JEAN-BAPTISTE

Voici mon ancêtre en ligne directe. Il se marie à 25 ans le 21 juin 1762 à Marie-Josephte Levesque qui a pour parents Bernard et Isabelle Michaud, de Notre-Dame-de-Liesse. Le mariage a été béni par l'abbé Chevalier. Augustin est alors âgé de 62 ans. Les témoins sont Bernard Levesque, père, François Dubé, l'abbé Louis Chevalier et Maurice Dubé (R.-O., 4M00-0037 BAnQ).

33. MARIAGE DE MARIE-LOUISE

Marie-Louise, dernière-née d'Augustin, a 22 ans. Elle épouse Jacques Gauthier, fils de Jacques et Agathe Saillant, de Cap-Saint-Ignace. Comme le veut la tradition, le mariage a lieu dans la paroisse de la mariée, Notre-Dame-de-Liesse de Rivière-Ouelle, le 16 janvier 1765. C'est encore l'abbé Chevalier qui est le célébrant. Les témoins présents : Jean Émond, Charles Lafrance, Pierre Soucy et Charles Lavigne. Pour la première fois, Augustin ne semble pas être présent au mariage d'un de ses enfants (R.-O., 4M00-0037 BAnQ).

NDLR : PRDH ne donne pas ce mariage mais l'attribue à une Marie-Angélique.

34. MARIAGE DE GENEVIÈVE-GABRIELLE

Le 7 janvier 1767, Geneviève épouse Jacques Roussel, veuf de Geneviève Bérubé décédée le 12 avril 1766 à Rivière-Ouelle (BMS2000). On se marie à Notre-Dame-de-Liesse selon la tradition familiale. C'est la première fois que le célébrant est le prêtre Bosquet. Les témoins sont Jean Mainville,

Joseph Mainville, Jean Émond et Charles Levesque (R.-O., 4M00-0037, BAnQ).

35. DÉCÈS D'AUGUSTIN PÈRE

Le 6 janvier 1770, Augustin s'éteint à l'âge de 70 ans. C'est le deuxième de mes ancêtres en terre d'Amérique. Il a été enterré à Rivière-Ouelle après un service funèbre à Notre-Dame-de-Liesse, paroisse qui l'avait vu naître et grandir jusqu'à son dernier souffle. Une longue vie de cultivateur avec neuf filles à la maison et seulement deux garçons. Il a rejoint sa tendre et fidèle épouse Marie-Ursule qui l'avait quitté depuis 12 ans déjà (Ancestry.ca, Coll. Drouin 1621-1967).

36. SÉPULTURE DE MARIE-DOROTHÉE

Le 12 mai 1777, Marie-Dorothée va rejoindre ses parents dans l'au-delà. Elle a été enterrée à Notre-Dame-de-Québec où elle a vécu avec son époux Antoine Dutour. Elle n'a que 44 ans et elle est mariée depuis 16 ans seulement (Ancestry.ca, Coll. Drouin 1621-1967).

37. MARIAGE DE CATHERINE

Le 22 octobre 1781, Catherine épouse Charles Soucy, fils de Pierre et de Joseph Boucher. Il y a déjà des Soucy dans la famille, Louis ayant épousé Marie-Reine Soucy. Catherine est la jumelle de Marie-Angélique pour laquelle je n'ai trouvé aucun mariage. Les témoins, du côté de l'époux : André Deschamps oncle, François Lagassé oncle, Joseph Francoeur cousin; du côté de l'épouse, Jean Émond frère, et Jean Bérubé neveu (R.-O., 4M00-0621A BAnQ).

C'est ici que se termine l'histoire de la famille d'Augustin. De sa naissance en passant par son mariage et la naissance de ses enfants, il a connu quelques problèmes juridiques mineurs. Jusqu'à sa mort, la vie d'Augustin s'est déroulée à Rivière-Ouelle. Il semble avoir eu une vie assez rangée et n'a pas créé de remous importants dans sa paroisse natale. Sa vie familiale avec ses enfants et son épouse qui était toujours présente, entre autres à la vente des quatre terres, et l'assistance d'Augustin à presque tous les mariages sont la preuve d'une vie de famille solide.

Il a aussi réussi un grand exploit en menant à la vie adulte tous ses enfants, surtout un si grand nombre de filles. Bravo à cet homme de cœur, dont je peux être fier



Rivière-Ouelle au printemps avec goélette et église au loin (l'église date de 1879).
Source : BAnQ E57,S44,SS1,PB70-3.

DES N^{OS} 38 À 43 DANS L'ÉCHELLE DU TEMPS, IL N'Y A QUE DES SÉPULTURES.

Pour compléter l'histoire de la famille d'Augustin, voici en rafale les sépultures des derniers.

38.-Sépulture de Louis, le 15 mars 1790 (R.-O., 4M00-0037 BAnQ).

39.-Sépulture de Marie-Angélique, une jumelle non mariée, le 1^{er} mai 1790 (R.-O., 4M00-0621A BAnQ).

40.-Sépulture de Marie-Ursule, le 26 juin 1791 (R.-O., 4M00-0037 BAnQ).

41.-Sépulture de Marie-Catherine, l'autre jumelle, le 21 novembre 1795 (R.-O., 4M00-0621A BAnQ).

42.-Sépulture de Geneviève-Gabrielle, le 1^{er} septembre 1802 (R.-O., 4M00-0621A BAnQ).

43.-Sépulture de Jean-Baptiste, le 24 mai 1823; il a perpétué ma lignée directe (R.-O., 4M00-0622A BAnQ).

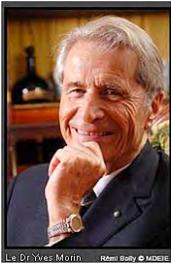
FAMILLE D'AUGUSTIN ÉMOND			
	Pierre-Augustin n 28-06-1700 m 07-08-1720 s 06-02-1777	Marie-Ursule Mignot n 24-09-1699 m 07-08-1720 s 03-04-1758	
Ursule	b 14-06-1721	m 10-05-1745	s 26-06-1791
Louis	b 27-07-1723	m 10-01-1752	s 15-03-1790
Françoise	b 23-04-1726	m 23-10-1747	
		m 11-04-1758	
		m 08-06-1761	s
M.-Joseph	b inconnue	m 22-11-1751	s 27-01-1760
M.-Madeleine	b 15-10-1730	m 01-05-1752	s
Dorothée	b 30-01-1733	m 06-04-1761	s 12-05-1777
Geneviève-Gabrielle	b 24-03-1735	m 07-01-1767	s 01-09-1802
Jean-Baptiste	b 29-06-1737	m 21-06-1762	s 29-05-1823
M.-Catherine	b 16-02-1740	m 22-10-1781	s 21-11-1795
M.-Angélique	b 16-02-1740		s 01-05-1790
M.-Louise	b 17-07-1743	m 16-01-1765	s

LIGNE DU TEMPS D'AUGUSTIN ÉMOND

Baptême	1	29-06-1700	Pierre-Augustin
Mariage de Pierre-Augustin	2	07-08-1720	Marie-Ursule Mignot
Baptême	3	14-06-1721	Marie-Ursule (fille)
Baptême	4	27-07-1723	Louis (fils)
Baptême	5	23-04-1726	Marie-Françoise (fille)
Ordonnance intendant Dupuy	6	03-02-1727	
Naissance	7	inconnue	Marie-Joseph
Baptême	8	15-10-1730	Marie-Madeleine (fille)
1 ^{re} vente de terre	9	30-03-1732	À François Levesque
Baptême	10	30-01-1733	Dorothée (fille)
Baptême	11	24-03-1735	Geneviève-Gabrielle (fille)
2 ^e vente de terre	12	26-04-1735	À Jacques Gauthier
3 ^e vente de terre	13	31-08-1736	À Augustin Dubé
Baptême	14	29-06-1737	Jean-Baptiste (fils)
Baptême	15	16-02-1740	Marie-Angélique (fille jumelle)
Baptême	16	16-02-1740	Marie-Catherine (fille jumelle)
4 ^e vente de terre	17	07-02-1740	À Antoine Gagnon
Ordonnance intendant Hocquart	18	17-03-1742	
Baptême	19	17-07-1743	Marie-Louise (fille)
Ordonnance intendant Hocquart	20	23-07-1743	
Mariage d'Ursule	21	10-05-1745	Avec Louis Bérubé
Mariage de Marie-Françoise	22	23-10-1747	Avec Louis Bécharde
Contrat de mariage	23	05-01-1751	Dorothée (fille)
Mariage de Marie-Joseph	24	22-11-1751	Avec Grégoire Ouellet
Mariage de Louis	25	10-01-1752	Avec Marie-Reine Soucy
Mariage de Marie-Madeleine	26	01-05-1752	Avec Antoine Gagnon
Sépulture	27	03-04-1758	Marie-Ursule Mignot (épouse)
Deuxième mariage de Françoise	28	11-04-1758	Avec François Bergeron
Sépulture	29	27-01-1760	Marie-Joseph
Mariage de Dorothée	30	06-04-1761	Avec Antoine Dutour
Troisième mariage de Françoise	31	08-06-1761	Avec Joseph Pilot
Mariage de Jean-Baptiste	32	21-06-1762	Avec Marie-Josephte Levesque
Mariage de Marie-Louise	33	16-01-1765	Avec Jacques Gauthier
Mariage de Geneviève-Gabrielle	34	07-01-1767	Avec Jacques Roussel
Décès	35	06-01-1770	Augustin (père)
Décès	36	12-05-1777	Marie-Dorothée
Mariage de Catherine	37	22-10-1781	Avec Charles Soucy
Sépulture	38	15-03-1790	Louis (fils)
Sépulture	39	01-05-1790	Marie-Angélique (fille jumelle)
Sépulture	40	26-06-1791	Marie-Ursule (fille)
Sépulture	41	21-11-1795	Marie-Catherine (fille jumelle)
Sépulture	42	01-09-1802	Geneviève-Gabrielle (fille)
Sépulture	43	24-05-1823	Jean-Baptiste (fils)

LES CŒURS TIGRÉS

Yves Morin



Le Dr Yves Morin - Robert Bédard © MCHÉE

L'auteur a vécu, il y a près d'un demi-siècle, en 1965, en tant que cardiologue à l'Hôtel-Dieu de Québec, une série d'événements très médiatisés à l'époque, qui ont donné lieu à une découverte scientifique. Mais aussi, ils ont permis de mettre en lumière des événements du même type survenus trois siècles plus tôt, en 1665. Voilà le sujet d'une conférence prononcée le 21 novembre 2012 à la Société de généalogie de Québec.

Les photos contenues dans l'article ont été fournies par l'auteur.

Un premier patient est admis le 15 août 1965 à l'Hôtel-Dieu de Québec. Huit mois plus tard, on dénombrait 48 malades dont 20 malheureusement décédés, soit une mortalité de 40 %. Il s'agissait de gros buveurs de bière jusque-là en bonne santé. Après deux semaines de perte d'appétit, il est apparu chez eux un essoufflement marqué qui s'accompagnait, détail important, on le verra plus tard, d'abondantes expectorations spumeuses.

Les autopsies ont toutes montré des anomalies absolument inédites. À l'ouverture du thorax, le cœur, au lieu d'être d'un rouge homogène, framboisé, présentait une alternance de bandes foncées et de raies plus pâles, ce qui lui donnait un aspect de cœur tigré, d'où le nom qu'on a donné à la maladie à l'époque : les cœurs tigrés. Au microscope optique ou électronique, on notait une dissolution complète des fibres musculaires du cœur.

Des spécimens cardiaques, prélevés à l'autopsie, ont été envoyés aux hôpitaux du Québec et aux grands centres universitaires canadiens et américains. Les pathologistes ont été unanimes : ils n'avaient jamais vu ce genre de lésions. Nous avons découvert une nouvelle maladie – un fait exceptionnel, car on ne découvre une nouvelle maladie qu'environ une fois par siècle.

Janvier 1966, nouveau coup de théâtre! En examinant les autres organes prélevés à l'autopsie, on découvre sur les glandes thyroïdes une lésion importante, lésion causée par l'intoxication au cobalt. Cette lésion démontrait que la bière Dow contenait du cobalt, ce que nous ne savions pas à ce moment-là – c'était un secret – et que ce cobalt était très probablement la cause de notre nouvelle maladie, les cœurs tigrés. L'addition de cobalt à la bière avait été autorisée au Canada un an auparavant. Elle était déjà permise dans plusieurs autres pays.

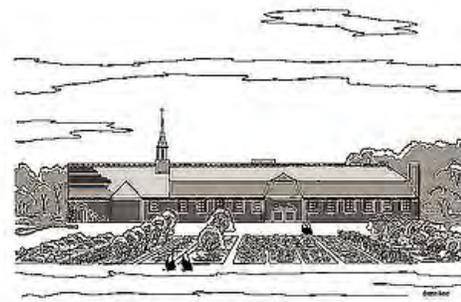
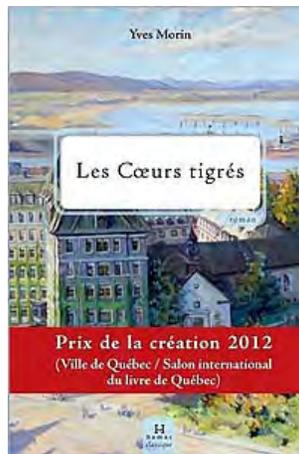


Une fuite à la télévision anglophone CBC de Toronto a diffusé la nouvelle : « Plusieurs morts à Québec à la suite

d'ingestion d'une bière locale ». Les deux paliers de gouvernement continuent de rejeter toute responsabilité attribuable à la bière : on n'a pas découvert de cas semblables dans d'autres villes où le cobalt est régulièrement employé. Le 30 mars 1966, coup de tonnerre absolument imprévisible! La brasserie Dow de Québec, sans qu'on sache pourquoi, déverse 1 M \$ de bière dans les puisards et ferme ses portes, alors qu'elle continue de proclamer l'innocuité de son produit. À notre soulagement, ces opérations mettent fin définitivement à la maladie des cœurs tigrés à Québec. Cependant, les déclarations de la brasserie Dow continuent de nous inquiéter à cause du risque de poursuites.

À cette époque, des cardiologues d'Omaha, au Nebraska, informés par les journaux américains, nous invitent à examiner une série de 64 cas d'insuffisance cardiaque sévère dont ils ignorent la cause. La situation à Omaha est semblable à celle de Québec. Là aussi, une brasserie dessert 80 % du marché d'une petite ville. Nous recommandons de mesurer le cobalt dans la bière. Comme nous l'avions prévu, on y avait ajouté du cobalt de façon plus importante qu'à l'usine de Québec. Le tableau identique de la maladie dans les deux villes est un argument très fort en faveur de la responsabilité du cobalt. À partir de ce moment, la communauté scientifique s'est ralliée à notre cause.

En 1665, les malades avaient été hospitalisés à l'Hôtel-Dieu de Québec, alors propriété des sœurs Augustines. En 1965, sœur Sainte-Geneviève, une religieuse



Hôtel-Dieu 1670 (d'après Drouin)

assez exceptionnelle et férue de l'histoire de sa communauté telle que recensée dans les Annales, par exemple, s'est empressée de nous raconter l'histoire de l'intendant Jean Talon et de sa brasserie. À la demande des Augustines, Jean Talon recrute un jeune médecin, Jean de Bonamour, le premier médecin canadien arrivé à Québec. Ce médecin constate, dans la salle des hommes de l'Hôtel-Dieu, la présence d'une maladie particulière, très grave, qui frappe uniquement les grands buveurs de la bière fabriquée dans la brasserie de Jean Talon, et dont plusieurs décèdent.

Comme les médecins de son temps, Jean de Bonamour soutenait la théorie des humeurs pour expliquer la cause de toutes les maladies. Il l'a appelé hydropisie spumeuse, à cause de l'abondance d'expectorations chez ses patients. Il est permis de croire qu'il s'agissait de la même maladie que celle qui avait frappé les buveurs de la bière Dow en 1965,

celle qui était aussi caractérisée par d'abondantes expectorations spumeuses.

Si vous souhaitez obtenir plus d'informations sur ces deux histoires, il faut vous procurer cet excellent volume en vente dans toutes les bonnes librairies.

Brasserie Jean Talon (1669-1673)



RASSEMBLEMENT DE FAMILLE



L'Association des VÉZINA d'Amérique (AVA) tiendra son prochain rassemblement annuel le samedi 15 juin 2013 à l'HÔTEL QUÉBEC, 3115, av. des Hôtels, Québec.

Le thème de cette année : *Souignons le 5^e anniversaire de fondation de l'AVA.*

Les personnes intéressées à participer à ce rassemblement doivent s'inscrire avant le 15 mai 2012, en communiquant avec M^{me} Céline Bédard-Vézina, 418 872-0226; ou à l'Association des Vézina d'Amérique, C. P. 214, Boischatel, QC G0A 1H0.

D'autres activités sont prévues lors de cette rencontre : visites guidées - tour de ville dans Québec - ateliers « Parlons Vézina » - exposition d'artisans et d'artisanes Vézina.

Pour plus de renseignements, consultez le site de l'association : www.associationvezina.org

BIBLIOTHÈQUE VIRTUELLE



Quatre bases de données ont été ajoutées ou modifiées sur les ordinateurs du parc informatique.

- 1- La Maine Franco-American Genealogical Society a publié environ 77 000 avis de décès qui couvre les années 1860 à 2009. Cette base est sur tous les postes sous l'icône Cimetières, *Avis de décès du Maine*.
- 2- PRDH en ligne est maintenant disponible sur les postes de travail 1 et 5.
- 3- *American Ancestors* est disponible sur les postes de travail 6 et 10. Cette base de données couvre les états de la Nouvelle-Angleterre.
- 4- Une mise à jour a été faite pour la base de données : *Généalogie des français d'Amérique du Nord* (la période 1621 à 1780).



LES GLANURES DE *L'ANCÊTRE*

La revue *L'Ancêtre* pige dans divers contenus des informations d'intérêt général ou à caractère particulier, dans le seul but de renseigner le lectorat. Plusieurs de nos lecteurs poursuivent des recherches en généalogie, et les sources auxquelles puiser varient beaucoup. Certaines sont contemporaines; d'autres peuvent dater mais sont toujours utiles. Une rubrique comme **Les Glanures** permet d'identifier des outils de recherche des plus utiles. Les éléments publiés sont colligés par Rodrigue Leclerc (4069) et approuvés par le Comité de *L'Ancêtre* avant publication. Pour nous joindre : sgq@uniserve.com

Les archives du New York Times *The New York Times*

Dans un message du 24 septembre 2007, on mentionne que le journal *New York Times* est un des plus importants et des plus anciens des États-Unis et que, depuis peu, il est possible de faire une recherche dans les archives de ce journal. <http://query.nytimes.com/>

Commentaires :

- la recherche porte sur les périodes suivantes : depuis 1981, et 1851-1980;
- une recherche avancée peut être conduite;
- les occurrences trouvées sont décrites sommairement au moyen d'un court extrait de la nouvelle correspondante, du nom de la section du journal et de la date de publication;
- le texte complet d'un article peut être acheté selon diverses modalités;
- une source à consulter pour une histoire de famille.

Une belle illustration de la nécessité d'utiliser parfois toutes les possibilités offertes par un moteur de recherche pour dénicher l'information qui nous intéresse.

Source : <http://chercheurnomade.blogspot.ca/>, 24 septembre 2007, avec l'autorisation de Gilles Cayouette (2371).

NDLR : Le site de recherche du *New York Times* fonctionne toujours très bien. À l'entrée sur le site du journal, tapez dans le coin gauche supérieur le nom de famille que vous désirez rechercher, et une foule de résultats vous surprendront.

La normalisation des patronymes

La consultation des registres de l'état civil, des répertoires et des bases de données met en lumière une situation assez fréquente : la diversité de la graphie des patronymes dans plusieurs documents est telle qu'elle incite les chercheurs à les normaliser.

L'exemple suivant illustre ce genre de situation de manière éclatante : dans l'acte de mariage de Dominique Cayouette et d'Adélaïde (Phocas dit) Raymond célébré à L'Isle-Verte (Saint-Jean-Baptiste), le 6 février 1866, on rencontre les variations suivantes pour le patronyme de l'époux : Caiouette dans l'acte et, parmi les signatures, Cayouette, Cayoutte, Caillouette, Cayouët [point sur le y] et Caillouiet!

Quiconque doit transcrire cette information dans un document (une liste, un répertoire, une base de données...) doit s'interroger sur la variante du patronyme qu'il utilisera. Cette opération est loin d'être neutre : un mauvais choix à cette étape peut avoir comme conséquence qu'un chercheur plus tard ne pourra retrouver l'information.

Ce cas est bien sûr exceptionnel et le patronyme en cause a subi au fil des ans, et subit encore, des modifications nombreuses. Par ailleurs, pour quiconque connaît l'histoire de cette famille et les variations de son patronyme, aucune de ces six variations ne doit être retenue.

Une des façons de procéder à une normalisation, et qui présente des aspects intéressants, consiste à conserver la variation rencontrée en indiquant à côté et entre crochets la graphie actuelle.

Lorsqu'une normalisation doit être effectuée, il est impératif d'indiquer clairement qu'une telle opération a été menée, les critères utilisés et les raisons qui l'expliquent.

Source : <http://chercheurnomade.blogspot.ca/>, 29 avril 2007, avec l'autorisation de Gilles Cayouette (2371).

NDLR : Il s'agit bien sûr d'un cas exceptionnel. Mais le chercheur en généalogie doit faire preuve d'imagination et lister toutes les variantes des patronymes sur lesquels il travaille. Il est alors plus facile d'imaginer des tronçons passe-partout à utiliser dans des moteurs de recherche. Ici, nous pourrions suggérer CAYO, CAIO et CAIL.

Les registres de l'état civil et les signes de catholicité

La mention de signes de catholicité dans les registres de l'état civil du Québec n'est nullement exigée par la réglementation; elle ne se rencontre que dans les registres catholiques et dans le contexte de l'identification de personnes inconnues décédées. Indice de leur importance, la partie du texte de certains actes qui les concerne est significative et souvent aussi longue que celle consacrée aux éléments requis par la réglementation.

Dans l'Église catholique, le fait d'être baptisé ou non donne droit à un certain nombre de privilèges dont celui du type de célébration à son enterrement et, surtout, le fait d'avoir son corps inhumé dans la partie consacrée du cimetière. Lors de la découverte du corps d'une personne inconnue, une des vérifications effectuées concerne la présence de signes de catholicité, et l'absence de ceux-ci est parfois mentionnée explicitement dans le texte de l'acte de sépulture :

« ...n'ayant sur lui aucun signe qu'il fut catholique... » [voir le **billet** publié le 20 juin 2011].

Dans les actes de sépulture concernés, on constate une diversité de tels signes lorsqu'ils sont précisés :

- un chapelet [voir le **billet** publié le 13 octobre 2010]
- une croix ou un crucifix [voir le **billet** publié le 25 juin 2009]
- un scapulaire
- un tatouage [une croix; le nom de Jésus]
- une relique [ou un reliquaire]
- un livre de prières.

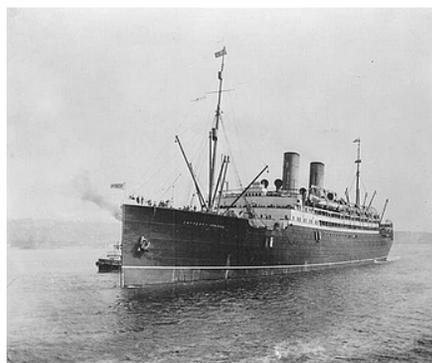
Dans quelques cas, le corps porte plus d'un signe identique [exemple : deux scapulaires, voir le **billet** du 12 décembre 2008] ou différent :

- « ...un Scapulaire, un chapelet & plusieurs autres marques de christianisme... »,
- « ...un nom de Jesus pique en noir sur la jembe gauche et un petit reliquaire en bandoliere... ».

Si la présence de certains de ces signes va de soi, d'autres sont laissés à la discrétion du curé :

- « ...après avoir trouvé sur lui un bon livre pour marque de sa catholicité... »
- « ...après avoir demandé un prestre, dit chapelet, demandé pardon à Dieu... » [voir le **billet** publié le 7 octobre 2011]
- « ...des marques suffisantes de catholicité... » [voir le **billet** du 5 juin 2010].

Source : <http://chercheurnomade.blogspot.ca/>, 29 décembre 2011, avec l'autorisation de Gilles Cayouette (2371).



S.S. EMPRESS OF IRELAND

Source : <http://data2.collectionscanada.ca/ap/a/a116389.jpg>

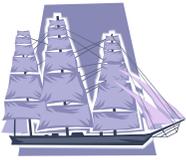
Les enquêtes sur les naufrages au Canada

De tout temps, les naufrages ont fasciné l'imagination et ont suscité de l'intérêt pour l'héritage maritime. Le site de *Bibliothèque et Archives Canada* (BAC) renferme notamment de l'information relative aux **Enquêtes sur les naufrages**.
www.collectionscanada.gc.ca/sos/naufrages/index-f.html

La rubrique *Bases de données* permet de consulter les images des rapports maritimes découlant d'enquêtes sur les pertes et les victimes de naufrages. Ces rapports contiennent entre autres choses les témoignages des membres d'équipage, des passagers et d'autres témoins d'accidents maritimes historiques.

Le site est bilingue.

Source : <http://chercheurnomade.blogspot.ca/>, 10 avril 2008, avec l'autorisation de Gilles Cayouette (2371).



GENS DE SOUCHE

La revue *L'Ancêtre* offre de publier quatre fois l'an un article à contenu en partie généalogique et rejoignant un patronyme des premiers arrivants. La plupart des ancêtres sont arrivés par voie de mer, même au XX^e siècle. Par définition, nous incluons tous les arrivants ayant eu une descendance au Québec.

LE PATRONYME GASSE

France DesRoches (5595)

Ma mère, Marie-Paule Thivierge, m'a toujours dit qu'elle était de descendance hollandaise du côté maternel. Sa mère, Demerise Gasse, avait apparemment un ancêtre hollandais qui était venu s'établir en Gaspésie avec deux ou trois garçons. Ils auraient modifié leur nom en supprimant la particule *van* (de *van Gasse*). Mes tantes Mariette et Fernande affirmaient la même chose. Mon oncle Francis et le frère de ma grand-mère, Thomas Gasse, quant à eux, croyaient que le nom était plutôt d'origine allemande, et qu'à cause de la Première Guerre mondiale, la famille avait convenu de « néerlandiser » le nom. Quand j'étais petite, ma mère me chantait des chansons dans une langue incompréhensible. *Ce n'était pas de l'anglais, elle le parlait parfaitement, ayant fréquenté l'école anglaise au Nouveau-Brunswick**.

Tout cela me semblait plausible. Ma grand-mère mesurait cinq pieds sept ou huit pouces (1,70 à 1,72 m), ce qui était très grand pour l'époque. *C'est normal, le peuple hollandais est le plus grand au monde*. Ma mère et la plupart de ses frères et sœurs étaient très blonds. De fait, je voulais bien croire que j'avais du sang hollandais dans mes veines. Ayant épousé un Hollandais d'origine, j'affirmais que mes enfants avaient plus de sang hollandais que québécois.

Nouvellement entrée à la Société de généalogie de Québec et curieuse de savoir quand cet ancêtre hollandais était venu au Québec avec ses deux ou trois garçons, j'ai donc entrepris une recherche rapide dans les répertoires de la Gaspésie et de Rimouski. Ce que j'ai trouvé m'a vraiment déboussolée.

MA GRAND-MÈRE DEMERISE GASSE

Marie Adèle Demerise Gasse est née le 9 octobre 1884 à Sainte-Anne-des-Monts. Tel qu'écrit dans l'acte de baptême, son père est Damase **Gasse****, – *on est bien avant la Première Guerre,*

mais était-ce vraiment des Hollandais? Ce pourrait effectivement être des Allemands, car il était venu beaucoup de mercenaires allemands dans les années 1770, des combattants pour la Grande-Bretagne contre la Révolution américaine, qui s'étaient installés en Gaspésie – et sa mère, Illuminée Servant (son prénom a été massacré toute sa vie, de Marie-Lucide à Élumineé en passant par Lumina). Ma grand-mère Demerise avait épousé Joseph-François Thivierge, commis, fils de François, commerçant, et Marie Labrecque, le 16 avril 1907 à Sainte-Anne-des-Monts. Ils ont eu 10 enfants : Marguerite Alexandrine, Gérard, Georges, Mariette, Marie-Paule, Fernande, Thérèse (décédée en bas âge), Roland, Francis, Françoise (décédée à l'âge de 2 ans).

Mon grand-père Thivierge était contremaître dans une usine de sciage de bois à Sainte-Anne-des-Monts, et par la suite à Dalhousie, Nouveau-Brunswick. La famille est revenue vivre à Québec dans les années 1930. Marguerite est née à Sainte-Anne-des-Monts; Gérard et Georges à Cap-Chat; Mariette, Marie-Paule, Thérèse, Roland et Francis à Dalhousie; Fernande, à Montréal alors que la famille était en visite chez la grand-mère Lumina; et la dernière, Françoise, est née à Québec. Demerise est décédée le 9 octobre 1949 à Québec, âgée de 65 ans. Joseph Thivierge est décédé à La Prairie le 1^{er} avril 1956, à l'âge de 81 ans.



Mariage de de Demerise Gasse et Joseph François Thivierge le 16 avril 1907.
Photo fournie par l'auteure.

DAMASE GASSE

Damase est né le 15 janvier 1842 à Sainte-Flavie et a été baptisé le lendemain en l'église de Sainte-Luce. Dans l'acte de naissance, le nom des parents est Isaac **Gâce** (cultivateur de Sainte-Flavie) et Marie (Anastasie) Poirier. Au moment de son mariage avec Élumineé Servant (fille mineure

de Joseph, cultivateur, et Adèle Proulx, le 8 janvier 1878), Damase **Gaze** (veuf majeur d'Arthémise Lavoie) est commis marchand à Sainte-Anne-des-Monts. Il signe **Gasse**. Lors de la naissance des premiers enfants de ce deuxième lit, il réside à Rivière-à-la-Martre et est cultivateur. Il fait baptiser ses

* Le texte en italique réfère à mes réflexions.

** Tout au long du texte, l'auteure respecte la graphie des noms et prénoms, telle que constatée.

enfants à Sainte-Anne-des-Monts, une distance de 25 km environ, trajet qui se faisait alors par voie maritime. À la naissance de ma grand-mère Demerise, il demeure à Sainte-Anne-des-Monts et est toujours cultivateur. Plus tard, au mariage de plusieurs de ses enfants, il est devenu commerçant de bois. À son décès le 14 janvier 1908 (66 ans) à Sainte-Anne-des-Monts, il est mentionné dans l'acte qu'il est industriel. Quelque temps après la mort de son mari, Lumina est allée vivre à Montréal, dans la paroisse de Sainte-Brigide.

Damase et Lumina ont eu plusieurs enfants :

1. Hilaria **Gasse**, née le 17 novembre 1878 à Rivière-à-la-Martre et baptisée le 25 janvier 1879 à Sainte-Anne-des-Monts. Elle a épousé Adjudor Lévesque le 12 juin 1899. Elle est décédée le 8 novembre 1945 (66 ans) à Sainte-Anne-des-Monts.
2. Anonyme (une fille), née et décédée le 8 janvier 1880 à Rivière-à-la-Martre. Sépulture le 10 à Sainte-Anne-des-Monts.
3. Eugénie, née le 18 octobre 1880 à Rivière-à-la-Martre et baptisée sous condition le 25 décembre à Sainte-Anne-des-Monts. Elle a épousé Joseph Gauthier dit Larouche le 23 janvier 1906; elle s'est remariée à Alfred Larouche (veuf de Délia Vallée) le 8 janvier 1921 à Sainte-Anne-des-Monts. Elle est décédée le 16 décembre 1980 (100 ans) à Montréal.
4. Napoléon, né le 12 avril 1882 à Rivière-à-la-Martre, et baptisé le 15 juin à Sainte-Anne-des-Monts. Il a épousé Alma Lefrançois le 29 janvier 1907. Il est décédé le 25 février 1963 (80 ans) à Sainte-Anne-des-Monts.
5. Ernestine, née le 13 juin 1883 à Rivière-à-la-Martre et baptisée le 19 à Sainte-Anne-des-Monts. Elle a été baptisée sous condition car « la validité du premier ondoisement donné à la maison par une sage-femme était douteuse ». Elle a épousé Louis Lévesque (veuf de Laura Collin) le 1^{er} octobre 1907; elle s'est remariée avec Marcellin Vallée (veuf de Marie Dionne) le 7 janvier 1919 à Sainte-Anne-des-Monts; elle s'est mariée une troisième fois à Léon Chénard, à Tourelle le 27 décembre 1948. Elle est décédée le 5 mai 1966 à Tourelle (82 ans).
6. **Demerise** (Marie Adèle), née le 6 octobre 1884 et baptisée le 9 octobre à Sainte-Anne-des-Monts. *Ma mère m'avait dit que sa mère était née et avait vécu à Sainte-Anne-des-Monts.* Demerise a épousé Joseph Thivierge le 16 avril 1907 à Sainte-Anne-des-Monts. Elle est décédée à Québec le 9 octobre 1949 (65 ans).



Demerise à 40 ans en 1924.
Photo fournie par l'auteure.

7. Antoinette (Marie Anne), née le 18 mars 1886 à Sainte-Anne-des-Monts. Mariée à Antoine Parent à Sainte-Brigide de Montréal le 5 juillet 1911. Décédée le 10 avril 1973 à Saint-Léonard de Montréal (87 ans).
8. Damase, né le 3 mars 1888 à Sainte-Anne-des-Monts. Marié à F. Victoria Dion à Saint-Stanislas de Montréal le 7 septembre 1915. Il est décédé le 27 octobre 1964 à Montréal.
9. Louis-Napoléon, né le 10 février 1890 à Sainte-Anne-des-Monts.

10. Clarisse, née le 5 août 1892 à Sainte-Anne-des-Monts. Mariée à Léopold Archambault à Sainte-Brigide de Montréal le 9 mai 1911.

11. Thomas, né le 17 février 1895. Marié à Artheline Chouinard le 23 juillet 1918 à Sainte-Anne-des-Monts. Il est décédé le 15 août 1986 à Hull (91 ans).

12. Adjudor, né le 25 mai 1898 à Sainte-Anne-des-Monts. Il a épousé Palmire Brisebois à Sainte-Brigide de Montréal le 30 septembre 1918. Il est décédé le 29 décembre 1973 à Montréal (75 ans).

Damase **Gaze** avait déjà été marié en premières noces à Arthémise Lavoie le 25 août 1863 (Pierre et Joseph Langlois, de la paroisse de Saint-Denis). Il résidait alors à Rivière-à-la-Martre. Arthémise est décédée le 30 mars 1874 à l'âge de 34 ans, des suites de l'accouchement de son fils Charles François, et a été inhumée le 1^{er} avril à Sainte-Anne-des-Monts. Au moment du

décès de son épouse, Damase était commis marchand. Pendant les 11 années de mariage avec Arthémise, Damase a vécu à Rivière-à-la-Martre et a été pêcheur, cultivateur et commis marchand. Le couple a eu sept enfants :

1. M.-Anna **Gaze**, née le 9 août 1864 à Rivière-à-la-Martre et baptisée le 22 août à Sainte-Anne-des-Monts. Dans l'acte de baptême, Damase est dit pêcheur. Anna a épousé François Vallée le 22 février 1886 à Mont-Louis.
2. Joachim **Gaze**, né le 31 décembre 1865 à Rivière-à-la-Martre et baptisé le 18 janvier 1866 à Sainte-Anne-des-Monts. Damase est dit cultivateur.
3. Georges, né le 31 juillet 1867 à Rivière-à-la-Martre et décédé le 13 novembre 1868 (15 mois). La sépulture a eu lieu à Sainte-Anne-des-Monts. Damase est dit pêcheur.
4. Marie Claudia, née le 28 février 1869 à Rivière-à-la-Martre et baptisée le 15 mars à Sainte-Anne-des-Monts. Damase est dit cultivateur.
5. Napoléon, né le 18 juin 1871 à Rivière-à-la-Martre et baptisé le 3 juillet. Il est décédé le 21 octobre 1872 à l'âge de 16 mois (Sainte-Anne-des-Monts).

6. Marie Zélia **Gaze**, née le 1^{er} mars 1873 à Rivière-à-la-Martre et baptisée le 3 avril à Sainte-Anne-des-Monts.
7. Charles François, né le 25 mars 1874 et baptisé sous condition le même jour. L'enfant est décédé le 27 mars 1874 et a été inhumé le 28 à Sainte-Anne-des-Monts.

ISAAC GASSE, DEUXIÈME DU NOM

Je poursuis donc mes recherches, car rien n'indique encore de nom à consonance hollandaise. Isaac **Gâze** est né le 30 mars 1809 à Saint-Germain de Rimouski. Il a épousé Anastasie Poirier (Germain, Geneviève Saint-Laurent) le 12 janvier 1836 à Saint-Germain où il était cultivateur. À la naissance de plusieurs de ses enfants, il est cultivateur à Sainte-Flavie et doit franchir une distance de 14 km environ pour les faire baptiser à Sainte-Luce. Au recensement de 1851, il habite encore Sainte-Flavie. Au mariage de bon nombre de ses enfants, il est toujours cultivateur mais à Rivière-à-la-Martre. Isaac et Anastasie ont eu au moins neuf enfants :

1. Marie Anastasie **Gâze**, née le 2 décembre 1836, a épousé Noël Lefrançois le 20 novembre 1855. Elle est décédée le 10 mars 1917 à Sainte-Anne-des-Monts (80 ans).
2. Anonyme, ondoyé et décédé à Sainte-Anne-des-Monts le 8 octobre 1838.
3. Napoléon (Isaac Étienne) **Gâze**, né le 25 septembre 1839 à Sainte-Flavie et baptisé le 29 à Saint-Germain de Rimouski. Il a épousé Louise Henley le 26 juin 1859 à Sainte-Anne-des-Monts. Son père Isaac **Gaze** est de Rivière-à-la-Martre. Il s'est marié en secondes noces avec Henriette Morin le 16 mai 1864 à Sainte-Anne-des-Monts. Il est décédé le 15 mai 1913 à Cap-Chat.
4. **Damase**, né le 15 janvier 1842 à Sainte-Flavie et baptisé le lendemain à l'église de Sainte-Luce. Il a épousé en premières noces Arthémise Lavoie le 25 août 1863, et en secondes noces Lumina Servant le 8 janvier 1878. Il est décédé le 14 janvier 1908 (66 ans) à Sainte-Anne-des-Monts.
5. Tancrede (Joseph Élysée) **Gâze**, né le 29 août 1846 à Sainte-Flavie et baptisé le 30 à Sainte-Luce. Il a épousé Praxède Roy le 23 septembre 1873 à Sainte-Anne-des-Monts.
6. Anonyme **Gâze**, né le 3 décembre 1848 à Sainte-Flavie et décédé quelques instants après sa naissance. Il a été inhumé le 7 décembre à Sainte-Luce.
7. François, né vers 1850, est décédé le 6 mai 1870 à Sainte-Anne-des-Monts (20 ans).
8. Clarisse **Gaze**, née le 27 février 1852 et baptisée le 28 à Sainte-Flavie. Elle a épousé Joseph Soucy le 5 mai 1873 à Sainte-Anne-des-Monts. Elle est décédée le 26 novembre 1886 et a été inhumée le 29 à Saint-Norbert de Cap-Chat (35 ans).
9. Joseph (Israël) **Gaze**, né le 17 mars 1854 et baptisé le 18 à Sainte-Flavie. Il a épousé Joséphine Pelletier le 10 août 1874 à Sainte-Anne-des-Monts. Il est décédé le 21 septembre 1933 et a été inhumé à Sainte-Anne-des-Monts (79 ans).

Anastasie Poirier est décédée le 18 février 1878 et a été inhumée le 20 à Sainte-Anne-des-Monts (64 ans). Isaac **Gasse** s'est remarié le 8 février 1881 avec Marie Valcourt (Jean-Baptiste, Élizabeth Bois), veuve de Lucien Gagnon, à Saint-Norbert de Cap-Chat. Isaac était toujours cultivateur à Rivière-à-la-Martre. Il est décédé le 25 juillet 1884 et a été inhumé à Saint-Germain de Rimouski (76 ans).

ISAAC GASSE, PREMIER DU NOM

Isaac **Gase** et Mathilde (Domithilde) Lepage (Charles et Marie Anne Guyon ou Dion), souvent nommée Mitilde dans les actes, se sont épousés le 12 janvier 1802 à Saint-Germain de Rimouski. On précise dans l'acte qu'il est laboureur. Isaac est né le 30 mars 1779 au même endroit. *Il n'est pas né en Hollande, ce doit donc être la génération précédente, mais ça ne peut pas être un mercenaire allemand.* Il est décédé le 10 juin 1810 (38 ans) à Saint-Germain de Rimouski. Il a pratiqué le métier d'agriculteur toute sa vie. Le couple n'a été marié que pendant 8 ½ ans, mais il a eu le temps d'avoir sept enfants.

1. Louis (Joseph) **Gaffe**, né le 14 novembre 1802 et baptisé le lendemain. Il a épousé Célestine Gagné le 15 janvier 1828 à Saint-Germain de Rimouski.
2. Claire **Gâze**, née le 13 août 1804. Elle a épousé Basile Langis le 18 janvier 1825. Elle est décédée le 21 mars 1826 et a été inhumée le 24 à Saint-Germain de Rimouski (21 ans).
3. Hedwidge, née le 18 mars 1806 et baptisée le 19 à Saint-Germain de Rimouski. Elle a épousé Pierre Gagné le 15 janvier 1828. Il s'agit probablement d'un mariage double avec son frère Louis, mais les parents de leurs conjoints ne sont pas les mêmes. Hedwidge est décédée le 12 novembre 1859 (53 ans) à Saint-Germain de Rimouski.
4. Marie, née le 2 octobre 1807 à Saint-Germain de Rimouski.
5. **Isaac**, né le 30 mars 1809 et baptisé le 16 avril à Saint-Germain de Rimouski. Il a épousé en premières noces Anastasie Poirier le 12 janvier 1836 à Saint-Germain de Rimouski, et en secondes noces Marie Valcourt le 8 janvier 1881 à Saint-Norbert de Cap-Chat. Il est décédé le 25 juillet 1884 à Saint-Germain de Rimouski (76 ans).
6. Lucie, née le 24 septembre 1810 à Saint-Germain de Rimouski.
7. Angratie, née vers 1811, a épousé Barthélemy Dubé, veuf de Julie Levesque, le 11 octobre 1852. Elle est décédée le 12 avril 1895 (84 ans) à Saint-Germain de Rimouski.

LOUIS GASSE

Louis et Magdeleine Ruest (Antoine, Madeleine Dutremble) se sont épousés à Saint-Germain de Rimouski le 5 juillet 1774. Magdeleine était veuve de Jacques Hugue. Il est d'ailleurs indiqué dans la marge de l'acte « mariage de louis gasse et de la veuve hugue ». Le couple s'est marié le même

jour que Toussaint Saint-Laurent et Agnès Ruest, la sœur de Magdeleine, et Jean Ruest, le frère de Magdeleine, et Rosalie Gagnon. On mentionne dans l'acte que Louis est habitant. Louis **Gâce** a été baptisé le 9 mars 1749 à Saint-Germain de Rimouski. Il s'est marié en secondes noces le 8 octobre 1805 avec Rosalie Lizotte, veuve de Joseph Mignot dit Labrie, à Saint-Germain de Rimouski. Dans l'acte de mariage, on le dit laboureur. *Je ne vois toujours pas de particule van et il est né ici.* Le couple ne semble pas avoir eu une grande progéniture. Voici les seuls enfants que j'ai trouvés :

1. Marie **Gâce ou Gafre**, née vers 1775, épouse Hyacinthe Côté (bedeau) le 4 novembre 1801. Elle est décédée le 28 décembre 1846 (71 ans) à Saint-Germain de Rimouski.
2. **Isaac**, né le 31 mars 1779. Il a épousé Mathilde (Domithilde) Lepage le 12 janvier 1802. Il est décédé le 10 juin 1810 à Saint-Germain de Rimouski.
3. Barbe, née le 24 octobre 1780 et baptisée le 29. Elle est décédée le 16 mai 1856 (76 ans) à Saint-Germain de Rimouski.

Louis **Gace** est décédé le 5 février 1822 et a été inhumé le 7 à Saint-Germain de Rimouski.

JOSEPH GASSE

Les Gasse ont été parmi les premiers à s'établir à Rimouski en 1724. Il y avait eu avant eux les Lepage (1696), les Saint-Laurent (1696), les Gosselin (1701), puis les Desrosiers (1728). Joseph va défricher la terre d'Edmond Pineau. Joseph et Élisabeth ou Isabelle (variant selon les actes) Laurent dit Saint-Laurent (Pierre, Constance Marie Guérinet) se sont épousés à Saint-Germain de Rimouski le 21 novembre 1726. Dans l'acte de baptême de l'épouse, le nom est Isabelle Laurent. Joseph **Gasce** est né le 25 février 1692 à la Pointe-De Lévy. *Lui aussi est né ici, ça doit remonter pas mal loin; on est quand même en 1692.* On ignore la date du décès de Joseph, mais on sait qu'il est décédé au moment du mariage de Louis en 1774. Le couple Joseph et Isabelle a eu plusieurs enfants :

1. Joseph **Gasce**, né le 30 août 1727 à Saint-Germain de Rimouski.
2. Ambroise **Gasce**, né le 9 novembre 1729 à Saint-Germain de Rimouski.
3. Joachim **Gasce**, né le 25 mars 1732 à Saint-Germain de Rimouski.
4. Isabelle **Gasce**, née le 30 décembre 1734 à Saint-Germain de Rimouski. Elle a épousé Jean-Baptiste Poulin le 1^{er} février 1753 en un lieu indéterminé.
5. Pierre, né le 27 mars 1737 à Saint-Germain de Rimouski.

6. Agnès **Gase**, née le 8 janvier 1739 et décédée le 9 juin 1739 (5 mois) à Saint-Germain de Rimouski.
7. Reine **Gase**, née le 24 juillet 1740. Elle a épousé Jean-Baptiste Pineau le 24 mai 1762 à Saint-Germain de Rimouski.
8. Rose **Gace**, née le 15 août 1743 à Saint-Germain de Rimouski.
9. **Louis Joseph Gâce**, né le 9 mars 1749 à Saint-Germain de Rimouski. Il a épousé en premières noces Magdeleine Ruest le 5 juillet 1774 à Saint-Germain de Rimouski. Il s'est marié en secondes noces avec Rosalie Lizotte le 8 octobre 1805. Il est décédé le 5 février 1822.

THOMAS GASSE

Je regarde dans le *Dictionnaire biographique des ancêtres québécois* de Michel Langlois et je lis à **Thomas Gasse** « Fils de Claude et Marie Pirou de la paroisse Saint-Godard de Rouen en Normandie ». *Le voilà mon ancêtre hollandais! Surprise, déçue, je ne saurais dire; mais d'où venait cette fable? Ma grand-mère Demerise et son frère Thomas affirmaient que le nom était d'origine hollandaise pour l'une, et allemande pour l'autre. Leur père, Damase, s'était dit Irlandais au recensement de 1881. Peut-être que la méprise venait de là, de Irlandais à Hollandais – il arrive encore aujourd'hui que des gens confondent ces deux nationalités – à Allemand. Il est possible, en constatant à quel point le patronyme avait été écrit de façons aussi variées, qu'on ait cru que ce pouvait être d'une origine autre que française. Vu la présence des nombreux descendants allemands en Gaspésie, on a pu tirer des conclusions non fondées. Mais ce ne sont là que des hypothèses. On ne le saura jamais car il ne reste probablement plus personne en mesure d'en parler, à moins que d'autres descendants de Damase aient une version différente, ou en sachent plus long...****



Famille de Demerise et Joseph François Thivierge en 1916 :
Marie-Paule (ma mère) 14 mois,
Mariette 3 ans,
Marguerite Alexandrine 8 ans,
Gérard 6 ans,
et Georges à l'avant 5 ans.
Photo fournie par l'auteur.

Parlons de l'ancêtre Thomas Gasse, un Français de la Normandie. On ne connaît pas avec certitude sa date de naissance; il pourrait être né vers 1642 ou 1644 ou encore 1647 (*Dictionnaire du Québec ancien* du PRDH donne 1644). Selon le recensement de 1666, il est do-

*** En furetant sur Internet, j'ai noté que le nom **van Gasse** existe en France, en Belgique et dans les Pays-Bas. Peut-être que Thomas avait des ancêtres hollandais ou flamands et que cette information s'est transmise de génération en génération. Il faudrait alors faire de plus amples recherches en Europe. Gasse est un nom de famille alsacien-lorrain; c'est un dérivé de l'allemand qui signifie rue étroite, désignant celui dont la maison est située dans la rue. Dans les autres régions, comme la Bourgogne, l'Ouest de la France et la Normandie, il représente une variation de gâche, flaque d'eau, désignant l'habitant d'une maison aux abords boueux.

mestique engagé chez Nicolas Gendron, à l'île d'Orléans; il y est toujours en 1667.

Le 2 octobre 1669, il signe un contrat de mariage devant le notaire royal Pierre Duquet avec Marguerite Prévost; ce contrat est annulé par la suite. Le 21 août 1671, une fille prénommée Geneviève **Gausse** est baptisée à Sainte-Famille; il en est le père naturel. La mère est Claire Françoise Paré. Il est inscrit dans la marge de l'acte « bâtard ». En septembre 1672, Thomas loue de Simon Rochon une terre de deux arpents de front du côté sud de l'île d'Orléans; le bail est renouvelé pour une année supplémentaire

Le 24 juin 1680, il signe un contrat de mariage devant le notaire Duquet avec Geneviève Sureau (Théodore, Françoise Brunet, une Fille du roi du premier contingent arrivé en 1663). Geneviève est née à Québec le 2 octobre 1664. Elle est veuve de Martin Lafilé qu'elle avait épousé le 26 novembre 1678 à l'âge de 14 ans. Ce couple n'avait pas eu d'enfants.

Les époux s'installent sur la terre que Geneviève occupait avec son premier mari et qu'elle avait obtenue par succession de son père dans la seigneurie de Lauzon, sur la rive sud du Saint-Laurent. Thomas vendra cette terre au curé Philippe Boucher en 1696. Mais moyennant compensation, il pourra rester jusqu'à la fin de ses jours dans cette habitation. Il décède à l'Hôtel-Dieu de Québec le 18 mars 1702. De l'union Gasse-Sureau naissent 10 enfants :

1. Thomas **Gausse**, né le 22 août 1681 et baptisé le 23 à L'Islet. Il est décédé le 3 septembre 1681 et a été inhumé au même endroit.
2. Anonyme, né le 20 décembre 1682 et ondoyé à la Pointe-De Lévy; décédé le même jour.
3. Pierre, né le 8 novembre 1687 et baptisé à Québec.
4. Thomas **Gaze**, né vers 1689 en un lieu indéterminé au Québec et décédé le 5 septembre 1690 à la Pointe-De Lévy.
5. **Joseph**, né le 25 février 1692 à la Pointe-De Lévy. Il a épousé Élisabeth Laurent le 21 novembre 1726 à Saint-Germain de Rimouski,
6. Philippe, né vers 1694 en un lieu indéterminé au Québec. Il a épousé Marie Salois le 26 novembre 1720 à Saint-Laurent, île d'Orléans.
7. Charles, né le 26 avril 1696 à la Pointe-De Lévy.
8. Louis Marie, né le 19 mai 1699, baptisé le 20 à la Pointe-De Lévy.
9. Marie Charlotte, née le 4 février 1701 à Québec.
10. Marie Josèphe, née le 9 juin 1702 à Québec. Elle épouse Charles Jean Delage dit Lafleur le 23 décembre 1720 à Rimouski. Elle épouse en deuxièmes noces François Lacoste dit Languedoc le 7 octobre 1737 à Boucherville; elle épouse en troisièmes noces Louis Renaud dit Deslauriers le 16 janvier 1764.

Geneviève Sureau épousera en troisièmes noces Jean Maranda, avec qui elle aura quatre autres enfants. Elle décède à l'Hôtel-Dieu de Québec le 19 octobre 1711 à l'âge de 47 ans.

Ainsi Thomas Gasse n'est ni un Hollandais, ni un Allemand, et il n'est pas arrivé avec deux ou trois garçons. Il a eu plusieurs enfants, tous nés en Nouvelle-France. La chanson que ma mère me chantait (qu'apparemment sa propre mère lui chantait), avait probablement été inventée, mais j'ignore par qui. Finalement, mes enfants sont moitié-québécois et moitié-hollandais. Les histoires de famille méritent d'être vérifiées; on a souvent des surprises.

Au fil du temps, il y a eu plusieurs graphies du nom : Gasse, Gâce, Gâsse, Gaze, Gazé, Gacé, Gasce, Gausse, Gosse.

Sur Internet à *Canada 411*, on constate que les Gasse ont essaimé un peu partout au Québec. Ils sont partis de la Pointe-De Lévy, se sont établis à Rimouski pendant trois générations, puis se sont rendus jusqu'à Sainte-Flavie, Sainte-Luce, Rivière-à-la-Martre et Sainte-Anne-des-Monts. Il y en a encore une forte concentration en Gaspésie et surtout à Sainte-Anne-des-Monts. Selon l'Institut de la statistique du Québec, la plus forte concentration se trouverait en Montérégie, suivie de la région du Bas-Saint-Laurent. Le patronyme vient au 1 400^e rang au Québec. Pour ce qui est de la France, il y a eu environ 1 500 Gasse qui sont nés au cours du dernier siècle, principalement en Seine-Maritime, en Sarthe et en Eure-et-Loir.

BIBLIOGRAPHIE

- BMS2000.
- *Centenaire de Rimouski*, Album-souvenir 1829-1929, Rimouski, S. Vachon éditeur, 1929, 85 p.
- *Décès de Saint-Germain de Rimouski 1701-1987*, Société de généalogie et d'archives de Rimouski, 2000.
- Fonds Drouin, à la SGQ et sur <https://familysearch.org>
- LANGLOIS, Michel. *Dictionnaire biographique des ancêtres québécois (1608-1700)*, Sillery, tome II [D à I], Maison des ancêtres, 1999, 511 p.
- *Mariages de la Haute Gaspésie 1786-2003*, tome 1, A-L, Société de généalogie et d'archives de Rimouski, 2004.
- *Naissances et baptêmes de Saint-Germain de Rimouski 1701-1987*, Société de généalogie et d'archives de Rimouski, vol. 1, 2000.
- Programme de recherche en démographie historique (PRDH), Université de Montréal.
- Renseignements fournis par Diane Gagnon (6556).
- *Répertoire des mariages de Rimouski 1701-1984*, vol. 4, Société de généalogie de Québec, 1986.
- *Tableau généalogique des mariages célébrés dans les paroisses du diocèse de Rimouski*, tome II, Société de généalogie et d'archives de Rimouski, 2009.
- www.ancestry.com



LE NOUVEAU BMS2000

La généalogie au bout des doigts!

Groupe BMS2000 est un projet coopératif de mise en commun des données généalogiques de 24 sociétés de généalogie du Québec et des environs immédiats. Cette base commune contient plus de 8 millions de fiches de données de baptêmes, de mariages et de sépultures. En octobre 2012, à l'assemblée générale annuelle du Groupe BMS2000, on a annoncé une nouvelle mouture de cet outil de recherche, arrivée en décembre 2012 dans vos centres de généalogie. La page d'accueil est d'un format nouveau, ce qui demande une certaine adaptation.

DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE DU CANADA



Le Dictionnaire biographique du Canada a été créé en 1959 dans le cadre d'un projet conjoint entre l'Université de Toronto et l'Université Laval. Cet ouvrage de référence historique et bilingue, contient près de 8 500 biographies; il est disponible en ligne à www.biographi.ca/. Plus de un million de personnes le visitent annuellement. Dans son format papier, le *Dictionnaire* comprend actuellement

15 volumes, et se termine avec les naissances de 1931. Le 16^e volume portera sur la période de 1930 à 1940. Il faut environ sept années pour produire chaque volume.

Pour cette œuvre imposante, MM. Réal Bélanger, de Québec, et John English, de Toronto, ont reçu en décembre 2012 le Prix Pierre-Berton de la Société Histoire Canada des mains du gouverneur général David Johnston, à Ottawa.

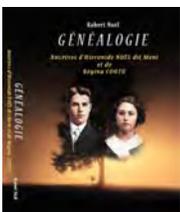
Nous invitons les généalogistes, chercheurs et amateurs d'histoire à utiliser cet outil indispensable à la confection de récits et de textes. Pour leurs histoires de famille, par les éléments de vie du XVII^e au XX^e siècle que ce dictionnaire contient, il se révélera des plus utiles.



M. Réal Bélanger, directeur général adjoint du DBC.
Source : Histoire Canada.

La rédaction de *L'Ancêtre*

NOS MEMBRES PUBLIENT



NOËL, ROBERT, *Généalogie Ancêtres d'Hiéronide Noël dit Meni et de Régina Coutu*, Québec, [s. n.], 2012, 761 p.

Quels sont les impératifs qui ont poussé nos ancêtres à s'établir toujours un peu plus loin? La guerre, l'oppression, la famine, l'aventure, la liberté, la richesse, ou tout simplement la quête du bonheur? Le territoire de la Nouvelle-France était habité par les Amérindiens. Ces personnes qui se lancent les premières dans une entreprise, ces pionniers, ces colons, nos ancêtres, occupèrent les berges du fleuve Saint-Laurent. C'est à l'île d'Orléans que François Noël, venu du Poitou, et Nicole Le-grand, Fille du roi, de Saint-Sulpice à Paris, vinrent s'établir. Il était arrivé en 1665, avant la fermeture de la saison de la navigation.

François Coutu, natif de Picardie, fut un pionnier de la seigneurie de Lavaltrie, en aval de l'île de Montréal. Il épousa Marie-Louise Lesiège, fille de Pierre, originaire de Dordogne. Ce dernier fut tué par les Iroquois vers 1691.

Un second livre qui complète celui-ci est à diffusion restreinte :

***Généalogie Descendants d'Hiéronide Noël dit Meni et de Régina Coutu*.**

Le livre *Ancêtres* est disponible auprès de l'imprimeur par internet : Lulu

ou de l'auteur à domainedesifs@gmail.com



GÉNÉALOGIE INSOLITE

Louis Richer (4140)

S'INVENTER UNE IDENTITÉ, ICI ET AILLEURS (2)

DES THOMAS DIT BIGAOUETTE ADOPTENT LE PATRONYME BÉDARD

Le 1^{er} juillet 1879, le curé de la paroisse de Saint-Jean-Baptiste à Québec baptise Augustin François Bédard. Selon l'acte de baptême, l'enfant est né la veille du légitime mariage de feu Augustin Bédard, sellier, et Victoria Poiré. Le parrain et la marraine sont François Blouin et Philomène Poiré, tante de l'enfant. Neuf mois plus tôt, jour pour jour, soit le 1^{er} octobre 1878, à la même paroisse, Victoria Poiré, avait épousé Augustin Thomas, résidant à Montréal. Selon l'acte de mariage, il était le fils de feu Augustin Thomas *grand'hache*¹ et de défunte Marguerite Charbonneau (Chamberland). Le témoin du marié était Pierre Thomas dit Bigaouette.

Victoria (Marie Reine) Poiré est née le 29 octobre 1854 et a été baptisée le lendemain à Notre-Dame-de-Québec. Elle est la fille de Joseph Poiré, peintre, et Caroline Simoneau. Augustin Thomas est le fils d'Augustin Thomas dit Bigaouette et Marguerite Chamberland, mariés le 20 février 1838 à Notre-Dame-de-Québec. Il est né le 20 janvier 1843 et baptisé le 22 à Notre-Dame-de-Québec. Augustin Thomas dit Bigaouette est décédé le 11 avril 1879 à Montréal et a été inhumé deux jours plus tard au cimetière de Notre-Dame-des-Neiges.

Quatre ans et quelques mois plus tard, le 29 janvier 1884 à l'église de Saint-Roch à Québec, Victoria Poiré épouse en secondes noces un veuf, Louis Martel. Elle dit être veuve de François Bédard. Lorsque son fils, Augustin François (Francis) Bédard se marie une première fois le 26 août 1901 à l'église de Saint-Jean-Baptiste avec Clara St-Jean, il déclare que son père est feu Augustin Bédard et sa mère Reine (Victoria) Poiré.

Nous sommes à l'époque de la reine Victoria, ce qui explique probablement que toute sa vie, sauf au mariage de son fils Francis, Marie Reine utilise le prénom Victoria, notamment aux mariages de ses enfants nés de son deuxième mariage avec Louis Martel. Le témoin au mariage de Francis est son oncle et parrain Francis (François) Blouin. Ce dernier avait épousé Philomène Poiré, la sœur de Victoria, le 22 novembre 1886 à l'église de Saint-Jean-Baptiste. Ils avaient été parrain et marraine de Francis.

Pourquoi Victoria a-t-elle déclaré, à la naissance de son fils posthume, que le père s'appelait Augustin Bédard alors qu'elle avait épousé Augustin Thomas dit Bigaouette neuf mois plus tôt? Pourquoi s'est-elle dite veuve d'Augustin Bédard lorsqu'elle s'est mariée en secondes noces, quatre ans plus tard? À remarquer que les deux Augustin sont « sellier ». En fait, la réponse va de soi : il s'agit de la même personne avec des patronymes différents.

Francis n'est pas le seul qui a vu le changement de nom de Thomas dit Bigaouette à Bédard. À titre d'exemple, il y a l'oncle de son père, Pierre Thomas, qui a servi de témoin au mariage de ce dernier en 1878, qui avait épousé Marie Ouvrard dit Laperrière le 27 octobre 1835 à Notre-Dame-de-Québec, puis Anastasie Marier le 23 novembre 1835 à la même église. Ce Pierre Thomas est inscrit sous le nom de Pierre Bédard dans les recensements de Québec de 1852, 1861 et 1871.

Autre exemple : lorsque Flore Émond, l'épouse de Louis, fils de Pierre, décède, le 8 décembre 1884 à Saint-Jean-Baptiste de Québec, on écrit au registre qu'elle est l'épouse de Louis Bédard. Puis, le 8 août 1910 à Saint-Jean-Baptiste, Eugène Gagnon épouse Ludivine Bédard dit Bigaouette, fille de Louis Bédard dit Bigaouette. À son décès à Québec, le 13 décembre 1977, Ludivine est inscrite sous le nom de Bédard seulement.

Pourquoi certains membres de la famille Thomas dit Bigaouette ont changé leur nom de famille pour Bédard? Nous allons tenter une explication, tout en rappelant qu'à l'époque on pouvait changer de nom plus facilement qu'aujourd'hui. Le Directeur de l'état civil n'existait pas. Il suffisait de convaincre le curé qui enregistrait les baptêmes.

Le patronyme Thomas vient de l'ancêtre Claude, désigné *anglais de nation*, venant de Dover, en Nouvelle-Angleterre. Il avait épousé Marie-Anne Villeneuve le 13 novembre 1706 à Charlesbourg. Il était le fils de John Thomas, marchand drapier, et Anne Lezard. Claude Thomas et sa mère avaient été faits prisonniers lors d'un raid franco-amérindien dans un village de la Nouvelle-Angleterre vers 1693². Sa mère serait retournée chez

¹ Quelqu'un pourrait-il me dire ce qu'était un *grand'hache*?

² Marcel Fournier, *De la Nouvelle-Angleterre à la Nouvelle-France*, Société de généalogie canadienne-française, 1992, p. 215.

elle mais lui est demeuré au pays. Par ailleurs, l'origine du pseudonyme Bigaouette nous est inconnue.

Dans un monde marqué profondément par la religion, le nom de famille Thomas pouvait être facilement associé à saint Thomas. Celui-ci avait mauvaise réputation, car il doutait de la résurrection de Jésus et qu'on l'associait aux incrédules, aux indécis, ce qui ouvrait la porte à la dérision, comme me l'a rappelé d'ailleurs une descendante de Francis Bédard. Comme conséquence, certains Thomas dit Bigaouette ont adopté le nom Bédard, d'autres Bigaouette. En revanche, pourquoi avoir choisi les patronymes Bédard et Bigaouette? La question reste ouverte.

UN ENFANT NÉ DE « PARENTS INCONNUS » PREND FINALEMENT LE NOM DE SA MÈRE

Dans notre dernière chronique (n° 301, vol. 39, hiver 2013), nous avons présenté le cas de Dominique Magloire dont l'acte de mariage avec Esther Mimeau, le 23 novembre 1846, ne contenait pas les noms des parents à Neuville. Un des témoins au mariage était Jean-Baptiste Borgia. En fait, il s'agit du grand-père maternel de Dominique. Né le 18 février 1824 de parents inconnus, ce dernier reçoit le nom de Dominique Maguire à son baptême, le lendemain à Notre-Dame-de-Québec. Sa mère, Marie-Anne Borgia, fille de Jean-Baptiste et Marguerite Guillet, est décédée dans les jours suivants. Les deux premiers enfants de Dominique ont été baptisés sous le nom de Magloire, les six autres sous celui de Borgia. Ceux qui se sont mariés ont pris le nom Borgia, incluant les deux plus vieux. À son décès, le 23 août 1893 à Saint-Raymond de Portneuf, Dominique est inscrit sous le nom d'Alfred Borgia. Ses descendants sont tous connus sous le nom de sa mère, Borgia. Pour en savoir plus sur cette famille, voir www.magloireborgia.net

LA PAROISSE : UNE INSTITUTION JURIDIQUE TRICENTENAIRE EN VOIE DE DISPARITION

Dans une entrevue accordée à la journaliste Marie-Pier Duplessis et parue dans le journal *Le Soleil* du 28 octobre 2012, M^{gr} Gaétan Proulx, évêque auxiliaire de Québec, annonçait le regroupement des quelque 200 paroisses du diocèse en 28 « communions des communautés » d'ici 2020. Du même coup, il affirmait qu'un tel mouvement de regroupement était en cours dans les autres diocèses du Québec.

La plus ancienne institution publique juridiquement constituée du Québec, la paroisse, est donc en voie de disparition. Il faut se rappeler que la première paroisse, Notre-Dame-de-Québec, a été fondée par M^{gr} François de Laval en 1664. D'ailleurs, on s'apprête à commémorer, en 2014, le 350^e anniversaire de fondation de « la

paroisse aïeule de toutes les autres paroisses catholiques » de l'Amérique du Nord, comme le mentionne le communiqué émis par les organisateurs le 9 novembre dernier.

La paroisse a survécu au régime seigneurial aboli en 1854 et elle a assisté à la naissance du régime municipal au milieu du XIX^e siècle. Aussi a-t-elle donné son nom à une majorité de municipalités. La paroisse est aussi la plus ancienne institution démocratique car, sauf à Montréal et à Québec, les membres de la fabrique, les marguilliers, étaient élus par les paroissiens. Ceux-ci étaient responsables, avec le curé, de gérer les biens de la paroisse. Cette dernière, même en milieu urbain, a servi jusqu'à tout récemment de lieu de référence à la population, tant pour les activités religieuses que civiles et culturelles.

Après les registres paroissiaux, qui ont perdu leur statut juridique avec l'adoption du nouveau Code civil du Québec en 1994, ou encore les plus anciennes paroisses, pensons à celles de l'île d'Orléans, qui ont perdu leur vocable d'origine, la paroisse, autre vestige du Régime français, prend le chemin des livres d'histoire.

REMERCIEMENTS

Nous remercions les personnes qui nous ont fait parvenir des exemples de contrats où il est question « d'épingles » ou de « pots de vin ». Nous retenons une explication fournie par Michel Langlois, qui en a fait un relevé lors des recherches pour la rédaction de son *Dictionnaire biographique des ancêtres québécois* : le « pot de vin » était destiné à l'homme et les « épingles » à la femme. Celle-ci recevait cette somme pour ses menus travaux (ou son appui) lors de la vente de la terre ou de l'habitation.

Nous remercions également Joceline Levasseur pour avoir attiré notre attention sur le site web des Borgia, ainsi que Michel Drolet et Paul Lessard pour les résultats de leur enquête sur les Thomas dit Bigaouette/Bédard; Michel Lamoureux pour son exemple de noms adaptés à la langue américaine : Charbonneau devenu Cole, Lamoureux devenu Tamoureaux, et Hermine Gougeon devenu Heimine Gouchoe.

Tous ces changements dans un même document, soit l'enregistrement du décès de Blanche Charbonneau, épouse d'Arthur Lamoureux, le 20 novembre 1943 à l'hôpital de la ville de Rutland, au Vermont.

Si vous avez d'autres exemples, n'hésitez pas à les faire parvenir à l'adresse mentionnée ci-dessous.

Commentaires et suggestions :

Irichersgq@videotron.ca



L'HÉRALDIQUE ET VOUS...

Claire Boudreau
Héraut d'armes du Canada

LES DRAPEAUX (2^e PARTIE) ET LEUR UTILISATION DANS LES ARMOIRIES

Sur le thème de notre plus récente chronique, cette deuxième partie consacrée aux drapeaux dans les armoiries met en lumière les façons traditionnelles d'inclure de véritables drapeaux dans les armoiries et, aussi, les façons d'évoquer leur symbolisme par la reprise de leurs couleurs, divisions et figures.

Les **drapeaux utilisés comme attributs de supports héraldiques**, usage datant au moins de la Renaissance, situent le récipiendaire des armoiries en regard d'une ou deux entités plus larges ou affiliées. Par exemple, les supports des armoiries du Canada tiennent des bannières représentatives des deux principales nations ayant contribué à l'établissement des lois et coutumes du Canada (**ex. 1**); les armoiries de la Sûreté du Québec incluent le drapeau du Québec pour indiquer le territoire couvert (**ex. 2**); les armoiries de la Halifax Regional Municipality incluent le drapeau de la Nouvelle-Écosse (**ex. 3**); et celles de la City of Stratford, le drapeau de la Canada Company qui a, à l'origine, mis en valeur le territoire de la ville (**ex. 4**). Si ces drapeaux relèvent de juridictions contrôlées, leur représentation doit être obligatoirement autorisée au préalable car, loin d'être simplement décoratifs, ils peuvent parfois être perçus comme des symboles d'autorité.

Il arrive fréquemment par ailleurs que des supports d'armoiries tiennent le drapeau du récipiendaire comme attribut. L'héraldique aime en effet les doublés visuels de ce genre. Loin d'affaiblir les armoiries, cela leur apporte une charge évocatrice renforcée (**ex. 2, 3 et 4**). Bien que la symétrie soit très souvent retenue en héraldique, il arrive qu'un seul drapeau soit inclus pour contrebalancer visuellement la présence des bois d'un cervidé en support opposé (**ex. 5 et 6**).

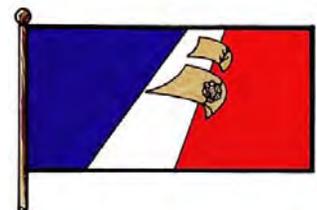
Les **drapeaux prenant place dans le cimier** constituent également des cas de figure traditionnels. Les drapeaux aux armes, de périmètres variables, sont brandis ou supportés par différentes figures (par un lion, **ex. 7**; par un ours polaire, **ex. 8**; par un Japonais, **ex. 9**; au sommet d'une tour, **ex. 10**). Des drapeaux n'appartenant pas au récipiendaire des armoiries peuvent être parfois utilisés (comme le drapeau de la marine marchande française, **ex. 11**), tout comme des drapeaux fictifs sans propriétaire, dont l'objet est uniquement symbolique (**ex. 12**).

Les drapeaux présents en entier ou évoqués dans l'écu des armoiries constituent sans doute les exemples les plus évocateurs de la complémentarité de ces deux types d'emblèmes. L'évocation de drapeaux dans l'écu, tout comme leur emploi dans les supports ou les cimiers, lie le récipiendaire des armoiries à un lieu ou une institution. Dans l'écu, les héralds peuvent, par exemple, inclure de tout petits drapeaux comme attribut d'une figure (tel un agneau de type pascal, **ex. 13**, ou une nef, **ex. 14**) ou retenir, avec une certaine originalité, les couleurs, la division du champ ou un des meubles principaux du drapeau en question (le drapeau de l'Écosse, **ex. 15 et 16**; l'ancien drapeau populaire de Terre-Neuve, employé à partir de 1843, **ex. 17**). Ils peuvent évoquer des drapeaux dans des formes inhabituelles, comme des rondelles (**ex. 18**). Les exemples abondent et méritent d'être mieux connus.

Il n'est pas étonnant que de nombreuses armoiries d'associations de familles acadiennes évoquent le drapeau de l'Acadie. Deux d'entre elles se démarquent par leur inclusion exceptionnelle de chefs formés entièrement du drapeau national de l'Acadie (**ex. 19 et 20**).

D'autres cas sont encore plus rares. L'écu des armoiries de la Fédération des francophones de Terre-Neuve et du Labrador fut doté en 2004 d'un champ entièrement composé de son drapeau plus ancien, créé en 1985. Si les bannières aux armes sont légion, elles sont ordinairement dérivées des armoiries. Je ne connais que cet exemple, mis à part celui des drapeau et armes des États-Unis d'Amérique, pour lesquels le drapeau est venu en premier.

Les liens qui unissent les drapeaux aux armoiries (et vice-versa) sont, en conclusion, étonnamment plus étroits et diversifiés que l'on ne pourrait le deviner à première vue.



La Fédération des francophones de Terre-Neuve
et du Labrador, vol. IV, p. 405.



1. Canada
vol. IV, p. 457.



2. Sûreté du Québec
(QC), vol. IV, p. 473.



11. Ville de Lasalle
(QC), vol. II, p. 170.



12. Green College, Univ. of British
Columbia (BC), vol. III, p. 63.



3. Halifax Reg. Municipality
(NE), vol. III, p. 333.



4. City of Stratford
(ON), vol. II, p. 76.



13. Paroisse anglicane de
St. Andrews (NB), vol. V, p. 40.



14. William Bruce Gillis
(NE), vol. II, p. 269.



5. Université Bishop's
(QC), vol. II, p. 276.



6. District of Tumbler Ridge
(BC), vol. II, p. 142.



15. Nouvelle-Écosse
(NE), vol. V, p. 160.



16. Mun. of the County of
Annapolis (NE), vol. IV, p. 347.



7. District of Burnaby
(BC), vol. II, p. 91.



8. Sylvain Bissonnette
(QC), vol. IV, p. 450.



17. James Aloysius McGrath
(TN), vol. II, p. 61.



18. David Stewart Olson
(ON), vol. III, p. 326.



9. David Hiroshi Tsubouchi
(ON), vol. II, p. 262.



10. London Police Service
(ON), vol. V, p. 90.



19. Ass. des Babineau
d'Acadie (NB), vol. IV, p. 315.



20. Ass. des Richard du Nouveau-
Brunswick (NB), vol. V, p. 461.



LE GÉNÉALOGISTE JURISTE

Raymond Deraspe (1735)

LOUIS-ATHANASE DAVID

SANS LE TITRE, MINISTRE DE LA CULTURE

Louis-Athanase David (1882-1953), ministre dans les cabinets des premiers ministres du Québec Lomer Gouin et Louis-Alexandre Taschereau, connut une carrière exceptionnelle, tant sur le plan politique que sur celui de la culture. Considérant que le lectorat de *L'Ancêtre* appréciera en savoir davantage à son sujet comme sur ses ancêtres, j'essaierai de le servir.

UNION À QUÉBEC

Les parents de L.-A. David, Laurent-Olivier David, écuyer, avocat, et Marie-Rose-Albina Chenest, se sont épousés le 7 juillet 1869 en l'église de ce qui était alors la desserte de Saint-Jean-Baptiste de la cathédrale de Québec. Ce temple devait brûler en 1881. L'épouse, mineure, est fille de Pierre Chenest et Emmélie Brien dit Desrochers, tous de la desserte. Il y eut dispense de deux bans *accordée par Messire Charles-Félix Cazeau, Vicaire Général de Monseigneur l'Archevêque de Québec* et publication du troisième localement et à Notre-Dame de Montréal. Les parents de l'épouse sont dits avoir consenti au mariage de leur fille.

Le témoin de l'époux est Joseph-Alfred Mousseau, écuyer, avocat, ami de l'époux; celui de l'épouse, son père. Signent : les époux, leurs témoins, Albina Chenest, L.-O. David, J.-A. Mousseau, P. Chenest, Octavie Chenest, J.-A. Chapleau, M. P. P., G. Lesgorges, Ch. De St-Grégoire, Azélie Chenest, P. Sauriol, Alfred Chenest, Pierre Chenest, fils, J.-R. Provencher, avocat et homme de lettres, Louis-J.-R. Giard, et le desservant Antoine Racine, (Loretteville, 1822 – 1893, Sherbrooke, où il était évêque depuis 1874).

La biographie de Laurent-Olivier David (1840-1926), père de neuf filles et un fils, si elle devait être intégrale serait longue. Après des études au séminaire de Sainte-Thérèse, puis à l'École de droit de Maximilien Bibaud à Montréal, il devient à 24 ans membre du barreau, de la même étude que deux futurs premiers ministres du Québec, Joseph-Alfred Mousseau et Joseph-A. Chapleau,

avec Ludger Labelle et Louis-Victor Sicotte. Je ne sais pas combien de temps il a été membre du barreau. Selon certaines sources, cela se serait terminé vers 1890. C'est que sa plume fut son mode d'expression. L'énumération de tous les journaux où il a travaillé serait fastidieuse. En 1886, il est élu député de Montréal-Est pour le Parti libéral, celui d'Honoré Mercier, à l'Assemblée législative de Québec. Il ne se représentera pas à l'élection générale de 1890. Il connut aussi quelques défaites. Le premier ministre Laurier l'appela au sénat du Canada. L'un de ses écrits fut mis à l'index.

Le biographe du premier ministre Bernard Landry, Michel Vastel, a écrit que pour ce dernier, le contredire, c'est se faire dire que l'on n'a pas compris. L.-O. David semble être de la même trempe. C'est ainsi qu'après la mise à l'index de son travail, il écrit à l'archevêque Bruchési, de Montréal, qu'il n'a voulu que défendre la religion. Rien de moins! Il est l'auteur de plusieurs livres. Vu son érudition, il est membre de la Société royale du Canada. À compter de 1892, il est secrétaire du conseil de la Ville de Montréal. Le Monument National du boulevard Saint-Laurent, inauguré en 1893, lui doit peut-être sa survie. Il a reçu la Légion d'honneur, décoration offerte par la France.



Louis-Athanase DAVID.
Source : BAnQ, Collection du Centre d'archives de Québec, P1000,S4,D83,PD13.

MARIAGE À BELCEIL

Le 28 février 1832, les aïeux paternels du sénateur David ont scellé leur union. Qui sont-ils? Louis-Stanislas David, écuyer, majeur, capitaine de milice, de Sault-au-Récollet, et Marie-Honorée Élisabeth Tremblay, fille majeure de feu François-Olivier Tremblay et défunte Marie-Angélique St-Georges dit Laporte, de la paroisse de Saint-Matthieu de Belœil. Il n'y eut publication que d'un ban, localement, à Pointe-Claire et à Sault-au-Récollet, dispense des deux autres. L'acte indique les présences des époux, des sieurs Fleuri, Théophile et Timothée David, frères de l'époux, des sieurs Laurent et Olivier Tremblay, qui tous ont signé avec d'autres. Je lis les signatures des époux, d'Amélie Tremblay, Cécile Fortin(?), D.-Stanislas-

Louis David, Léocadie Tremblay, D.-Fleuri David, Aurélie Hensley, Laurent Tremblay, Victoire Trudeau, Olivier Tremblay, Jos. Hensley, A. David, Théophile David, Jean-Baptiste Allard, H. Bondy et G. Tremblay, que suit la griffe du célébrant : Laurent Aubry (Saint-Laurent, île de Montréal, 1756 – Sault-au-Récollet, 1839).

CÉLÉBRATION À SAINT-LAURENT

Dans l'île de Montréal, plus précisément en l'église de Saint-Laurent, le 5 juillet 1790, les bisaïeux paternels d'Athanase David ont échangé leurs consentements, et ce, cinq jours après la signature d'un contrat devant le notaire Jean-Guillaume Delisle (en exercice à Montréal de 1787 à 1819). Louis-Basile David, majeur, écuyer, de Sault-au-Récollet, et Marguerite Lavoie ont quitté l'église mari et femme. L'épouse est fille de René Lavoie et Marguerite Beaulieu. Les occupations des époux ne sont pas indiquées. Il y eut dispense des trois bans. L'acte mentionne les présences de Jean-Baptiste David, frère; François, Jacques, Gabriel et (?) David, tous oncles de l'époux, et d'autres. Le célébrant Simon Saladin, (France. 1686 – Montréal, 1747) exerçant les fonctions curiales signe avec Marguerite (?).

SAULT-AU-RÉCOLLET

C'est le 27 novembre 1747 que Jean-Baptiste David a épousé Marie-Angélique Martineau, fille de Pierre Martineau et Marguerite Hotte. Publication des trois bans. Majorité présumée des parties. Absence d'indication des occupations des époux. Sont soulignées les présences de Pierre Dagenais *oncle du garçon*, Pierre (?), cousin; (?) Martineau, beau-frère; Pierre (?) Jacques David, frère de l'époux; Mathurin Martineau, Louis (?), J.-B. Papineau, Jean Vanier (?), (?) Pierre (?) et Angélique D. Je lis les signatures de Charlotte Droin (?) et du célébrant Guillaume Chambon (diocèse de Clermont, France, 1709 – Montréal, 1768).

ÉPOUSAILLES À MONTRÉAL

À Notre-Dame de Montréal, au lendemain de la signature d'un contrat devant notaire, le 22 juin 1716, Jacques David épouse Madeleine Dagenais, mineure, fille de Pierre Dagenais et Marie Drouet dit Grandmaison. L'épouse est âgée de 18 ans. Les occupations des époux ne sont pas indiquées. Sont soulignées les présences de : Christophe Lussier, oncle de l'époux; Joseph, son frère; François Meunier, son beau-frère; du père de l'épouse et de Mathurin Bau, son beau-frère. Ce que je crois lire comme nom du célébrant est Yves Priat (Quimper, 1669 – Nantes, 1743).

CÉLÉBRATION À BOUCHERVILLE

Le 11 octobre 1690, Jacques David, âgé de 30 ans,

maître taillandier, de Trois-Rivières, épouse à Sainte-Famille de Chambly (Boucherville) Catherine Lussier, fille de Jacques Lussier et Catherine Clérice, tous de Boucherville. Il y a eu publications de bans. Signe le célébrant qui se dit curé local : Pierre-Rodolphe Guybert de la Sau-drays (Rennes, Bretagne, ? – Montréal, 1721).

CÉRÉMONIE À TROIS-RIVIÈRES

C'est vers 1656 qu'à Trois-Rivières fut célébré le premier mariage David en Nouvelle-France. Guillaume David a épousé Marie Germain. Certains actes la nomment Armand ou Herment. Le nom des parents n'est pas connu. L'on peut penser que les époux viennent de France, sans savoir d'où précisément.

BAPTÊME, MARIAGE, RÉALISATIONS PROFESSIONNELLES ET AUTRES D'ATHANASE DAVID

Né à Montréal le 24 juin 1882, Louis-Athanase David a été baptisé à l'église de Saint-Jacques¹ de cette ville six jours plus tard. Il eut pour parrain l'écrivain Louis Fréchette.

C'est le 3 novembre 1908 qu'à Notre-Dame de Montréal il épouse Antonia Nantel, baptisée à Saint-Jérôme le 24 avril 1886, fille de l'honorable Guillaume-Alphonse Nantel, avocat, journaliste, homme politique, et Emma Tassé. L'époux y est dit avocat. Il y eut publication d'un ban à Saint-Jacques de Montréal, paroisse de l'époux, et localement, dispense des deux autres *accordée par sa Grandeur Monseigneur Paul Bruchési, Archevêque de Montréal*. Le célébrant est *évêque de Poglja, Vicaire Général et Administrateur du diocèse de Montréal*. Il est indiqué que les époux et pères témoins respectifs ont signé avec Zoé L. Laurier (c'est l'épouse du premier ministre canadien); L. David, G. Lachapelle, Bourbeau Rainville, E. G. Nantel, D^r L. J. Lemieux, Jos. Beaubien, Corinne D. Vallée, Éva David, S. Nantel, fils; M.-Paule Vallée, Esther (?) D. Lemieux, suivis de *Zothique, évêque de Poglja, v. g., administrateur*. Précisons qu'il s'agit de Zothique Racicot (Sault-au-Récollet, 1845 – Montréal, 1922).

L'admission au barreau de L.-A. David remonte au 7 juillet 1905. Avant cela, il avait étudié au collège Mont-Saint-Louis, au collège Sainte-Marie et à la Faculté de droit de l'Université Laval à Montréal. Ses premiers associés professionnels furent Édouard Montpetit et Arthur Vallée, son beau-frère. En 1906, il s'associait à Henry Johnstone Elliot, société connue sous le nom d'Elliot & David qui s'enrichit de l'apport des avocats Hector Perrier et Roger Brossard, futurs juges, Maurice Dugas, Louis-Philippe Crépeau et Claude Demers. Président du Jeune Barreau de Montréal de 1913 à 1915, il fut mem-

¹ Je n'ai pu établir de façon certaine laquelle des deux églises de ce nom à Montréal est celle de la célébration du baptême, inclinant, par élimination, pour celle de l'ouest dont je n'ai pu trouver les actes.

bre du conseil de ce barreau durant l'exercice 1914-1915. Jusqu'à sa mort, il fut fidèle donateur de l'Association de bienfaisance des avocats.

Sa carrière politique commença par son élection comme député de Terrebonne en 1916 à l'Assemblée législative de Québec, jusqu'à sa réélection en 1935. L'affirmation qu'il fut réélu par une voix cette année-là, juridiquement correcte, laisse une fausse impression. Cette élection du 25 novembre, c'est à 720 voix que s'éleva la pluralité des voix. Mais tous les votes déposés ayant été déclarés invalides, c'est la voix du président d'élection qui trancha. On appelait alors celui-là « officier rapporteur », calque de l'anglais « returning officer ». En 1939, il fut réélu, mais démissionna étant appelé au début de 1940 à siéger au sénat canadien, représentant la division de Sorel. Il a laissé le souvenir d'un orateur n'ayant jamais recours aux attaques personnelles dans les assemblées politiques, mêmes contradictoires.

Ce n'est pas uniquement comme député de Terrebonne qu'il a laissé sa marque. C'est comme secrétaire provincial, titre de sa fonction. Nommé par le premier ministre Lomer Gouin, il fut maintenu en fonction, par ses successeurs Louis-Alexandre Taschereau et Adélard Godbout jusqu'à l'été de 1936. Créateur du prix David, qu'il avait nommé ainsi en l'honneur de son père pour encouragement aux lettres, aux arts et aux sciences, c'est sous son administration que furent institués divers services publics dont les Archives de la Province, le Musée du Québec, les Écoles des Beaux-Arts de Québec et de Montréal, l'octroi annuel aux petits séminaires ou collèges d'enseignement secondaire, les bourses d'Europe pour les artistes, peintres, musiciens ou littérateurs. Il faut ajouter qu'avant la création du ministère de la Santé, la santé publique et les œuvres d'hospitalisation relevaient du Secrétariat du Québec.

Si des sénateurs ont eu la réputation de ne rien faire, ce n'est pas son cas, non plus que celui de son fils dont il sera question plus loin, médecin réputé. Toujours sur la brèche, le sénateur David soumettait des idées nouvelles, voire hardies. Je me rappelle des sourires quand il avait parlé de l'importance d'un gouvernement mondial. La tentative récente d'unir l'Europe sur les plans financier et économique, les accords commerciaux comme ceux de Bretton Woods en 1944, et les accords de libre-échange de 1987 et 1992 témoignent de ses vues d'avant-garde.

Dans sa descendance, soulignons son fils avocat et aviateur Nantel David (1912-1972), brièvement membre du barreau, d'abord à l'étude paternelle, puis une couple d'années après la fin de la guerre, ayant œuvré dans l'administration d'entreprises dans les secteurs public et privé; puis le docteur Paul David, fondateur de l'Institut de cardiologie de Montréal, appelé lui aussi au sénat du

Canada. L'une des filles de ce dernier siège depuis l'élection générale de 2012 à l'Assemblée nationale du Québec, à titre de députée de Gouin : M^{me} Françoise David, coprésidente du parti Québec solidaire.

La mort de Louis-Athanase David le 26 février 1953 suscita d'unanimes regrets.

CONCLUSION

Pour moi, Louis-Athanase David fut un défricheur. Je précise ci-dessous avec deux souvenirs de périodes postérieures, sur le plan culturel, sans oublier les qualités des ministres Albini Paquette et Yves Prévost.

Son successeur Georges-Émile Lapalme, chef du Parti libéral du Québec de 1950 à 1958, puis ministre de la Justice et des Affaires culturelles, eut aussi constamment à se tenir debout. Pour un membre du barreau du Cœur-du-Québec, les « patentes » à Lapalme, « ça donne pas un chr... de vote ». Pour d'autres collègues de l'Assemblée législative, on traitait de « bébelles » à Lapalme ses projets culturels.

Dans un Québec que l'on voudrait sans âme pour ne l'ouvrir qu'au marché, je crois qu'il nous faudrait de nouveaux Louis-Athanase David².

BIBLIOGRAPHIE

- ALLAIRE, J.-B.-A. *Dictionnaire du clergé canadien-français*, Montréal, Imprimerie de l'École catholique des sourds-muets, 1910-1934, 6 vol.
- Baptêmes, mariages, sépultures (BMS) à Bibliothèque et Archives nationales (BAnQ) jusqu'à 1900.
- Baptêmes, mariages, sépultures à la Société de généalogie de Québec (SGQ) jusqu'à 1996.
- BEAUBIEN, Charles-P. *Le Sault-au-Récollet*, Montréal, C. O. Beauchemin & fils, 1898, 598 p.
- Bibliothèque de l'Assemblée nationale, *Dictionnaire des parlementaires du Québec de 1792 à 1992*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1993, 898 p.
- DAVID, Rollande. *La famille David*, Montréal, Rollande David, 2003, 98 p.
- Entretiens avec M^{me} Anne-Marie David, petite-fille de L.-A. David.
- GAUTHIER, Rosario et Maurice LEGAULT. *Mariages de la paroisse Saint-Laurent, Montréal, 1720-1974*. Montréal, Éditions Bergeron, 1976, 330 p.
- Institut DROUIN. *Répertoire alphabétique des mariages canadiens-français, 1760-1935*.
- JETTÉ, René. *Dictionnaire généalogique des familles du Québec*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1983, 616 p.
- LANGLOIS, Michel. *Dictionnaire biographique des ancêtres québécois 1608-1700*, tome 2 (*D à I*), Sillery, Maison des ancêtres inc., 1999, 509 p.
- Mariages de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Québec 1860-1980, SGQ, 1981.

² Ce texte était terminé quand M^{me} Anne-Marie David (dont il sera question plus loin a attiré mon attention sur un livre récent du sociologue Fernand Harvey : *La Vision culturelle d'Athanase David* (F. H. Delbusse, 2012, 268 p.).

- Mariages et décès du Québec de 1926 à 1997, SGQ.
- PONTBRIAND, Benoît. *Mariages de Beloeil 1772-1968*, Québec, [s. n.], 1969.
- *Revue du Barreau*, 1953, p. 154, pour L.-A. David; 1972; p. 185, pour N. David.
- Société royale du Canada : *Mémoires*, tome 21 (1927), Hommage à feu L.-O. David : notaire Victor Morin.
- TANGUAY, Cyprien. *Dictionnaire généalogique des familles canadiennes depuis la fondation jusqu'à nos jours*, Montréal, Éditions Élysée, 1977, 7 vol.



Monument-National vers 1930.

Source : www.ent-nts.ca/journal/j25p05_hier.htm



LAURENT OLIVIER DAVID

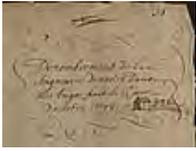
Laurent Olivier David.

Source : *Mémoires et comptes rendus de la Société Royale du Canada*, troisième série, tome XXI, Ottawa, 1927.

FILIATION PATRILINÉAIRE ASCENDANTE DE LOUIS-ATHANASE DAVID

DAVID Louis-Athanase (Laurent-Olivier; CHENEST Albina)	1908-11-03 Notre-Dame de Montréal	NANTEL Antonia (Guillaume-Alph.; TASSÉ Emma)
DAVID Laurent-Olivier (Stanislas; TREMBLAY Élisabeth)	1869-07-01 Saint-Jean-Baptiste de Québec	CHENEST M.-Rose Albina (Pierre; BRIEN dit DESROCHERS Émilie)
DAVID Stanislas (Louis-Basile; LAVOIE Marguerite)	1832-02-28 Saint-Matthieu de Belœil	TREMBLAY Élisabeth (Frs-Olivier; St-GEORGES dit LAPORTE M.-Ang.)
DAVID Louis-Basile (J.-B.; MARTINEAU Angélique)	1790-07-05 Saint-Laurent, Montréal	LAVOIE Marguerite (René; BEAULIEU Marguerite)
DAVID Jean-Baptiste (Jacques; DAGENAI Madeleine)	1747-11-27 Sault-au-Récollet	MARTINEAU M.-Angélique (Pierre; HOTTE Marguerite)
DAVID Jacques (Jacques; LUSSIER Marguerite)	1716-06-22 Notre-Dame de Montréal	DAGENAI Madeleine (Pierre; DROUET Marie)
DAVID Jacques (Guillaume; GERMAIN* Marie)	1690-10-11 Boucherville	LUSSIER Marguerite (Jacques; CLÉRICE Catherine)
DAVID Guillaume (Inconnu; Inconnue)	v. 1656 Trois-Rivières (?)	GERMAIN* Marie (Inconnu; Inconnue) ARMAND* ou HERMENT*

* Patronyme diffère selon les actes.



LES ARCHIVES VOUS PARLENT DES...

Réналd Lessard (1791)

Coordonnateur, Centre d'archives de Québec, Bibliothèque et Archives nationales du Québec

RÉCITS DE VIE*

LES RÉCITS DE VIE : QUELQUES PROJETS

Depuis quelques mois, avec passion et tendresse, M^{me} Édith Bédard raconte sur son blogue *L'histoire des miens* <http://edithbedard.ca/> son histoire personnelle et celles des familles proches et élargies. Bien écrite, vivante et bien illustrée, cette saga familiale est un modèle du genre. Elle puise ses sources aussi bien dans les archives institutionnelles, entre autres Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ), les sociétés d'histoire et de généalogie et les archives de sa famille, que dans la tradition orale et ses propres souvenirs. Cet heureux mélange, dont la richesse est indéniable, nous montre le caractère fécond de la démarche et illustre bien l'impor-

Les récits de vie se trouvent dispersés au gré des projets et des initiatives. Ainsi, il y a plus de 30 ans maintenant, Fernand Archambault a colligé et publié l'histoire de Jos-Phydime Michaud, de Kamouraska (*Kamouraska, de mémoire – Souvenirs de la vie d'un village québécois/ Jos-Phydime Michaud*, Montréal, Boréal, 1981, 259 p.).

À la même époque, Robert Laplante recueillait des notes et publiait l'autobiographie de Joseph Laliberté, un agronome-colon impliqué dans le développement de l'Abitibi (Laliberté, Joseph, avec la collaboration de Robert Laplante, *Agronome-colon en Abitibi*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, coll. « Littérature quotidienne », n^o 1, 1983, 153 p.).



tance des histoires de vie de gens de tous horizons, pour mieux les comprendre certes mais également pour mieux cerner la société dans laquelle ils ont évolué. M^{me} Bédard, dans sa quête identitaire, est consciente de l'urgence d'intervenir « avant que des tonnes de documents et de souvenirs de famille ne prennent le chemin des bacs de récupération! »

Raconter l'histoire de sa vie peut prendre diverses formes : autobiographie où l'on se raconte soi-même; journal personnel écrit au jour le jour; mémoires où une personne présente des événements; ou encore, récit de vie recueilli habituellement au cours d'entrevues menés à des fins d'enquête, de thérapie ou tout simplement de legs aux générations futures.

Nombre de politiciens ont rédigé leurs mémoires. D'autres initiatives individuelles n'ont pas été publiées, ou l'ont été à faible tirage. Signalons le travail passionné de Gérald Poulin, de Saint-Georges en Beauce, qui a minutieusement enregistré les récits des membres de sa famille pendant plusieurs dizaines d'heures (Société historique de Saint-Côme-de-Linière et de Kennebec et Société du patrimoine des Beaucerons).

À ces initiatives se sont greffés des programmes plus structurés. L'histoire orale permettait de donner la parole à tous, des plus humbles aux mieux nantis. Durant les années 1970-1980, conscients que les témoins d'un monde dit traditionnel s'éteignaient rapidement, des chercheurs proposent d'enregistrer des récits de vie. Les

démarches de cette époque marquée par un mouvement nationaliste dynamique, ainsi que par une recherche et une affirmation identitaires soutenues, visaient à sauvegarder le patrimoine sous toutes ses formes. Il y avait urgence.

Le 22 juin 1979, l'Assemblée nationale du Québec adoptait la *Loi constituant l'Institut québécois de recherche sur la culture*. L'Institut a pour objet, en vue de contribuer au développement culturel du Québec, d'effectuer, d'encourager et de soutenir des recherches et des études sur les divers aspects des phénomènes culturels. Dans la poursuite de cet objectif, l'Institut peut concevoir et réaliser les plans et programmes de recherche nécessaires pour mieux comprendre les transformations de la culture au Québec.

En 1981, mettant à profit l'expérience de la sociologue Nicole Gagnon, l'Institut met sur pied le projet « Mémoire d'une époque » visant à recueillir les récits de vie des Québécois et Québécoises âgés de 70 ans et plus, afin de constituer un fonds d'archives orales au Québec pour l'enseignement et la recherche. Les participants devaient permettre le dépôt de leur enregistrement aux Archives nationales du Québec et leur diffusion, mais pouvaient toutefois demander à ce que leur témoignage reste anonyme.

Entre 1981 et 1986, plus de 1 200 récits de vie de gens de plus de 70 ans ont été recueillis. Les participants étaient invités à communiquer leur vécu au moyen d'un enregistrement sur bande magnétique et avec l'aide d'un intervieweur. Cette entreprise de sauvegarde et d'enrichissement de la mémoire collective avait également comme objectif d'ordonner et d'indexer le matériel accumulé, de façon à « répondre aux besoins actuels des chercheurs ». Enfin, ce projet visait à produire un matériau pour une histoire future.

L'histoire orale permettait de rejoindre tous les groupes sociaux. Les gens habituellement peu présents dans les archives officielles, comme les femmes, les plus démunis ou les groupes minoritaires, pouvaient s'exprimer. La perception du passé et des événements, quoique jugés à l'aune d'une mémoire souvent sélective ou fragmentaire, les valeurs véhiculées, les pratiques sociales ou professionnelles, ou encore certains éléments du quotidien qui n'ont guère laissé de traces dans les archives officielles ou privées, y trouvaient leur place. C'était aussi une façon de rendre hommage à une génération et de développer un sentiment de fierté envers ses origines.

Si les volets constitution de bases de données et leur utilisation par des chercheurs universitaires ont été fortement critiqués et n'ont pas connu un grand rayonnement, l'aspect sauvegarde, 30 ans plus tard, a conservé toute sa pertinence.

Les bandes sonores et les archives textuelles de ce fonds ont été versées au Centre d'archives de Québec de BANQ par l'Institut québécois de recherche sur la culture, en mai 1987. Les documents papier ont par la suite été transmis en mai 1993. Ces documents forment l'essentiel du Fonds Institut québécois de recherche sur la culture (E54). Les 1 200 entrevues qui durent environ une à deux heures chacune sont décrites sommairement dans le système Pistard : cote, informateur (nom, date et lieu de naissance, occupation), intervieweur, date de l'entrevue, durée de l'entrevue, disponibilité).

Les dossiers d'entrevues comprennent l'autorisation de dépôt aux Archives nationales du Québec et la permission de les utiliser [dans certains cas de manière anonyme seulement]; des données sur les répondants et les intervieweurs; des fiches d'écoute et d'indexation manuscrites.

Un autre projet mérite aussi d'être signalé. En 1989, par l'intermédiaire de la division du Vieux-Québec et du patrimoine du Service d'urbanisme, la Ville de Québec demandait au CÉLAT (Université Laval) d'esquisser un projet de recherche ethnologique pour assumer dans sa totalité son patrimoine. La signature d'une entente entre la Ville de Québec et l'Université Laval, le 4 avril 1991, a permis de créer le *Laboratoire d'ethnologie urbaine*.

Le projet de recherche intitulé « Vivre sa ville : Québec au XX^e siècle » a été réalisé dans ce cadre, de juin 1991 à septembre 1995. Il a permis de recueillir des récits de vie et des récits de pratiques d'hommes et de femmes, citoyens et citoyennes de la ville de Québec. Ces témoignages portent sur la vie urbaine et son évolution, sur la vie quotidienne et ses pratiques, sur la vie de quartier ou paroissiale depuis 1910 à aujourd'hui. Ils concernent les principales fonctions d'une ville et les métiers ou occupations qui y sont reliés, comme les pratiques de l'univers domestique; les pratiques récréatives ou associatives; les pratiques culturelles, économiques, sociales et touristiques; le monde de la communication (presse, radio, télévision), de la santé et de la sécurité; les pratiques associées au domaine de l'éducation ou de la production en manufacture, entre autres. Le projet vise à reconstituer les mémoires de ces personnes par quartier, par paroisse, par occupation ou par repères chronologiques. La série d'entrevues menées auprès des quelque 180 témoins qui totalise 709 heures d'enregistrement a été déposée par la suite dans le Fonds Ville de Québec, conservé aux Archives de folklore et d'ethnologie de l'Université Laval.

En plus de la collecte des témoignages, le fonds contient les transcriptions ou des résumés faits par les étudiants et étudiantes, selon une méthodologie développée au Laboratoire d'ethnologie urbaine, ainsi que des documents parfois rattachés aux informateurs et

informatrices du projet « Vivre sa ville : Québec au XX^e siècle ».

RETROUVER LES RÉCITS DE VIE

La diversité des projets individuels et institutionnels pose les questions de la pérennité de ces récits [surtout lorsque conservés sur support magnétique], de la difficulté à repérer les lieux où ils sont conservés, et à identifier les éléments de contenu pertinents à une recherche. Il y a encore beaucoup à faire pour repérer tous les récits de vie, tant consignés par écrit qu'enregistrés à partir d'une entrevue, mais certaines initiatives montrent la voie.



Le Réseau de diffusion des archives du Québec (RDAQ) <http://rdaq.banq.qc.ca/accueil/> qui a pour objectif la mise en commun des descriptions de fonds et de collections de tous les services d'archives du Québec, incluant Bibliothèque et Archives nationales du Québec, est un outil utile mais qui se limite aux centres d'archives participants. En outre, la précision des descriptions est variable.

Le 27 juillet 2010, les **Archives Passe-Mémoire (APM)**, un organisme sans but lucratif (OSBL) consacré à la collecte, à la conservation et à la diffusion des écrits personnels, a vu le jour. www.archivespassememoire.org/index.php?option=com_content&view=frontpage&Itemid=1 Inspiré de l'exemple européen et tout particulièrement de l'Association française pour le patrimoine autobiographique (APA), l'organisme APM vise à recueillir au-

près de la population québécoise toutes formes d'écrits personnels inédits, anciens et contemporains. L'APM veut constituer une réserve de documents personnels pour les conserver et les offrir à la consultation. Ainsi, elle en assure l'archivage, le catalogage, la conservation, la diffusion et la mise en valeur. L'APM accueille les écrits de toute personne vivant ou ayant vécu au Québec, quelle que soit son origine sociale ou ethnique. L'APM veut sauver de l'oubli des histoires de vie, sauvegarder des témoignages du temps passé et du présent. L'initiative émanant d'un groupe d'historiennes chevronnées se veut inclusive et fait fi de la barrière du temps. Elle ouvre de nouvelles perspectives : ce n'est pas le monde traditionnel qui est visé mais l'ensemble de l'expérience humaine en terre québécoise, peu importe les époques. Toutefois, signalons que ce projet se limite actuellement aux documents écrits.

La vie privée s'impose comme objet à l'histoire et à la recherche sociale. Aussi intimes, subjectives et banales qu'elles apparaissent, les histoires de vie actuelles et celles du passé transmises d'une génération à l'autre sont toutes marquées de l'empreinte de leur époque, des manières de voir, de penser, d'en raconter les événements, les idéaux et les affects. Des spécialistes se penchent sur l'univers des sentiments, de la sexualité, des relations interpersonnelles, des sensibilités religieuses. Pour le généalogiste, c'est la possibilité de rejoindre le vécu de ses ancêtres comme de ses contemporains, et finalement de mieux comprendre qui nous sommes.



NDLR : Les illustrations de cet article sont tirées des sites web mentionnés.

TOUTES NOS EXCUSES !

OUPS !!!

Au numéro 301, sur un texte de Sabine Champagne, il y a erreur à la page 90.

À la génération 3, nous devrions lire :

Laurent Desparois dit Champagne, **fils de Laurent Desparois et Madeleine Loiselle,** et Marie Amable Augé...

Merci à André Bureau, lecteur attentif de *L'Ancêtre*.



SERVICE D'ENTRAIDE

André Dionne (3208)

Alain Gariépy (4109), rédacteur de la chronique

Lorsque vous prenez le temps de nous préciser certains indices, cela nous conduit plus facilement au chaînon à découvrir. Par exemple : « Date, lieu du mariage et les parents de **William Bordeleau-Grey** et de Marguerite **Bordeleau**. Leur fils Georges a épousé Marie Denis le 10 novembre 1863 à Lauzon (Raymond Rioux 4003) ».

Légende

Q = Question du présent numéro

R = Réponse complète

P = Réponse partielle

Ce service d'entraide est réservé aux membres en règle de la SGQ. Les membres qui désirent recevoir plus rapidement une réponse à leur demande doivent ajouter leur adresse courriel à leur question.

Par exemple : Q6263R signifie qu'à la question 6263 du présent numéro, nous avons trouvé une réponse; Q6264 signifie qu'à la question 6264 du présent numéro, nous n'avons aucune réponse pour le moment; 0156R signifie qu'une réponse a été trouvée pour le numéro 0156.

ENTRAIDE À L'ANCIENNE : voici le titre que vous trouverez parfois à la fin de cette chronique pour des réponses à des questions qui remontent aux débuts du Service d'entraide. Tous les numéros inférieurs à 5000 se retrouvent dans cette partie de la chronique. Grâce aux instruments de recherche actuels, nos chercheurs font de nouvelles trouvailles.

PATRONYME	PRÉNOM	CONJOINT/E	PRÉNOM	N° QUESTION
(1) Fradet (2) Fredette	Raymond	(1) Guillemette (2) Métivier	(1) Vitaline (2) Éléonore	0156R
Bédard (Béland)	Siméon (Joseph)	Moisan	Ernestine (Célestine)	Q6263R
Bouchard	Philius (Philéas)	Tremblay	Marie-Louise	Q6262R
Bourdeau	Édouard	Patenaude	Émélie	0154R
Charest	Sara	Lemay	Charles	Q6265
Cloutier	Joseph	Cheval dit Saint-Jacques	Marie	0160R
Dassylva dit Le Portugais	Joseph	Inconnue	Angèle	Q6268
Faucher	François	Bergevin	Thérèse	Q6266
Gauthier	Jean	Dupont	Marguerite	Q6269
Latour	Isidore	Roberge	Euphémie	0158R
Le Patourel	Guillaume (William)	Briand	Geneviève	6168R
Lever ou Livre (Lelièvre)	Gabriel	Richard	Maggie (Marguerite)	Q6267R
Stokes	Thomas William	Tardif	Élisabeth	Q6264
Viens	Charles	George	Émilie	0153R

QUESTIONS

6262 Mariage de Philius **Bouchard** et Marie-Louise **Tremblay**; leur fils Robert épouse Simone Fortin le 30 mai 1948 à Pont-Rouge. (Marcel Mayrand, 2968)

6263 Mariage de Siméon **Bédard** et Ernestine **Moisan**; leur fille Madeleine Bédard épouse Jean-Baptiste Moisan le 26 septembre 1967 à Saint-Léonard-de-Portneuf. (Marcel Mayrand, 2968)

6264 Ascendance **Stokes**, probablement anglaise, du mariage suivant : Thomas William **Stokes** (William, Sara Cox) qui épouse Élisabeth **Tardif** (Charles, Hélène

Mayrand) le 23 février 1857 à Saint-Casimir de Portneuf. (G.-Robert Tessier, 0003)

6265 Lieu et date de décès de Sara **Charest** (Isidore, Adeline Bélanger) qui épouse Charles **Lemay** (Michel, Émélie Bélanger) à Saint-Casimir le 31 octobre 1898. Charles Lemay, veuf de Sara Charest, épouse en secondes noces Clarisse Grandbois (Victor, Clara Douville) à Saint-Casimir le 8 août 1904. (G.-Robert Tessier, 0003)

6266 Lieu et date de mariage des parents biologiques de François **Faucher** qui a épousé Thérèse **Bergevin**

(François Bergevin dit Langevin, Angélique Giroux) le 9 octobre 1810 à Charlesbourg. Dans BMS2000, ses parents sont Jean-Baptiste Faucher et Marie-Germaine Gagnon. Dans l'acte, ses parents sont feu Jean-Baptiste Faucher et Marie Duruisseau. Je n'ai trouvé aucune des unions Faucher et Gagnon ou Faucher et Duruisseau. Dans le contrat passé le 30 septembre 1810 (Jean Bélanger), l'époux est nommé François Foucher. (André Déry, 6589)

- 6267 Mariage de Gabriel **Lever** et Marguerite **Richard**, d'Amherst, en Nouvelle-Écosse. Leur fils Lionel épouse Éliane Lafrance le 27 octobre 1930 à Notre-Dame-de-Québec. (Marcel Mayrand, 2968)
- 6268 Joseph **Dassylva** dit **Le Portugais** (Pierre, Marie Breton ou Girard) épouse une certaine Angèle le 8 janvier 1811 à Notre-Dame-de-Québec; je recherche le nom de famille, la naissance et le décès de cette Angèle. (Gilles Ouellet, 5166)
- 6269 Lieu et date de mariage de Jean **Gauthier** et Marguerite **Dupont**. Leur fils Pierre épouse Adèle Bédard (François, Marie-Louise Pichet) le 26 février 1867 à Charlesbourg. Marguerite Dupont est décédée le 16 et a été inhumée le 17 septembre 1878 à Charlesbourg. Son époux Jean était décédé le 15 décembre 1877 et avait été inhumé deux jours plus tard à Charlesbourg sous le nom de Jean-Élie Gauthier. (André Déry, 6589)

RÉPONSES

- 6168 À ce jour, les parents de William Guillaume **Le Patourel** nous sont inconnus. Le Patourel fut le premier habitant de Douglstown vers 1783, comme tonnelier, originaire de Guernesey dans les îles anglo-normandes. Il était de religion protestante et signait « William Le Patourel ». Il a épousé Geneviève **Briand** en 1792 ou 1793, de toute évidence dans la religion protestante, à Douglstown ou à Seal Cove, maintenant situés dans la ville de Gaspé. Geneviève était veuve d'Édouard Boisvert, lui aussi protestant, et elle avait deux enfants de ce premier mariage. Sources diverses. (Ghislain Quimper, 5253)
- 6262 Philéas (Philius) **Bouchard** épouse Marie-Louise **Tremblay** le 11 octobre 1903 aux Éboulements. Source : Fonds Drouin. (Paul Lessard, 2661; Michel Drollet, 3674)
- 6263 Dans le répertoire des mariages du comté de Portneuf, on a inscrit Siméon Bédard, alors qu'en réalité il s'agit de Siméon (Joseph) **Béland**. C'est d'ailleurs ce qu'on peut lire dans l'acte de mariage du 10 septembre 1917 dans le registre de la paroisse de Saint-Léonard-de-Portneuf. On apprend également que la mariée est Célestine **Moisan**, fille mineure de Louis Moisan et Louise Cantin. Il s'agit encore d'une erreur car au bas de l'acte, la mariée signe bien Ernestine

Moisan. Une fille de ce couple, Marielle Béland, née le 24 juin 1938 à Saint-Léonard-de-Portneuf, épouse Jean-Baptiste Moisan le 8 septembre 1962 à Saint-Léonard-de-Portneuf; Jean-Baptiste est né le 1^{er} août 1937 à Saint-Raymond de Portneuf. À l'occasion du baptême de Marielle, son père signe Joseph S. Béland. Joseph Béland se fait appeler aussi Joseph Siméon Béland. C'est très surprenant car il a un frère qui s'appelle Siméon Béland. Ce dernier épouse Laudia Langevin le 12 avril 1910 à Saint-Raymond de Portneuf. Sources : BMS2000; Mariages du Québec 1926-1997; Fonds Drouin. (Paul Lessard, 2661; Michel Drollet, 3674)

- 6267 Gabriel **Livre**, 23 ans, fils de Dominic et Mary, épouse Maggie **Richard**, 21 ans, fille de Philip et Sélina, le 10 août 1902 à Sydney, Nouvelle-Écosse. En réalité, il s'agit de Gabriel **Lelièvre** (Dominique, Résine Cormier) né le 9 juillet 1879 à Chéticamp, Nouvelle-Écosse. Son épouse, Marguerite **Richard** (Philippe, Céline Leblanc), est née le 4 avril 1881 à Shemogue, Nouveau-Brunswick. Notez que sa mère, Céline, décède le 3 mai 1881. Au recensement de 1911 à Amherst, le fils, Lionel Leaver, avait 4 ans. Source : Family Search, n° 2:3FQC6H10. (Paul Lessard, 2661)

ENTRAIDE À L'ANCIENNE

- 0153 Charles **Viens**, veuf de Marie-Amable Boisvin, épouse Émilie **George** (Pierre, Thérèse Demers) le 1^{er} juillet 1822 à Sainte-Marie-de-Monnoir, maintenant Marieville. Source : Fonds Drouin. (André Dionne, 3208)
- 0154 Édouard **Bourdeau**, veuf d'Esther Sainte-Marie, épouse Émilie **Patenaude**, veuve de Michel Dextraze, le 20 juillet 1857 à Mont-Saint-Grégoire. Source : Fonds Drouin. (André Dionne, 3208)
- 0156 Raymond **Fradet** (Thomas, Marie-Archange Lemieux) épouse en premières noces Vitaline **Guillemette** (Christophe, Julie Bilodeau) le 27 avril 1868 à Saint-Raphaël de Bellechasse. Vitaline décède le 4 décembre 1876 à Armagh. Raymond s'exile au Rhode Island où il se marie, sous le nom de Raymond Fredette, en secondes noces avec Éléonore **Métivier** (Ambroise, Émilienne ou Herméline Dussault) le 29 avril 1877 à Warren, comté Bristol, Rhode Island. Sources : Fonds Drouin; Family Search. (André Dionne, 3208)
- 0158 Isidore **Latour** (Xavier, Hélène Boudrias) épouse Euphémie **Roberge** (Julien, Louise Lambert) le 6 septembre 1873 à Biddeford, Maine, USA. Sources : Mariages du Maine (1771-1907); Family Search. (André Dionne, 3208)
- 0160 Joseph **Cloutier** (Prosper, Victoire Bélanger) épouse Marie **Cheval** dit **Saint-Jacques** (Raymond Cheval dit Saint-Jacques, Marie Messier) le 11 novembre 1822 à Notre-Dame-du-Rosaire de Saint-Hyacinthe. Source : Fonds Drouin. (André Dionne, 3208)



À LIVRES OUVERTS

Collaboration



MARCHAND, SUZANNE. PARTIR POUR LA FAMILLE - FÉCONDITÉ, GROSSESSE ET ACCOUCHEMENT AU QUÉBEC 1900-1950, Québec, Septentrion, 2012, 266 p.

Comment était vécue la grossesse au Québec entre 1900 et 1950? À l'aide d'abondantes illustrations et de nombreux témoignages de personnes ayant vécu à cette époque, l'auteure (ethnologue et détentrice d'un doctorat en arts et traditions populaires de l'Université Laval) nous brosse un tableau d'époque. Sa thèse de doctorat, soutenue en 2006, s'intitule *Naître, aimer et mourir : le corps dans la société québécoise*.

D'abord, l'auteure, dont les grands-mères ont donné naissance à 9 et 16 enfants, s'interroge si ces dernières ont vraiment désiré autant d'enfants ou si elles ont essayé de contrôler leur fécondité. Puis, neuf chapitres traitent de sujets relatifs à la grossesse. Une grande place est réservée aux témoignages de personnes provenant de diverses régions du Québec et aux ouvrages de cette époque sur le sujet. Les informations citées sont comparées avec la façon de vivre ces réalités ailleurs dans le monde, de l'Antiquité au XX^e siècle.

Durant la période couverte par cet ouvrage, les familles étaient très nombreuses. Le premier chapitre intitulé *La fécondité : une qualité physique valorisée*, souligne les pressions exercées par l'Église, pour qui la fécondité était la fin du mariage. L'auteure évoque les raisons économiques d'avoir une famille nombreuse : dans le milieu rural, entre autres, la contribution des enfants était essentielle à la survie de la famille et à la perpétuation de la lignée familiale.

Au sujet de la contraception — selon l'expression de l'époque *empêcher la famille* — l'auteure nous donne, par de nombreuses citations, le point de vue de l'Église, des médecins et des femmes. Les témoignages de certaines mères de familles nombreuses montrent que, pour plusieurs femmes, les grossesses à répétition étaient très difficiles à vivre et qu'elles n'avaient pas beaucoup d'aide psychologique. On nous présente les méthodes contraceptives utilisées ainsi que les pratiques abortives. On montre même une publicité de contraception parue dans *l'Almanach du peuple Beauchemin* en 1916 : *Pilules rouges pour femmes pâles et faibles*.

Les familles nombreuses inspiraient le respect et la considération sociale. Cependant, la stérilité s'avérait une triste réalité pour sept couples sur cent. L'entourage se

moquait de la stérilité ou la prenait en pitié. Il existait quelques médications ou procédés magico-religieux devant remédier à la stérilité. L'adoption d'un enfant relié à la famille du couple ou d'un enfant de la crèche devenait une solution pour les couples inféconds.

Plusieurs expressions étaient utilisées pour désigner la grossesse : *attendre du nouveau, unetelle va acheter au mois de mai, attendre les Sauvages*, etc... La grossesse était dissimulée par des vêtements amples. Il existait même des corsets de maternité. Les rares consultations médicales, la peur d'avoir un enfant infirme ou difforme, les restrictions parfois farfelues — *éviter de regarder un enfant infirme* — les nombreux tabous et le secret entourant la grossesse contribuaient à faire de cette étape de la vie une période chargée d'inquiétude.

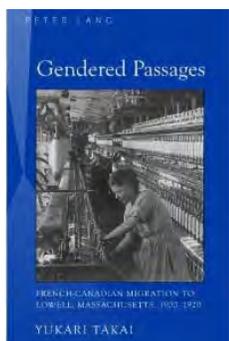
Il appert que l'apparence physique du bébé revêtait une grande importance. La future mère espérait un beau bébé. Plusieurs dictons dont : *si l'enfant pleure beaucoup, il sera beau ou pour avoir de beaux enfants, manger beaucoup de céleri durant la grossesse* en sont quelques exemples. Il existait aussi plusieurs pratiques ou observations afin d'essayer de deviner le sexe de l'enfant. La plupart du temps, la naissance d'un garçon était plus appréciée, surtout par le père. Il existait même des règles à suivre pour concevoir un garçon.

Durant la première moitié du XX^e siècle, surtout à la campagne, les accouchements se faisaient à la maison. Plusieurs mères redoutaient ce moment. L'auteure décrit le matériel utilisé et les risques pour la mère et l'enfant. Elle cite les moyens utilisés pour accélérer la délivrance : tisane, frictions... On a droit aussi à une bonne description des soins donnés au nouveau-né et de la façon dont se faisaient les relevailles. Un chapitre est consacré à l'alimentation du bébé : on préférait les bébés *potelés et jofflus*.

Le dernier chapitre est consacré à la mortalité infantile et maternelle. En 1931, la mortalité maternelle est de 5,7 par 1 000 au Canada, de 6,5 aux États-Unis et de 2,5 en France. Perdre un enfant était très difficile à vivre. Plusieurs témoignages touchants démontrent combien cette dure épreuve marquait les familles affligées.

Cet ouvrage apporte au généalogiste une meilleure connaissance de ce qui entourait la maternité durant la première demie du XX^e siècle.

Hélène Routhier (5919)



YUKARI TAKAI. *GENDERED PASSAGES – FRENCH-CANADIAN MIGRATION TO LOWELL, MASSACHUSETTS, 1900-1920*, New York, Peter Lang, 2008, 252 p.

L’auteure, d’origine japonaise, est assistante professeure d’histoire au Glendon College de l’Université York, à Toronto. Lors de ses études doctorales à l’Université de Montréal, sa thèse portait sur les migrations de Canadiens français à Lowell, Massachusetts, au début du XX^e siècle.

Le livre *Gendered Passages* explore comment des femmes, des hommes et des enfants d’origine canadienne-française ont fait face avec ingéniosité et parfois dans la douleur, aux difficultés d’émigrer. Transplantés dans un autre pays, ils ont dû ajuster leurs modes de vie pour survivre en terre étrangère.

M^{me} Takai ajoute une dimension sociologique à ses recherches : les Canadiens français, mari ou femme, père ou mère, fils ou filles ont développé des relations interpersonnelles complexes, basées tant sur l’influence personnelle de chacun dans la famille que sur le rôle de chacun dans la communauté.

Comme il n’était pas rare que des enfants de 10 ans se retrouvent en usine, que de jeunes adultes célibataires apprenaient les réalités de la vie hors de la famille, que des pères et des mères de famille étaient aussi des cotravailleurs, les mœurs du temps en ont été fortement influencées. En ont résulté pour ces hommes et ces femmes, à tous âges, des situations conflictuelles, mais des manières inédites de les régler.

Des historiens du travail, des populations migrantes, voire de la famille, trouveront dans ce livre comment l’apprentissage de valeurs a baigné dans le genre masculin ou le genre féminin de ces immigrants économiques en Nouvelle-Angleterre.

Le livre se veut une description proche des faits vécus par les immigrants canadiens-français. D’abord, il leur a fallu réaliser qu’ils se trouvaient tous du mauvais côté de la frontière. Au paternalisme des « Petits Canadas », ghettos avant le temps, ont succédé le choc culturel, l’apprentissage d’une autre langue, l’exploitation des enfants, les conflits raciaux avec d’autres immigrants, la domination masculine dans les familles et le sous-salariat des femmes en usine.

Plusieurs tableaux du livre montrent l’origine des nationalités immigrantes à Lowell entre 1826 et 1920, les divers secteurs manufacturiers de Lowell entre 1900 et 1920, l’origine des immigrants du Québec à Lowell entre 1904 et 1920, les contacts familiaux qui attiraient les Canadiens français à Lowell, Mass., mais aussi dans d’autres États limitrophes, et les variations comparatives : âges des immigrants selon l’ori-

gine, liens intrafamiliaux, emplois de cols bleus et de cols blancs, influence des habiletés sur les salaires.

On pourrait reprocher à l’auteure de trop insister sur d’autres minorités, grecques et portugaises, par exemple, en fin de volume. Sans doute est-ce pour faire ressortir, par comparaison, les forces et faiblesses des îlots canadiens-français. Les images, en usine ou dans les rues, de ces autres minorités doivent aussi refléter la relative misère de ces temps difficiles.

Malgré que l’ouvrage soit en anglais, une connaissance minimale de cette langue permet de s’y retrouver. La carte ci-dessous, fournie par l’auteur, montre les principaux points de chute des Canadiens français en Nouvelle-Angleterre.

Jacques Olivier (4046)



Map 1. Québec, New Brunswick, and New England, ca. 1900

RENCONTRES MENSUELLES

Endroit :

Centre communautaire Noël-Brulart
1229, avenue du Chanoine-Morel
Arr. de Sainte-Foy–Sillery–Cap-Rouge,
Québec

Heure : 19 h 30

Frais d'entrée de 5 \$
pour les non-membres

1. Le mercredi 20 mars 2013

Conférencier : Mathieu d'Avignon, historien
Sujet : *Les représentations de Samuel de Champlain dans l'histoire du Québec.*

2. Le mercredi 17 avril 2013

Conférencier : François Drouin, historien
Sujet : *Les cimetières de Québec sous le Régime français.*

3. Le mercredi 15 mai 2013

Assemblée annuelle de la Société de généalogie de Québec.



Société de généalogie de Québec

Centre de documentation Roland-J.-Auger

Local 4240, pavillon Louis-Jacques-Casault, Université Laval
(entrée par le local 3112)

Mardi : 9 h 30 à 16 h

Mercredi : 9 h 30 à 20 h 30 sauf le soir de la conférence

(3^e mercredi du mois) de septembre à mai : 9 h 30 à 18 h

Samedi : 9 h 30 à 16 h 30 Fermé le premier samedi du mois pour les activités de formation

Dimanche : 9 h 30 à 16 h 30

COLLECTION DU FONDS DROUIN NUMÉRISÉ DISPONIBLE POUR CONSULTATION.

Publications de la Société : répertoires, tableaux généalogiques, cartes, logiciels, etc., disponibles aux heures d'ouverture. Les achats de publications débutent 30 minutes après l'ouverture du centre et se terminent 30 minutes avant l'heure de fermeture.

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec

Local 3112, pavillon Louis-Jacques-Casault,
Université Laval

Tous les services sont fermés le lundi.

Manuscrits et microfilms

Mardi et vendredi 9 h à 17 h

Mercredi et jeudi 9 h à 21 h

Samedi et dimanche 9 h à 17 h

La communication des documents se termine
15 minutes avant l'heure de fermeture.

Bibliothèque : archivistique, généalogie, histoire du Québec
et de l'Amérique française et administration gouvernementale.
Mardi au vendredi 9 h à 17 h

Archives iconographiques, cartographiques, architecturales et
audiovisuelles.

Mardi au vendredi 9 h à 17 h